

1964

M-C 15, Juil 1964

Follow this and additional works at: https://via.library.depaul.edu/mission_charite

Recommended Citation

M-C 15, Juil 1964.

https://via.library.depaul.edu/mission_charite/16

This Article is brought to you for free and open access by the Vincentian Journals and Publications at Digital Commons@DePaul. It has been accepted for inclusion in Mission et Charité by an authorized administrator of Digital Commons@DePaul. For more information, please contact digitalservices@depaul.edu.

Doctrine

Action

mission et charité

QUATRE VISAGES VINCENTIENS

Le Père Portal, par A. Gratieux, Jean Guillon. — Le Père Lalanne, sosie de Cicéron, par Louis Brunet. — Le Père Joseph Baeteman par Jean Gonthier. — Le Père Charles Mantelet, par René Philliatraud. — H. Houfflain. Au Viet Nam. — A. Pasquereau : Saint Vincent et l'Afrique du Nord.

Les travaux et les jours.

Lettres inédites de Saint Vincent.

TRIMESTRIEL

- 15 -

JUILLET 1964

**mission
et charité**

SOMMAIRE

DOCTRINE

André DODIN. Quatre visages vincentiens	191
Albert GRATIEUX. Le Père Portal serviteur de l'unité chrétienne	195
Fernand PORTAL. Le rôle de l'amitié dans l'union des Eglises	214
Jean GUITTON. Le Père Portal initiateur	225
Louis BRUNET. Le Père Lalanne sosie de Cicéron, athlète, mystificateur, linguiste, musicien et prêtre de la Mission..	228
Théobald LALANNE. Théophraste à Lilliput	239
Théobald LALANNE. Les ours du Prophète Elisée ou l'Eloge de la Calvitie	247
Jean GONTHIER. Un grand missionnaire : Joseph Baeteman	252
René PHILLIATRAUD. Quelques traits pour un portrait de Charles Mantelet	269
Hubert HOUFFLAIN. Les fils et les filles de Saint Vincent de Paul au Viet-nam	281
André PASQUEREAU. Saint Vincent. L'Afrique du Nord. Notre vocation missionnaire	292

LES TRAVAUX ET LES JOURS

I. — L'ÉGLISE ET LA CHARITÉ	299
II. — INTENTIONS ET RÉALISATIONS	323
1. — Les Dames de la Charité	323
2. — Les Conférences de Saint Vincent de Paul	324
3. — Le Secours catholique	327
4. — Pax Christi	329

NOTES ET DOCUMENTS

Bibliographie	331
Lettres inédites de Saint Vincent de Paul	338

MISSION ET CHARITÉ

Revue de doctrine et d'action.

95, rue de Sèvres, Paris-VI^e.

Directeur : R.P. A. Dodin.

Abonnement d'un an (4 fascicules) France..... 13 F
Etranger 15 F

Abonnement de soutien..... 20 F

Chaque numéro 4 F, le numéro double 7,50 F.

C.C.P. Paris 18.947.48. — TÉL. LITtr é 15-28.

Quatre visages vincentiens

par André DODIN c.m.

Pourquoi les réunir ces quatre visages ? Pourquoi comparer et confronter leur destin différent ?

Ce que tout lecteur retiendra de leur vie ce sera la différence, ce qu'il y a de moins commun et en somme, la dissemblance. Chacun provient d'un terroir particulier, assez original et en tout cas très caractérisé. M. Portal ne manquait pas de rappeler ses origines cévénoles et méditerranéennes. Le Père Mantelet célébrait avec une solennité somptueuse la riche Bourgogne, ce pain et ce bon vin, et aussi ces spirituels Bourguignons, réalistes et vigoureux qui s'appellent : saint Bernard et Lacordaire, Jacques Bénigne Bossuet et sainte Jeanne de Chantal. Plus subtil, le Père Lalanne, ce Cicéron hâlé par la pluie et la bise de l'Atlantique faisait revivre en lui toute la Lande et toute la Gascogne. Quant au Père Baetman, qui se fit photographe appuyé sur un drapeau tricolore, il n'aurait pu dissimuler ce métal intraitable que l'Est mûrit dans ses mines secrètes.

Faut-il pour affirmer encore les contrastes signaler la différence et la singularité des fonctions ? A l'intérieur d'une commune vocation vincentienne, ils travaillaient différemment à des tâches sans ressemblance. Le Père Portal était le type même de l'aumônier universitaire. Discret et respectueux jusqu'au scrupule devant les individualités, il était soucieux d'amener les âmes, au-delà des opinions et des croyances, à se comprendre, à s'estimer et à s'aider. Tel fut le sens de son apostolat et la voie de son œcuménisme. Il est bien remarquable que l'association Fernand Portal ait groupé au delà

MISSION ET CHARITÉ

de sa vie, les amis de ses amis. Professeur de mathématiques, joyeux jongleur se divertissant avec des chiffres dans le monde des figures, le Père Charles Mantelet avait toutes les qualités d'un humaniste terrien. Il devisait avec Montaigne et Montesquieu, mais il s'épanchait avec le Père Lacordaire et il cousinait jovialement avec le truculent Rabelais car chez lui aussi la sève humaine montait et éclatait dans une hilarité sonore et triomphante. Débordant d'affectivité, l'âme tendue vers des horizons sans fin, le Père Baetman lançait tout le sang de son cœur avec une égale prodigalité, dans le ministère de la parole et dans la manœuvre harassante des pionniers défricheurs. Quant au Professeur à Lilliput, ce Père Lalanne au curieux visage, il évoluait dans un univers d'humaniste et d'ironiste. Autant le Père Baetman était inquiet de découvrir, autant le Père Lalanne savourait la joie gourmande de recréer tout ce qu'il découvrait.

Mais précisément, ces oppositions, cette variété dans l'épanouissement provoquent une méditation fructueuse. Venus de quatre terroirs, contemplant quatre horizons, ces quatre visages mutuellement s'éclairent. Leurs différences et leurs dissemblances nous invitent à dépasser les apparences pour déceler les similitudes profondes. Ils pouvaient dans l'ombre, se reconnaître, toutes leurs démarches étaient dictées par la contemplation d'une même carte qu'ils avaient déployée à l'intérieur de leur conscience.

Sans doute pourra-t-on remarquer que ce « quatuor apostolique » fit carrière avant la deuxième guerre mondiale, chaque membre avait son attitude, son visage définitif et définissant entre les années 1920 et 1940. Nourris du même pain, soutenus par les mêmes espérances, enthousiasmés et parés des mêmes oripeaux de l'espoir humain, ils sont, pour ainsi dire, de la même saison des âmes. Ne nous arrêtons pas à la lisière de leur conscience : leur vraie vie et leur trésor sont cachés.

Ce qui les apparente le plus profondément et aussi le plus sûrement est tout proche d'un religieux mystère. C'est une manière très intime et quasi indéfinissable de rencontrer le Christ, d'imaginer ses refuges, de reconnaître ses intentions et de s'unir à Lui. C'est aussi un refus plus instinctif que raisonné, de s'égarer et de s'affaiblir, en s'abandonnant à quelque démesure de l'âme. Nous devinons tout cela au cœur de cette création continue qu'on appelle communément vie et fidélité dans une vocation surnaturelle. Quelles que soient les différences qui les séparent, nos quatre témoins se sont réunis pour attester de cette rencontre dans l'invisible et mystérieusement la révéler.

Parce qu'ils se sont réunis, le contraste entre les apparences humaines qui fascine et la réalité intérieure qui éclaire devient évident et plus encore bénéfique. Il évoque, il définit et transfigure cette tradition une et variée dans laquelle ils se sont insérés avant d'en devenir les interprètes autorisés.

Nous le savons bien mais nous n'y pensons jamais assez. Le rôle des apparences, est de nous décevoir. Au nom de la facilité, les lieux communs entretiennent le ménage équivoque de l'erreur et de la vérité. Dans le langage courant, ce langage pressé qui effleure tout afin de ne rien saisir, la tradition désigne une permanence dans le temps, une ressemblance dans l'espace, La puissance d'une tradition s'affirme dans la répétition des mêmes actes. Elle se vérifie également et d'une autre manière par l'uniformité du costume, des usages, du langage. A vrai dire, nous ne saisissons là que les humaines espèces, le cuir protecteur ou la cuirasse défensive. Dans son intégrité et dans son mystère une tradition religieuse possède, elle aussi, ses trois ordres de grandeurs et son dynamisme original.

En répétant ou mieux, en évoquant Pascal, ne doit-on pas dire que la tradition d'une famille religieuse comporte non seulement des formes d'expression extérieure, costume, fonctions rarement déterminées et nullement déterminantes, mais aussi au-dessus de cet ordre du corps qui facilite l'incorporation, des options foncières, des attitudes devant Dieu et une prudence à l'égard d'autrui qui constituent sa structure intellectuelle. Mais au-dessus et au-delà de cet ordre de l'esprit, de ce niveau de l'intelligence, une tradition religieuse est plus encore un appel d'en haut qui aspire toutes les différences, stérilise tous les germes de division. Cet appel ou cet idéal non seulement coordonne les vocations personnelles, mais leur donne un pouvoir de subsistance et une profondeur nouvelle.

L'ordre de la chair et des apparences a ses signes de reconnaissance.

L'ordre de l'esprit a ses règles de conduite, ses interdits, ses lois d'équilibre, sa mesure dans la prudence.

L'ordre de la charité, celui de la grâce en qui les deux autres s'installent et subsistent, en qui les deux autres ont leur mouvement et leur vie, il est tout à la fois aspiration vers un autre et inspiration ou ingénieuse industrie pour transformer ses actes, sa vie et son être en purifiant son cœur.

Regardant ainsi nos quatre témoins nous discernons leur air de famille, leur lignage surnaturel. Différents par leurs fonctions, leurs

MISSION ET CHARITÉ

caractères et leurs prétentions, tous quatre se réfèrent à Monsieur Vincent qu'ils savent et qu'ils sentent présent dans leur vie. Tous quatre excellent dans une sagesse militante où l'humilité rend la bonté intelligente et apaisante et où l'ambition devient volonté de s'ouvrir, d'élargir le champ de sa conscience pour accueillir les autres mais aussi... l'avenir de Dieu. Nous le savions bien : Dieu se cache dans le présent pour nous déconcerter et il ne dispose d'aucun autre moyen pour nous empêcher de lui prêter notre ressemblance terrestre, notre visage atterré.

Plus qu'une machine réductrice la tradition vivante est vitalisante. Elle varie pour demeurer fidèle à elle-même, elle anime pour se recréer et créer des formes nouvelles, elle nous origine dans un fondateur pour permettre au Christ d'hier et de demain de poursuivre en nous, ses incessantes naissances et de modeler notre imprévisible visage. « Ce que nous sommes n'est pas encore apparu. »

André DODIN, c.m.

Le Père Portal

Serviteur de l'Unité Chrétienne (1)

Par le chanoine A. GRATIEUX

Le nom de M. Portal évoque le souvenir d'une double tentative de rapprochement entre l'Eglise Romaine et l'Eglise Anglicane. La reconnaissance par Rome des Ordres anglicans en était l'enjeu. M. Portal du côté catholique, Lord Halifax du côté anglais, s'en firent les principaux agents. Les deux fois, Rome, après un temps d'expectative, s'est définitivement prononcée et contre la validité des ordinations anglicanes, et contre l'idée d'une réunion en corps avec l'Eglise d'Angleterre. Ce double échec, sans atteindre la personne même de M. Portal, ne laisse pas de peser sur sa mémoire et sur l'idée qui fut l'âme de toute sa vie. Ceux qui ne l'ont pas connu se le représenteraient volontiers comme l'instrument, sinon naïf, du moins enthousiaste du noble lord et de ses amis, désireux avant tout que Rome reconnaisse la validité des ordinations anglicanes.

Cette vue superficielle ne correspond ni à la réalité des faits, ni au caractère de M. Portal. Ceux qui l'ont bien connu savent qu'il était fidèle comme personne à ses amitiés, surtout quand elles avaient pour objet le service d'une grande et sainte cause, mais qu'il inclinait moins que personne à se faire l'instrument plus ou moins aveugle de ses amis. Il fut toujours au-dessus de toute ambition, et son désintéressement ne se démentit jamais. Quoi qu'il eût à souffrir des choses et des gens, il ne connaissait ni colère ni rancune, et déplorait seulement les fâcheuses conséquences des erreurs et des préjugés

(1) Etude parue dans *La Vie intellectuelle*, 25 mai 1937.

MISSION ET CHARITÉ

contre lesquels se brisait son action. A plus d'une reprise, méconnu et sacrifié, l'idée ne lui venait même pas de se justifier, de préparer une apologie quelconque. Fort de sa droiture et de sa conscience, il attendait patiemment que vint l'heure de la Providence. Il ne posait jamais à l'homme nécessaire et répétait volontiers ce proverbe qu'il avait rapporté de Madère : « Dieu écrit droit en traçant des lignes courbes. »

Pas plus que le caractère, l'esprit n'était chez M. Portal étroit et borné. Il ne limitait pas son horizon à l'Angleterre. Son intelligence largement ouverte suivait attentivement toutes les questions qui pouvaient intéresser la vie de l'Eglise, et une sympathie constamment en éveil le portait vers tout ce qui pouvait contribuer à l'union de toutes les bonnes volontés dans la paix et la charité.

I. — L'ENSEIGNEMENT DE M. PORTAL

Il faut avoir connu M. Portal professeur et directeur de Séminaire pour avoir de lui une idée complète. Le charme de sa personne créait autour de lui une atmosphère de sympathie. Il n'avait rien du savant livresque, et le manuel ne tenait dans son enseignement qu'une place secondaire. Ayant en soi-même un merveilleux sentiment de la vie, il savait en éveiller le goût chez ses élèves.

Spontanément et sans y viser le moins du monde, il les mettait au courant des idées et des œuvres auxquelles il s'était voué, et c'était encore une manière de former les esprits au contact du réel. On se souvint longtemps, à Châlons, où il vint comme professeur de dogme en 1896, après l'échec de la campagne anglo-romaine, de ses conversations sur le mouvement anglican et sur les espoirs d'union.

M. Portal ne s'attendait pas à un intérêt si vif chez ses nouveaux élèves ; il fut surpris le premier de l'empressement qu'ils montraient à s'informer et à refaire le traité de l'Eglise d'une manière si différente de celle des manuels. Bientôt, les séminaristes de Châlons furent au courant des choses d'Angleterre ; les amis du P. Portal leur devenaient aussi familiers que s'ils les avaient connus personnellement.

Il racontait avec un charme particulier sa rencontre, à Madère, et ses premiers entretiens avec Lord Halifax, les débuts d'une amitié qui jamais ne vieillit. Dans les moments les plus pénibles, il aimait à redire qu'une affection comme celle-là valait bien toutes les épreuves

et consolait de tous les ennuis. Avec lui, on s'attachait à ce noble Lord, type achevé de la distinction, de la loyauté, de la générosité, de l'énergie et de la piété. On aimait l'entendre raconter que le président de l'*English Church Union* croyait à la présence réelle, au sacrifice de la messe, se faisait un devoir d'y assister tous les jours, même en pays catholique, et qu'il lui avait demandé un jour pourquoi ne pouvait-il communier de sa main, puisqu'il croyait à l'Eucharistie aussi bien qu'un catholique romain.

Avec Lord Halifax, on apprenait à connaître le Révérend Lacey, si pieux et si savant, dont la personnalité était particulièrement sympathique à M. Portal, ainsi que le P. Puller, de la Société de Saint-Jean-l'Évangéliste, supérieur de la communauté de Westminster, qu'il dirigeait avec une austérité et une piété vraiment monacales. Le religieux, chez le P. Puller, était doublé d'un savant. Après avoir parlé avec Mgr Duchesne du Concile du Vatican, il reconnaissait qu'un accord avec Rome serait peut-être possible. « Et, concluait M. Portal, quand je vois des hommes comme Puller et Duchesne déclarer que l'on peut arriver à s'entendre, il y a certainement quelque chose à faire. »

Il redisait également quel accueil il avait reçu, au cours de ses rares voyages en Angleterre, dans les milieux fervents de la Haute-Eglise : à la communauté de Béthanie, à Londres, il avait dû faire une conférence sur saint Vincent de Paul, et, pour un rien, les religieuses se seraient confessées à lui.

Il y avait donc, dans l'Anglicanisme, des éléments de vie chrétienne intense : c'était sur cette réalité que se basait l'action et l'enseignement du P. Portal. Pour lui, le mouvement d'Oxford était une poussée de renaissance intérieure : l'Eglise d'Angleterre s'était mise d'elle-même à se libérer du levain protestant et à revenir à ses anciennes traditions qui n'avaient jamais complètement disparu, mais s'étaient, au temps de la Réforme, amalgamées avec des influences et des éléments de la Réforme. Il faut, insistait M. Portal, distinguer soigneusement l'Eglise d'Angleterre, l'Eglise Etablie, des non-conformistes, des *dissenters*. Ceux-là sont les vrais protestants, peut-être plus hostiles encore à l'Anglicanisme qu'au Catholicisme.

Notre logique française se refuse à comprendre le mélange de catholicisme et de protestantisme qui s'est perpétué depuis plus de trois siècles dans l'Eglise d'Angleterre ; mais l'Anglais vit plus qu'il ne raisonne, l'instinct le guide plus que la logique : c'est la force traditionnelle et historique de l'Angleterre.

Le mouvement d'Oxford avait amené quelques-uns de ses plus éminents représentants jusqu'à Rome. Les autres étaient restés

MISSION ET CHARITÉ

dans l'Eglise nationale, ne cessant d'y maintenir et d'y fortifier l'esprit catholique, non sans rencontrer, dans les tendances protestantes des milieux de la « Basse-Eglise », de fortes résistances.

Dans les milieux de la « Haute-Eglise », s'affirmait sans cesse la reprise des croyances, des pratiques, des rites catholiques ; et, pour se distinguer des protestants, on y prenait le nom d'Anglo-catholiques. Aller la main tendue au-devant de ce mouvement, l'aider dans son développement, l'amener, si possible, jusqu'au catholicisme intégral, telle était la pensée de M. Portal dans la ligne authentique du mouvement d'Oxford. Mais en travaillant de toute son âme au rapprochement des esprits et des cœurs, il ne précisait d'avance ni conditions ni limites : il désirait seulement que des rencontres, des échanges de pensées et d'amitiés apprirent à se connaître, à s'estimer, à s'aimer : la vie ferait le reste.

On lui a reproché de s'être fait l'instrument des Anglicans, désireux, disions-nous, de faire reconnaître par Rome la validité de leurs ordinations. Il a toujours protesté contre cette interprétation de sa tentative. Si l'on avait choisi une question déterminée, celle des Ordres anglicans, ce n'était pas en vue de la faire trancher rapidement et dans un sens favorable aux amis de Lord Halifax ; on y avait vu un terrain qui semblait, tout en intéressant au vif l'attention, offrir une ample matière aux recherches historiques, aux discussions théologiques, et qui par là pouvait favoriser les prises de contact entre savants des deux côtés. M. Portal demandait seulement qu'on laissât la question ouverte, sans la trancher ni dans un sens ni dans l'autre, affirmant que le doute historique qui pesait sur elle suffirait à amener à l'Eglise romaine un certain nombre de *clergymen* anxieux de posséder un sacerdoce incontestablement valide.

Le grand argument de ses adversaires était que la condamnation des Ordres anglicans amènerait nombre de conversions individuelles. Il ne semble pas que ces pronostics se soient réalisés : les conversions d'Anglicans n'ont pas cessé, elles n'ont guère augmenté non plus, et la position de la Haute-Eglise, loin d'être ébranlée, est plutôt allée s'affermissant.

On voit du moins ce que le contact avec une telle question ajoutait de vie à l'enseignement théologique, et comme le traité de l'Eglise apparaissait sous un jour tout nouveau et bien vivant.

L'objet du cours de Dogme était, cette année, la théologie sacramentaire. Belle occasion d'initier les jeunes théologiens aux questions fondamentales de l'essence des sacrements, de leur validité, du pouvoir de l'Eglise en cette matière. Le problème des ordinations sem-

blait fait exprès pour les pénétrer à fond. M. Portal faisait connaître les opinions des savants catholiques qui avaient pris part aux récentes discussions : les uns étaient plus larges et favorables à la validité, envisageant l'extérieur du rite et la tradition historique, les autres étaient plus sévères à cause de l'intention essentiellement vicieuse, pensaient-ils, par le protestantisme formel des premiers Evêques anglicans, notamment du fameux Parker. Personnellement, M. Portal, nous l'avons dit, avait conclu au doute.

Vingt-cinq ans après, la *Convocation de Lambeth*, conférence plénière bisannuelle de l'Eglise anglicane, lui donnait raison : cette haute assemblée admettait le principe d'un supplément d'ordination qui mettrait les Ordres anglicans au-dessus de toute contestation. La pensée anglicane était, il est vrai, orientée vers les Eglises orthodoxes peut-être plus encore que vers l'Eglise romaine. Mais M. Portal et Lord Halifax comprirent tout de suite la portée d'un pareil geste. Le cardinal Mercier le comprit aussi : ce fut le point de départ des Conversations de Malines.

La largeur de vue avec laquelle M. Portal avait abordé le problème anglican ne pouvait lui laisser ni ignorer ni méconnaître le problème oriental, et tout particulièrement la Russie, dans laquelle il sentait la grande ressource, l'élément vital du monde orthodoxe slave. Ses amis d'Angleterre, Lord Halifax, et « le bon Birkbeck », comme il l'appelait, et comme l'appelait aussi, sans qu'il le sût alors, M. Dimitri Khomiakov, lui avaient parlé d'Alexandre III, de Pobédonostsev, du slavophilisme, tandis que Tavernier et Lorin lui faisaient connaître le nom et un peu l'œuvre de Soloviev Il n'était pas spécialiste en ce domaine comme en celui de l'Angleterre, et ne pouvait en parler à ses élèves avec la même compétence, mais il sentait très nettement et très exactement l'importance du monde russe, ce peuple qui, par certains côtés, en était encore au Moyen-Age. Il comprenait et disait que l'Orient n'avait de réelle signification que par la Russie, et plus d'une fois il attira et fixa de ce côté l'attention de ses jeunes interlocuteurs.

Initier les séminaristes, à ces problèmes était la meilleure manière de leur faire, pour ainsi dire, toucher du doigt la nécessité des études positives et historiques à la base de la théologie. Et M. Portal ne cessait d'éveiller dans cette direction la curiosité des esprits. Il puisait abondamment, pour illustrer son cours, dans les documents et dans l'histoire ; ennemi-né des constructions *a priori*, il attirait l'attention sur les faits : la plus belle théorie, disait-il, cède le pas au plus humble fait. Au courant de tout l'effort de la pensée moderne, il savait que

MISSION ET CHARITÉ

la théologie positive ne doit rien ignorer des grands travaux allemands et anglais, et il poussait les jeunes à étudier à fond les langues vivantes.

Aucune idée, semblait-il, n'échappait à ce regard pénétrant. Non pas qu'il visât à la science universelle. Il était la modestie même, et nul n'avait plus de réserve que lui pour ne pas se risquer sur un terrain où il ne se sentait pas compétent ; mais il savait dans quelles directions il fallait s'orienter pour servir l'Eglise en ce temps. Il avait apprécié la science exégétique de l'abbé Loisy, il accueillit de lui plusieurs articles dans ses revues ; mais de bonne heure il se défia de sa philosophie : il affirma toujours que ce n'était pas l'exégèse, mais la philosophie qui avait poussé Loisy hors de l'Eglise.

D'ailleurs, son domaine n'était pas la philosophie, même la philosophie chrétienne. Il se défiait des systèmes. Il eut d'excellents amis parmi les philosophes : il estimait leur valeur scientifique, et leur fidélité religieuse ; il tenait à leur amitié, sans se prononcer sur leurs théories : « Je ne comprends pas », disait-il simplement, quand elles l'étonnaient ou le dépassaient.

Il était plus à l'aise sur le terrain social. Il n'était pas de ceux qui désespèrent de réconcilier l'Eglise et le monde moderne. Il eût pu dans ce domaine, comme pour l'union des Eglises, prendre la même devise : *réalisme et sympathie*. Dans le monde qui l'entourait, il cherchait non pas ce qui divise, mais ce qui unit. Sa sympathie, d'ailleurs, n'avait rien de naïf ; il appréciait à leur juste valeur les choses et les gens ; mais son attitude ouverte était incontestablement la meilleure pour rapprocher les esprits, dissiper les préjugés, et préparer par la charité le triomphe de la vérité. L'affirmation tranchante et hautaine ne lui disait rien ; et la polémique d'un L. Veillot lui semblait moins utile à l'Eglise que la confiance généreuse de ceux qui cherchent à comprendre leurs adversaires.

Toujours prudent et modéré, il savait garder en tout une sage réserve. Pas plus que pour la philosophie de l'immanence, il ne s'enthousiasmait pour l'idéologie d'un Marc Sangnier, ni pour le moralisme un peu pédant d'un Paul Bureau ; celui-ci, malgré la sincérité de ses convictions et la valeur scientifique de ses livres, ne lui semblait pas le guide indiqué pour la direction des jeunes.

Dans le domaine social comme dans tous les autres, il mettait la vie au-dessus de tout système : il se contentait d'être lui-même toujours ouvert, toujours affable, infiniment accueillant : et de là venait cette universelle sympathie qu'il avait le don d'exciter dans tous les milieux.

Très au courant de tout, il n'avait aucun goût pour la politique. Mais il savait merveilleusement quelle attitude il convenait de prendre sur certaines questions où les droits de l'Eglise semblaient particulièrement méconnus.

« Ne nous faisons pas d'illusion, disait le P. Portal à propos des écoles libres, le moment n'est pas venu de réaliser chez nous, en masse, l'école chrétienne. » Aussi eût-il vu de bon œil la solution du problème dans l'établissement de rapports acceptables avec l'école laïque. La guerre lui semblait stérile et dangereuse. Au lieu de s'attaquer, il eût préféré que l'on cherchât à se connaître pour se compléter quand la chose était possible. Lutter *a priori* contre l'école laïque sans possibilité de la remplacer lui paraissait la plus mauvaise tactique. Ce sont les principes qui devaient, plus tard, inspirer son patronage de Javel. En ouvrant ses portes, les classes finies, aux enfants qui sortaient des écoles laïques, et qui venaient faire leurs devoirs loin des dangers de la rue, dans une atmosphère chrétienne, il a réalisé un bien considérable dans un milieu où, du moins alors, l'école confessionnelle n'eût pas été possible. C'est encore cette idée qui, plus tard, inspirera son apostolat auprès des jeunes gens sortis de l'Université ou de l'Ecole Normale.

Cette largeur de vues, jointe à sa loyauté parfaite, lui conquérait les sympathies, même de ceux qui ne partageaient pas ses idées. M. Paul Boyer, administrateur de l'Ecole des Langues Orientales, incomparable professeur, et, l'on peut dire, créateur de l'enseignement scientifique du russe en France, avait pour l'abbé Portal une estime singulière. Il accueillait amicalement les étudiants, ecclésiastiques et laïques, que M. Portal lui adressait, et à son tour il le faisait connaître à ceux de ses disciples que cette connaissance devait, semble-t-il, intéresser. Ce fut M. Boyer qui envoya Antoine Martel à M. Portal.

L'influence intellectuelle n'était pas la seule qu'il exerçât sur ses élèves. Chez lui, l'attrait du caractère complétait celui de l'esprit. Ennemi-né du pédantisme, il s'intéressait à tout et, à l'occasion, prenait gaîment sa part de la plaisanterie : son rire, d'une sonorité joyeuse et fine, était aussi séduisant que son regard caressant et lumineux. Il s'entendait à animer la récréation et la promenade aussi bien que la classe. Il avait même organisé des parties de ballon où il prenait part en personne avec un entrain irrésistible.

Tout cela créait entre le maître et les élèves des sentiments d'affection profonde. Le P. Portal ne resta à Châlons qu'un an, mais il y laissa un souvenir ineffaçable.

MISSION ET CHARITÉ

II. — APOSTOLAT INTELLECTUEL

Après Châlons, M. Portal fut deux ans supérieur au grand Séminaire de Nice. Il vint ensuite à Paris pour fonder, rue du Cherche-Midi, un second séminaire de l'Institut Catholique : la vieille maison des Carmes, dirigée par les Sulpiciens, ne pouvant contenir tous ses élèves, on demanda aux Lazaristes d'ouvrir une nouvelle maison que M. Portal dut organiser.

Il était parfaitement qualifié pour diriger les jeunes esprits dans l'enseignement supérieur. Il était, plus que personne, pénétré de la nécessité de ces études pour l'Eglise. Sans être spécialiste, il savait ce qu'il y avait à faire et comment le faire. Il savait aussi s'assurer des collaborateurs. Ainsi s'attacha-t-il l'abbé Gustave Morel, ancien élève des Carmes, où, pendant plusieurs années, il conquérait une licence ou un doctorat par an. Il lui confia le soin de suivre et de guider les travaux des étudiants, tout en l'initiant peu à peu à la pensée qui était l'âme et le but de sa vie. De là devait naître la vocation russe de l'abbé Morel.

Pour mettre les élèves du Séminaire Saint-Vincent-de-Paul au courant des questions les plus actuelles, M. Portal fonda un cercle d'études qui avait surtout pour objet les faits, les données positives capables de fournir une exacte représentation de la vie intellectuelle et religieuse soit dans le catholicisme, soit en dehors. Il demandait aux étudiants de lire, et au besoin d'analyser les organes où l'on pouvait puiser des renseignements autorisés sur la vie de tel pays, de telle Eglise, de tel groupe, par exemple le *Guardian* ou le *Church Times*, et d'en extraire les détails typiques et intéressants.

Mais ce qu'il cherchait avant tout, c'était le fait vivant : aussi aimait-il à grouper, dans ces réunions, les représentants des croyances et des opinions les plus diverses : les catholiques y coudoyaient des anglicans, des protestants, des incroyants ; on y trouvait des théologiens, des philosophes, des économistes, des savants et des littérateurs, des académiciens et des hommes d'œuvres : tout le monde venait, séduit par la puissance de sympathie qui émanait de l'abbé Portal, par l'atmosphère pure et lumineuse qu'on respirait autour de lui. On était toujours sûr d'apprendre auprès de lui quelque chose d'intéressant et de rencontrer les gens qu'il était le plus utile de connaître. Il aimait beaucoup ces groupements et ces rapprochements : ce fut une des œuvres qu'il maintint jusqu'au bout et pour laquelle il tenait à conserver un chez soi indépendant ; il faisait les accrochages avec un art exquis, et se réjouissait d'établir les relations utiles soit à l'œuvre commune, soit aux intérêts ou à la satisfaction de ses amis.

Peu de bureaux de travail, à Paris, ont vu autant de visiteurs, entendu autant de choses curieuses que celui de l'abbé Portal. « Si ces murs pouvaient parler ! » disait-il plus tard de son cabinet du 14, rue de Grenelle. Par la seule action de sa personne et de son esprit, il exerçait un apostolat des plus féconds, et peu de gens ont autant que lui contribué à faire aimer, à l'étranger comme en France, le vrai Catholicisme.

Le cercle d'études était, dans la pensée du P. Portal, en rapport intime avec la revue qu'il avait eu la joie de fonder et dans laquelle il voyait le meilleur instrument d'action : la *Revue Catholique des Eglises*.

Les idées proposées et discutées, les renseignements recueillis dans le cercle, surtout les faits, serviraient à alimenter les articles et les informations de la revue.

Il fut question, un moment, d'organiser une société d'études avec deux sections, l'une pour les questions philosophiques, l'autre pour les questions religieuses. Mais cette organisation dura peu. Les problèmes mis à l'ordre du jour par la philosophie moderne étaient bien délicats, et d'ailleurs sujets à contestation. Sans méconnaître le rôle de la philosophie, le P. Portal n'en avait pas fait le pivot ni de sa pensée ni de son apostolat. Après quelques mois de travail commun, on reconnut qu'il valait mieux poursuivre chacun sa voie propre. La société de Philosophie chrétienne continua sous la direction du P. Laberthonnière, et le P. Portal resta avec la société d'Etudes religieuses. En séparant son action de celle de ses amis, il n'entendait nullement rompre avec eux ; il ne cessait d'apprécier la valeur et la probité de leur pensée ; la sincérité et la beauté de leur vie religieuse, personnelle et familiale ; il leur témoignait la même affection ; mais en même temps il gardait toute l'indépendance de sa pensée. A ses yeux, le dernier mot n'appartenait pas à la réflexion philosophique, mais à la vie. En face de la hardiesse de certaines théories ou de certaines affirmations, il se réfugiait, sans juger personne, sans chercher à sonder le fond du problème, dans la sincérité et la simplicité de sa foi. N'avait-il pas l'Eglise ? Et n'était-ce pas assez pour alimenter largement sa vie ?

Paris offrait au P. Portal, pour exercer ses dons de formateur intellectuel, certaines possibilités qu'il n'eût pas rencontrées en province, notamment l'apostolat près des jeunes intellectuels chrétiens. De bonne heure il entra en contact avec des élèves de l'Ecole Normale supérieure qui venaient assidûment aux réunions du dimanche. Son influence, dans ce milieu, ne fit que croître, et, pendant un quart

MISSION ET CHARITÉ

de siècle, il fut, sans en prendre le titre, le véritable aumônier des « talas », du groupe des normaliens qui « vont-à-la messe ». L'atmosphère de liberté intellectuelle qui régnait autour de lui mettait ces jeunes gens en confiance ; et sa piété simple, sûre et profonde, puisée à l'école de saint Vincent, c'est-à-dire aux meilleures sources de la tradition française alimentée par la grande idée de l'Eglise, était précisément la piété qui leur convenait. Il leur faisait donner des cours réguliers d'instruction religieuse ; mais ce qu'il aimait surtout, c'était les retraites qu'il faisait avec eux, à Saint-Germain ou à Gentilly : ces heures de piété intense vécues en commun, à l'ombre de la pensée qui était l'âme de son apostolat. lui laissaient des souvenirs ineffaçables.

Ces succès dans le monde universitaire n'allaient pas sans exciter quelques jalousies : il y eut mainte tentative pour aiguiller l'œuvre vers d'autres directions ; mais les étudiants surent la maintenir dans la voie qu'ils avaient choisie.

Le P. Portal se plaisait à voir les laïcs collaborer avec les ecclésiastiques autour du même idéal. Il en attendait beaucoup pour les uns et les autres, mais il ne voulait pas que ce fût aux dépens de quiconque ; dans cet échange, pensait-il, tous avaient également à donner et à recevoir.

Il espérait, dans ces groupes de jeunesse, trouver des collaborateurs. Il pensait, en leur ouvrant ces vastes horizons, en les mettant en contact avec les réalités où lui-même avait trouvé une si belle vie de l'esprit et du cœur, leur rendre un éminent service. Il ne posait, d'ailleurs, aucune condition à son amitié, et nul de ceux qu'il a aidés ne peut se plaindre qu'il eût jamais gêné ni sa liberté ni les légitimes exigences de sa carrière personnelle. Même quand on l'avait plus ou moins oublié ou même peiné, on le trouvait toujours prêt à rendre à nouveau service.

Il désirait, par les réunions d'études du séminaire Saint-Vincent-de-Paul, former des hommes d'aujourd'hui, les initier, en toute sécurité, aux problèmes, aux aspirations, aux méthodes contemporaines, en faire des esprits capables de comprendre leur temps et de s'en faire comprendre. Les résultats ne répondirent pas complètement à ses désirs. Le souci, d'ailleurs légitime, des examens à préparer, la vieille influence des méthodes scolaires plus orientées vers une science livresque et quelque peu étroite que vers la vie, plus préoccupées de spécialiser que d'universaliser, tout cela faisait obstacle aux appels du P. Portal. C'est pour cela sans doute qu'un certain nombre de ses meilleurs amis, très sympathiques à son œuvre

comme à sa personne, se contentaient de leur accorder un intérêt platonique. Une petite minorité seulement sentait tout ce qu'il y avait de fécond, de libérateur et de créateur aussi dans cette méthode nouvelle, inspirée par la vie, et si bien en accord avec la pensée de notre époque : le P. Portal était un précurseur.

Un dernier trait montrera quelle était la solidité et l'équilibre de sa méthode de formation. Il conseillait à ses amis, même à ceux qui lui semblaient le mieux doués pour une vocation intellectuelle, de ne pas perdre le contact avec les âmes. « Gardez toujours, disait-il, un peu de ministère. » C'était, à ses yeux, le meilleur préservatif contre les dangers d'une vie trop absorbée par les abstractions scientifiques et philosophiques.

D'ailleurs, il prêchait d'exemple : il resta toujours fidèle à son confessionnal dans la chapelle des Lazaristes, rue de Sèvres ; chaque semaine il se rendait non moins fidèlement à la maison des Sœurs de Reuilly ; et son dévouement se dépensait sans compter pour réaliser à Javel une œuvre d'éducation et d'assistance charitable qui prit vraiment contact avec l'âme du peuple.

Ainsi, le zèle, d'une piété tout apostolique était chez lui le couronnement des qualités intellectuelles ; et cette piété était attrayante, toute de mesure et de sagesse. En l'abbé Portal, le zèle n'était jamais hautain et dur, et la simplicité ne perdait jamais non plus le sentiment de la dignité. Quand le vieux séminaire des Carmes, prenant quelque ombrage de la jeune maison Saint-Vincent-de-Paul, essaya de monopoliser le titre de Séminaire de l'Institut Catholique, M. Portal sut réclamer la parité de ses droits et maintenir indépendante sa situation.

Il se fit beaucoup de bien au 88, rue du Cherche-Midi ; la *Revue Catholique des Eglises* fut pendant cinq ans le meilleur instrument de son apostolat. Grâce à elle, le cercle prolongeait au loin son action, jusqu'en Angleterre, jusqu'en Russie. Cercle et revue furent emportés par le même coup. L'abbé Portal sut disparaître simplement et dignement. Il eût aimé se sentir un peu mieux appuyé ; il partit sans récriminations et sans plaintes. Il n'en était pas à sa première école. Il s'appliquait à lui-même les conseils qu'il donnait aux autres quand il voyait les siens soupçonnés, contrecarrés, en butte à des mesures qui paralysaient leur élan ou annihilèrent leurs talents. Jamais il n'indiqua, ni même il n'insinua la voie de la lutte ; aux plus éprouvés il ne prêchait que la soumission et la patience, et la confiance aussi que « Dieu écrit droit avec des lignes courbes ». Il pouvait le dire avec autorité.

MISSION ET CHARITÉ

III. — L'APOSTOLAT DE L'AMITIÉ

M. Portal se transporta, non loin du Cherche-Midi, 14, rue de Grenelle. Le nouvel appartement avait quelque chose de plus lumineux et de plus gai que le précédent ; il était bien situé au cœur même de Paris. L'abbé Portal s'y plaisait, et c'est dans ce cadre que ses amis aiment à se le représenter. Son bureau donnait sur la rue. A gauche en entrant se trouvait la bibliothèque, composée surtout d'ouvrages sur l'Angleterre ; à droite était la cheminée surmontée d'une grande glace qui illuminait toute la pièce ; entre la fenêtre et la cheminée une modeste table s'appuyait au mur : c'était, avec quelques chaises, tout le mobilier. Au-dessus de la table était accroché au mur un crucifix, entre deux icônes russes, souvenirs de Morel, dont le portrait, au grand front pensif, faisait, avec deux ou trois images, tout l'ornement de la cheminée. A gauche, après la bibliothèque, une porte donnait accès à la chambre à coucher, plus simple et plus monacale encore.

C'est là que recevait l'abbé Portal, c'est dans ce décor que se déroulaient ces conversations à bâtons rompus où l'on passait de l'Angleterre à la Russie, de Paris à Rome, évoquant le passé, esquissant malgré tout des projets d'avenir. A l'occasion, même, on effleurait la politique, et ce prêtre sans ambition était l'un des hommes les mieux renseignés de Paris. Où n'avait-il pas des amis ? A la *Revue des Deux Mondes*, au *Correspondant*, aux *Débats*, à l'Institut, à l'Académie, partout il était connu et apprécié. Aux Français se mêlaient les étrangers. Les ecclésiastiques côtoyaient les laïques : curés, professeurs, religieux, prélats, évêques même. Beaucoup ne seraient jamais passés à Paris sans faire visite à l'abbé Portal.

Outre les amis venaient ceux qui cherchaient un renseignement, un conseil, à l'occasion un appui ou un secours. Hommes et femmes, riches et pauvres se coudoyaient dans un va-et-vient ininterrompu. Rarement une visite s'achevait sans qu'une autre ne s'annonçât. Quand le P. Portal voulait causer tranquillement, il emmenait son interlocuteur faire une course ou une simple promenade sur les boulevards voisins. Il aimait sortir ainsi, par les beaux jours, après le repas de midi ou du soir ; le bruit et le mouvement ne le dérangaient pas : on eût dit que c'était un moyen d'éveiller les idées.

Ces conversations, ces visites, de temps en temps quelques dîners et quelques soirées organisés pour ménager des rapprochements furent, durant de longues années, le seul moyen dont M. Portal disposa pour son apostolat intellectuel. Il rêvait cependant d'autre chose. S'il avait créé une pension de famille, ce n'était pas, comme il

le disait, pour le plaisir d'être marchand de soupe. Il appréciait la valeur et le caractère des professeurs et des étudiants qui, préparant une licence ou une thèse, trouvaient chez lui le séjour le plus agréable que l'on pût rêver. Quelques-uns de ses hôtes lui vouèrent une vraie et fidèle affection ; et cependant aucun ne se donna à son œuvre. Ce lui fut une déception. En organisant cette maison avec ses lourdes charges, il espérait y grouper, peu à peu, des hommes animés de son esprit, ayant sans doute leurs préoccupations personnelles, bien légitimes d'ailleurs, mais désireux de servir la cause de l'union. Aux Français pouvaient se mêler des étrangers, même non-catholiques, et le petit cercle de la rue de Grenelle eût été, comme en germe, une réalisation vivante de l'unité future. Il n'en fut pas ainsi ; on vivait côte à côte, les professeurs absorbés par leurs cours, les thésistes par leurs thèses, les étudiants par leurs licences, avec cet individualisme exclusif qui se rencontre assez fréquemment dans la vie universitaire et dont l'abbé Portal souffrit à plus d'une reprise ; et, dans cette vie compartimentée, chacun s'enfermant dans sa spécialité, on continua, durant des années, à alimenter les conversations avec les nouvelles de la pluie ou du beau temps, ou d'autres sujets d'importance analogue.

Il souffrit aussi de la réaction qui s'affirmait de plus en plus dans le domaine intellectuel. L'action directe était impossible. A défaut de revue, il se demandait s'il ne serait pas possible d'éditer quelque livre, quelque brochure, même quelque série de travaux paraissant à intervalles plus ou moins réguliers. Le silence lui pesait : on le sentait dans la conversation. Aussi poussait-il ses amis à écrire : il leur cherchait des débouchés et les stimulait quand leur ardeur se ralentissait.

Ce qui le faisait le plus souffrir, ce n'étaient pas ses déceptions personnelles. Préoccupé avant tout des intérêts de l'Eglise, il s'attristait quand il croyait que les esprits, au lieu de s'ouvrir, tendaient à se fermer et qu'une politique de défiance et de lutte menaçait de remplacer le généreux élan de l'amour. Il était, lors de la Séparation, en 1905, pour les tentatives d'accommodement, non par pusillanimité, mais parce qu'il désirait ardemment la réconciliation de l'Eglise et de la société, et souffrait de voir le fossé se creuser de nouveau. Il eût désiré voir l'Eglise de France en possession d'une situation légale et d'une plus grande initiative ; mais sa soumission resta inaltérable, sa confiance également, et son activité infatigable.

L'œuvre était toujours là : il fallait maintenir ses ouvriers et en préparer de nouveaux pour l'avenir. Ce n'était pas chose facile : la jeunesse aime envisager un résultat précis, à échéance rapprochée ;

MISSION ET CHARITÉ

et c'est précisément ce que le P. Portal ne pouvait guère offrir. D'autre part, l'horizon slave et russe, qu'il n'avait jamais perdu de vue depuis le début de son œuvre, semble plutôt repousser les esprits par son immensité et son imprécision que les attirer par son mystère ; il paraît autrement facile de faire une thèse sur un auteur latin, grec ou français de quatrième ou cinquième ordre, que de se perdre dans cet infini encore mal exploré. Et cependant, sous tous les rapports : politique, économique, social, philosophique, religieux, il y a là un monde passionnément intéressant dont l'étude est indispensable ; et nous avons cruellement souffert de ne pas mieux connaître la Russie. M. Portal le sentait, et il ne cessait de diriger l'attention de ses amis de ce côté ; sans grand résultat, semblait-il. Ni chez les ecclésiastiques ni chez les laïcs on ne sentait guère poindre des vocations orientales. Mais lui ne se lassait pas. Ce qui le peinait, c'était de se voir abandonné, ou tout au moins incompris de ses amis ; il souffrait quand il voyait chez eux des préoccupations égoïstes prendre le dessus ; il souffrait aussi quand, sur des questions fondamentales, des hommes longuement formés à son école prenaient une direction diamétralement opposée à la sienne. Un jour, un de ses plus anciens collaborateurs lui laissa entendre que le temps était venu pour lui de disparaître : « A qui le dites-vous ? fit M. Portal ; mais ce n'était peut-être pas à vous de me le dire ! » (1).

Parmi les déceptions, il y avait cependant aussi des consolations : deux de ses œuvres prospéraient, celle des Normaliens, inébranlablement fidèles aux réunions de la rue de Grenelle et aux retraites annuelles, et celle de Javel, où les dames formées par lui pratiquaient, avec un succès croissant, l'apostolat qu'il avait rêvé pour les milieux populaires.

Pour caractériser d'un mot l'action du P. Portal au 14, rue de Grenelle, on pourrait l'appeler *l'apostolat de l'amitié*. L'idée est de lui. Dans une belle conférence aux étudiants de Louvain, le 19 novembre 1925, il parla en termes exquis du rôle de l'amitié dans l'œuvre de l'union des Eglises. « Si nous avons pu, disait-il, obtenir quelques bons résultats, après Dieu, c'est à l'amitié qui nous unit, Lord Halifax et moi, que nous le devons. » Il ne pouvait mieux se définir : la puissance de la sympathie fut toujours l'arme par excellence du P. Portal ; et lorsque toute autre action lui était interdite, il lui restait toujours celle de l'amitié.

La confiance et l'attachement de ses amis n'était pas un trésor qu'il gardât jalousement pour lui. Sa première préoccupation, quand

(1) Jacques Chevalier. Abbé Gratieux à A. Dodin. Août 1938. Châlons-sur-Marne.

on le revoyait après un certain temps d'absence, c'était l'emploi du temps : « Il y a telle visite à faire : n'y manquez pas. Peut-être il n'en résultera rien, mais il faut maintenir le contact. Il y a tel personnage à voir : allez le trouver de ma part. » Parfois c'était chez lui, à déjeuner, à dîner ou en soirée, que se faisait l'accrochage. D'autres fois il vous emmenait à l'improviste chez les gens, même pour déjeuner ou dîner : c'était encore une manière d'étendre le cercle des relations et des connaissances utiles. Si c'était, par hasard, le jour de réunion de ses Normaliens, il fallait y assister, y aller de son mot, leur parler de sa spécialité. Le P. Portal était incomparable dans cet art des contacts. Il savait comme il est difficile de trouver des relations, et c'était la joie d'épargner cette peine à ses amis. Deux jours passés près de lui faisaient voir plus de gens et connaître plus de choses que des semaines ailleurs.

Ainsi se dépensait, durant ces années de retraite, l'infatigable activité de M. Portal, Il eût rêvé autre chose. Mais il sentait lui-même que l'apostolat de l'amitié n'était pas stérile. Tout ne se soldait pas en échecs. Des vocations se maintenaient ; d'autres s'ébauchaient ; des réalisations se préparaient. « Du bon travail » se faisait malgré tout. Le P. Portal en avait la confiance, et il ne cessait de penser à l'avenir à un moment où c'était déjà quelque chose « d'avoir vécu ».

IV. — LES CONVERSATIONS DE MALINES

Les événements de 1914 vinrent recouvrir toutes les autres préoccupations. Nul ne les suivit avec un intérêt plus ému que M. Portal. Il vécut en vrai Parisien les heures héroïques de l'invasion ; fuir, aux jours d'angoisse, lui eût semblé indigne ; il rappelait avec fierté l'attitude splendide de Paris tandis que son sort se jouait à la bataille de la Marne. Il ne parut pas plus intimidé à l'époque critique de 1918, quand on entendit éclater les obus allemands.

Il n'était plus question de littérature ni de théologie. M. Portal suivait par la pensée ses amis au front ; et quand il les revoyait quelques heures, au cours d'une permission, il écoutait avec émotion ce qu'on lui disait du merveilleux élan de l'âme française, de l'esprit de sacrifice, du mouvement religieux qui soulevait les cœurs ; et, fidèle à sa méthode, il les emmenait à l'occasion pour redire à d'autres, même à un auditoire de bonnes Sœurs et d'enfants, les impressions qui l'avaient touché.

Il suivait aussi la politique générale. On n'avait pas oublié le chemin de la rue de Grenelle : et il se trouvait que ce modeste prêtre

MISSION ET CHARITÉ

était, pendant la guerre comme durant la paix, un des hommes les mieux informés de Paris. Ce n'était point chez lui pure curiosité : outre l'intérêt patriotique, il était attentif à discerner, parmi les événements, les occasions qui pouvaient servir son œuvre et les intérêts de ses amis. Il le fit à plusieurs reprises, notamment du côté de la Russie.

La paix ramenait des joies et des espérances, mais aussi des soucis, et tout d'abord des préoccupations matérielles. Le P. Portal sentait peser plus lourdement qu'autrefois les charges de son grand appartement, et moins encore qu'autrefois il éprouvait l'envie de le transformer en pension de famille. Plus d'une fois sa pensée se tourna vers Saint-Lazare. Il avait pour sa congrégation une affection filiale : il y comptait d'anciens et sûrs amis, notamment le supérieur général, M. Verdier. Se retirer à Saint-Lazare ne lui faisait pas peur ; mais tous les soirs, à 9 heures, la porte de la vieille maison, au 95 de la rue de Sèvres, se ferme impitoyablement. Et alors comment réunir ses amis et ses jeunes gens ? Il put heureusement rester rue de Grenelle, avec une petite communauté qu'il ne fit rien pour accroître, car son rêve d'y organiser définitivement le groupe idéal, foyer vivant de son œuvre, ne se réalisait pas plus après la guerre qu'avant. Ce lui fut une joie, néanmoins, de conserver son chez soi ; car son action ne s'était pas ralentie, son apostolat était aussi actif, et qui eût dit, trois ou quatre ans avant sa mort, que le P. Portal allait vers soixantedix ans ?

L'œuvre des Normaliens reprenait, plus vivante que jamais. La guerre avait fait des vides irréparables : telle la mort de Béra, un des plus intelligents et des plus fidèles à l'inspiration du maître ; mais les jeunes étaient venus aussi nombreux et aussi fervents que jamais ; les réunions et les retraites reprenaient comme auparavant.

A défaut d'une revue spéciale à son œuvre, il poussait ses amis à écrire dans d'autres, notamment dans *La Revue des Jeunes*. Il trouva dans ce milieu distingué un accueil tellement sympathique qu'il se décida à y publier quelques pages sur *L'Anglo-Catholicisme et l'union des Eglises*. Ce fut, disait-il en riant, la première fois qu'un article lui rapporta quelque chose. Il donna encore à la même revue : *Une croisade de prières* et le *Mouvement d'Oxford*.

Il continuait, d'autre part, son apostolat social dans l'œuvre de Javel, et, rêvant de la rattacher un jour à celle de l'Eglise, qui restait sa pensée fondamentale, il donnait aux personnes qu'il y avait groupées le titre de *Dames de l'Union*.

Si les circonstances offraient la moindre occasion d'agir, il était toujours prêt à la saisir. Une revue américaine, *The Constructive*

Quarterly, ayant demandé un article sur ce que les catholiques français avaient fait pour l'Eglise russe, il documenta l'abbé Calvet, comme il l'avait fait autrefois pour la vie de l'abbé Morel. Une autre fois, il lui prêta un concours analogue pour une série d'instructions prêchées à Saint-Lazare durant la neuvaine de la Pentecôte. Réunies en un petit livre, sous le titre : *Le problème catholique de l'union des Eglises*, ces pages sont peut-être le meilleur manuel et la plus sûre introduction pour l'étude de ces questions. L'abbé Portal en était particulièrement satisfait.

Il ne voulait pas, d'ailleurs, que l'état actuel de la Russie bolchevisée fût un motif de s'arrêter et de renoncer aux travaux commencés. Il y avait là, disait-il, un témoignage à rendre au passé, des éléments pour l'histoire et des préparatifs pour l'avenir. Ne fallait-il pas toujours, à tout hasard, être prêt ? Quand il fut question de fonder à Paris un service spécial pour les étrangers, spécialement pour les Russes, l'archevêché s'adressa à M. Portal, qui indiqua, pour être le secrétaire de cette œuvre importante, un de ses amis orienté par lui, depuis longtemps déjà, dans la voie des études russes.

On peut penser si la déclaration de la convocation anglicane de Lambeth le trouva indifférent ! N'était-ce pas, pour lui et ses amis, la meilleure justification de leurs espoirs et de leurs efforts ? Fallait-il laisser aux Orientaux d'être les seuls à répondre à ce geste d'union ? Ni Lord Halifax ni lui ne le crurent ; ils trouvèrent un écho chez le prélat dont la valeur intellectuelle et l'ascendant moral étaient égales à sa haute situation hiérarchique, et au rôle social qui l'avait poussé au tout premier plan des grandes figures catholiques, le cardinal Mercier. En quittant Malines après la première rencontre, le P. Portal était rayonnant : les longues années de silence et de patience n'étaient pas stériles, puisqu'elles portaient un pareil fruit. Il se mit aussitôt en mouvement et vint à Strasbourg offrir aux bons amis qu'il avait à la Faculté de théologie de prendre part aux Conversations qui allaient s'ouvrir. Les gens de Strasbourg ne purent se rendre à son invitation ; d'autres savants catholiques acceptèrent, parmi lesquels Mgr Battifol, dont l'adhésion lui fut particulièrement sensible. Les jours de Malines furent de beaux jours. Tous les espoirs semblaient permis. « Le cardinal Mercier, écrivait le P. Portal le 10 janvier 1925, a traversé Paris, retour de Rome. Il a été encouragé et approuvé chaleureusement pour les Conversations de Malines. Le projet de concile tient toujours. L'annonce officielle en serait faite vers la Pentecôte. Il y aura là, j'espère, une occasion de travailler à l'union des Eglises. »

Une fois de plus, l'espérance était prématurée. Le 23 janvier 1926,

MISSION ET CHARITÉ

le cardinal mourait ; au mois de juin suivant, le P. Portal s'éteignait à son tour ; mais l'avant-veille de la mort du grand archevêque de Malines, il avait assisté à l'incomparable scène de ses adieux à Lord Halifax, scène dont il fit, dans *La Croix* du 2 février, un si touchant récit. C'est l'image qui dut illuminer les derniers mois de sa vie terrestre et sur laquelle se fermèrent ses yeux. Entre ces nobles âmes, l'union avait déjà été vécue.

Le P. Portal et le cardinal Mercier disparus, l'œuvre pour laquelle ils avaient joint leurs derniers efforts ne pouvait être reprise par personne. Elle tomba d'elle-même, ou plutôt, car des pensées comme celle-là ne sauraient s'éteindre, la Providence la mit en veilleuse.

Il avait été donné au P. Portal d'être un incomparable « animateur ». Il ne devait pas être, au même degré, un réalisateur. La cause en est due, en grande partie, aux circonstances. On n'est pas en vain en avance d'une génération. Deux fois l'œuvre anglo-romaine sembla toucher au but, deux fois elle se heurta aux mêmes obstacles.

Il semble d'ailleurs aussi que, sur le terrain pratique des réalisations immédiates, il n'ait pas été si bien doué que dans le domaine des intuitions de l'esprit et des élans du cœur. C'est une impression que durent parfois éprouver ses collaborateurs. Peut-être la sagesse un peu terre à terre des acharnés réalisateurs ne se concilie-t-elle pas aisément avec la vivacité d'imagination et la pénétration d'esprit de ceux qui sont destinés à découvrir et indiquer les nouveaux chemins. Le P. Portal est de ces derniers. Il a été un merveilleux éveilleur d'âmes, c'est un rôle que nul ne lui peut contester et dont l'action n'est pas finie. A ce titre, il mérite une place de choix parmi les esprits éminents qui ont illustré le catholicisme moderne. M. l'abbé Hemmer, en terminant son article, *M. Portal, apôtre de l'union des Eglises*, le rapproche du cardinal Mercier. Après avoir cité la parole d'un Anglican : « Le cardinal Mercier a changé l'atmosphère religieuse de l'Angleterre », il ajoute : « Peut-être devrait-on dire de M. Portal qu'il a changé quelque chose à l'atmosphère religieuse du monde. » Ceux qui ont connu l'abbé Portal ne trouveront pas l'éloge exagéré.

A. GRATIEUX.

Le Chanoine Albert GRATIEUX (1)

GRATIEUX Albert. — Né en 1874 d'une famille champenoise ; entré au grand séminaire de Châlons-sur-Marne, il y eut comme professeur, en 1896-1897, le Père Portal, qui venait de se retirer, désavoué et blessé, d'un combat entrepris pour tâcher de réunir avec Rome une partie au moins de l'Eglise anglicane. Le P. Portal éveilla le

(1) Extrait de « Catholicisme » (Direction G. Jacquemet), tome V, vol. 206-207.

jeune clerc au désir de travailler, lui aussi, à la cause de l'unité chrétienne et, après la mort accidentelle de l'abbé G. Morel en août 1905, l'orienta, à la place du disparu, vers l'étude de la pensée religieuse russe. De 1907 à 1910, l'abbé Gratieux fit quatre séjours en Russie, pendant les vacances que lui donnaient sa charge de professeur au petit séminaire de Châlons ; séjours, surtout à la Confrérie ouvrière de Nepluyev, et chez Dmitri Khomiakov, fils du chef de l'école slavophile au point de vue théologique. Mais, dans l'atmosphère difficile de la réaction antimoderniste et de la défense anticombiste, l'évêque de Châlons, Mgr Sevin, loin d'encourager un jeune prêtre qui eût occupé avec honneur une chaire d'Institut catholique, le nomma curé d'une petite paroisse de campagne, l'empêchant ainsi, au moins momentanément, de continuer son œuvre. Mobilisé en 1914, aumônier de la 40^e division, A. Gratieux retourna cependant deux fois en Russie, comme membre de missions officielles, une première fois d'avril à oct. 1917, par Arkhangelsk, une seconde fois d'oct. 1918 à oct. 1919, par les États-Unis et la Sibérie (avec la mission du général Janin). C'est seulement après 1923 qu'il put reprendre ses études russes et, sur la fin de sa vie, rédiger et publier successivement *A.S. Khomiakov et le mouvement slavophile*, 2 vol., 1939 ; *Préface aux œuvres théolog. de A.S. Khomiakov*, 1939 ; *L'amitié au service de l'union* ; *Lord Halifax et l'abbé Portal*, 1951. *Le mouvement slavophile à la veille de la révolution. Dmitri A. Khomiakov* ne parut, en 1953, qu'après sa mort, survenue le 19 juill. 1951. Il reste encore, inédits, une étude sur Nepluyev et le début d'une étude sur VI. Soloviev. Comme l'effort de l'abbé Portal, l'œuvre du chanoine Gratieux a été poursuivie sous le signe de l'amitié et d'une connaissance toute chaleureuse et sympathique du courant slavophile, dont il a été le meilleur spécialiste français, et peut-être le meilleur spécialiste catholique.

Semaine religieuse de Châlons-sur-Marne, n. des 27 juill., 10 août et 7 sept. 1951, du 22 août 1952.

Œuvres : outre les ouvrages cités, articles parus dans *Rev. de l'Institut cathol.* ; *Rev. cathol. des Églises* ; *Rev. du clergé français* ; *Acta I Congressus Velehradensis* ; *Bessarion* ; *La Vie intellectuelle*.

Y. CONGAR.

Le rôle de l'amitié dans l'Union des Eglises ⁽¹⁾

par *Fernand PORTAL, c.m.*

Nous sommes venus, Lord Halifax et moi, pour donner un témoignage de sympathie à l'œuvre que les Bénédictins belges entreprennent avec une si grande foi et un si beau courage. Vieux ouvriers de l'Union des Eglises et devant sans trop tarder passer à d'autres le flambeau, il nous a semblé que nous devons une telle démarche à ces nouveaux ouvriers qui se présentent animés de l'esprit de paix et de charité que doivent avoir tous les apôtres de l'union. Nous n'en avons pas été surpris, ni Lord Halifax, ni moi, qui voyons le rayonnement de cette divine charité émaner, en des heures inoubliables pour nous, de la personne de votre illustre cardinal. Il n'est pas possible qu'on n'en ressente pas les effets dans le monde religieux qui l'entoure. Et dès lors, il est tout naturel que la famille belge de saint Benoît soit la première à réaliser les intentions du Souverain Pontife Pie XI. Sa parole y tombait en une terre bien préparée. Elle devait et elle doit y faire surgir des apôtres de l'Union des Eglises. Si Lord Halifax et moi pouvons y contribuer si peu que ce soit, nous en serons très heureux et très honorés car nous avons la persuasion de correspondre au désir de S. Em. le cardinal Mercier et

(1) Cette conférence donnée à Louvain le 19 novembre 1925 a été reproduite par la *Revue Catholique des Idées et des faits de Bruxelles* du 11 décembre 1925. On en trouve également le texte dans la *Documentation catholique* du 13 février 1926, tome XV, n° 322, col. 401-411.

de tous vos évêques, au désir du Souverain Pontife et à la volonté suprême de Notre Seigneur Jésus-Christ, ce qui est tout pour de vrais chrétiens.

Notre présence ici et les quelques paroles bien simples que nous vous adressons n'ont pas d'autre sens.

Nécessité des moyens surnaturels pour obtenir l'Union des Eglises.

Son Em. le cardinal Mercier dans son discours de clôture de la semaine de Bruxelles pour l'Union des Eglises commence par ces mots : « Un souffle d'apostolat traverse l'Eglise » et il montre ce renouveau d'activité apostolique se manifestant avec une nouvelle ardeur dans l'Eglise catholique, pour ramener à l'unité le monde chrétien. L'Union des Eglises ne peut, en effet, être obtenue que par de vrais apôtres, c'est-à-dire par des hommes de foi, employant surtout les moyens surnaturels : la prière, source de grâces, la charité qui donne la compréhension des âmes, même de celles dont nous sommes séparés, l'humilité qui nous fait avouer nos défauts et nos fautes. Nous sommes tous coupables à l'égard de l'Eglise. C'est un fait certain que nous devrions reconnaître. Voilà, il me semble, les éléments essentiels de toute action en faveur de l'Union.

La politique et les politiciens n'ont rien à voir dans cette affaire. La science y est impuissante et s'en mêler en « dilettante » serait une sorte de sacrilège. Il faut donc que les ouvriers de l'Union soient de vrais apôtres disposés à travailler et aussi à souffrir comme le disait dernièrement Mgr Zepticki. Ils ne manqueront pas, j'en suis sûr. Ils viendront pour cette cause, comme il en est toujours venu pour répondre aux besoins de l'Eglise.

Rôle de l'amitié dans cette œuvre.

A ceux d'aujourd'hui comme à ceux de demain me sera-t-il permis de dire qu'il existe un moyen de centupler leurs forces, un moyen très profondément humain, mais qui n'exclut pas le divin, que la grâce ennoblit comme tout ce qu'elle touche dans notre nature ? Je veux parler de l'amitié.

Un ami, un ami véritable est un don de Dieu, même si on ne voit que la douceur d'être unis dans la joie comme dans la peine. Mais si nous rencontrons une âme qui corresponde à nos aspirations les plus élevées, qui considère comme l'idéal de sa vie de travailler pour l'Eglise, c'est-à-dire pour Jésus-Christ notre Maître, l'union

MISSION ET CHARITÉ

se fait en ce que nous avons de plus profond. Et s'il se trouve que ces deux chrétiens soient séparés, qu'ils appartiennent à des Eglises différentes, à des milieux différents, mais s'ils veulent de toute leur énergie faire tomber les barrières, et, pour cela, s'ils s'entendent dans l'action, quelle puissance n'auront-ils pas ? Je voudrais vous convaincre de cette vérité, non point d'une manière spéculative, mais par deux exemples qui en seront comme l'illustration.

Wladimir Soloviev.

J'ai entendu tout à l'heure avec plaisir et grand profit parler de Soloviev. Je ne l'ai pas connu personnellement, mais j'ai beaucoup connu trois de ses amis : Anatole Leroy-Beaulieu, l'auteur de *l'Empire des tsars* ; Henri Lorin, le directeur des Semaines sociales ; et Eugène Tavernier, l'ancien secrétaire de L. Veillot, le seul survivant des trois. Vous savez que l'Union des Eglises était la pensée dominante de Soloviev. C'est elle qui le conduisit auprès de Strossmayer, le grand évêque de Diakovo et de l'apôtre de l'Union parmi les Slaves. C'est aussi de l'Union qu'il s'entretenait principalement avec ses amis parisiens. Son livre *La Russie et l'Eglise universelle* fut composé en partie dans la maison de campagne d'Anatole Leroy-Beaulieu, près Paris, en partie dans celle de Henri Lorin, à Maule. J'ai entendu raconter par Lorin comment Soloviev après avoir travaillé une grande partie de la nuit, venait lui lire ce qu'il avait composé. Lorin approuvait d'ordinaire mais souvent aussi, avec sa brusquerie habituelle : « Mon cher, je n'y comprends rien » Soloviev déchirait sur l'heure son manuscrit et recommençait. Il aboutit à cet ouvrage que tous ceux qui s'intéressent à l'Union doivent connaître *La Russie et l'Eglise universelle*, écrit directement dans un français très pur. L'amour de la Russie, de la sainte Russie s'y manifeste avec éclat, et les prérogatives de la Papauté y sont exposées avec une merveilleuse intelligence de la constitution de l'Eglise. On peut bien dire que c'est là un beau fruit de l'amitié.

Le P. Portal et Lord Halifax.

J'en ai un peu plus long à dire au sujet d'un second exemple, que je crois encore plus démonstratif. Mon Dieu, tout simplement, il s'agit de Lord Halifax et de l'abbé Portal. Si vous le voulez bien je vais vous les présenter tous les deux. Commençons par celui sur lequel il y a le moins à dire. L'abbé Portal naquit il y a quelque

soixante-dix ans, dans un petit village des Cévennes sur les bords de l'Hérault, d'une famille très modeste.

Il fit ses études comme tout le monde et à dix-neuf ans entra chez les Lazaristes. Devenu prêtre, il fut nommé professeur dans un Grand Séminaire et par suite d'accidents de santé, il dut à différentes reprises aller dans les pays chauds. L'hiver 1889-1890, il se trouvait à Madère. C'est le point de jonction.

Lord Halifax naquit le 7 juin 1839. Il appartient à une famille aristocratique. Son père a été plusieurs fois ministre et sa mère était une fille de Lord Grey, premier ministre de la couronne sous Guillaume IV. Tout jeune il fut l'ami du prince de Galles, le futur Edouard VII. Quand l'âge vint, son père aurait voulu le voir entrer dans la politique et devenir membre des Communes dans le parti libéral. Le fils refusa et il résolut dès lors de se consacrer aux choses religieuses. Il devint un des partisans les plus actifs de ce magnifique mouvement d'Oxford qui a transformé l'Eglise d'Angleterre. En même temps, il se vouait aux œuvres de charité. A propos d'un discours que Lord Halifax prononça à Bristol, en 1895, l'Evêque catholique de Clifton disait : « La plupart d'entre vous se rappellent, le très remarquable discours prononcé, il y a quelques semaines au meeting de l'*English Church Union* à Bristol par son président, Lord Halifax. Vous vous rappelez aussi les commentaires que fit naître ce discours dans les partis les plus divers et les plus opposés. Comme ce discours avait pour objet principal la réunion de l'Angleterre avec la sainte Eglise romaine, je sens qu'il ne serait pas respectueux pour le noble et brillant orateur de le passer sous silence. Lord Halifax, par sa valeur personnelle et par sa situation n'est pas un homme ordinaire. Il n'est pas davantage un dilettante s'amusant lui-même à imaginer d'ingénieuses spéculations où désirant attirer l'attention par d'excentriques théories. Depuis sa jeunesse, il s'est fait remarquer par son ardente piété et par son actif dévouement au service des pauvres. Probablement, il n'est pas de membre de la Société de saint Vincent de Paul qui ait dépensé une plus grande somme de travail personnel, en servant les malades et les mourants dans les taudis les plus nauséabonds de la misère et de la maladie, que ce noble représentant de l'aristocratie anglaise. Lord Halifax a conquis le respect de tous ceux qui l'ont approché, depuis les princes du sang jusqu'aux membres des dernières couches sociales. Il est de plus le président de l'E.C.U., une association de l'Eglise d'Angleterre qui comprend des milliers de représentants parmi le clergé anglican et les laïques, dont les membres professent les opinions de la Haute Eglise et s'efforcent en nombre toujours croissant,

MISSION ET CHARITÉ

de développer et de maintenir la doctrine sacramentelle et sacerdotale qui les distingue de ceux qui se glorifient encore du nom de protestants. »

Nous connaissons par la vie de Pusey, un de ces actes de charité. En 1866, le choléra sévit avec violence dans un quartier populaire de l'Est de Londres. Le curé de la paroisse anglicane, surchargé de travail, les vicaires étant tombés malades vit un jour arriver le docteur Pusey, qui, modestement vint lui offrir ses services. Le célèbre docteur s'installa dans le quartier et remplit en fait les fonctions de vicaire auprès des malades. Bientôt le jeune Charles Wood, notre Lord Halifax vint se joindre à lui et pendant trois mois il s'occupa des cholériques.

J'ajouterai seulement un autre trait. En 1870, le 4 septembre, alors jeune marié, Charles Wood était à Sedan dans une ambulance qui secourait nos malheureuses troupes.

Rencontre à Madère.

Lord Halifax alla passer à Madère l'hiver 1889-1890 avec sa famille, à cause de la santé d'un de ses fils. La Providence nous mit en rapports et nous eûmes de longs entretiens. Un de mes confrères me dit à ce propos : « Vous perdez votre temps ! » Je fus d'un autre avis.

Et bientôt nous eûmes la conviction qu'il y avait quelque chose à entreprendre pour faire connaître en France l'Eglise d'Angleterre et peut-être pour travailler à l'Union. Notre action extérieure commença en 1893 par une brochure que je fis paraître sur les *Ordinations anglicanes*. Elle n'aurait probablement pas attiré l'attention si Lord Halifax n'avait eu soin d'en faire parler dans les périodiques anglicans et si, de mon côté, je n'avais pas excité la controverse. Les uns se prononcèrent en France pour la validité, d'autres pour le doute, d'autres pour la nullité. Duchesne, pour la validité d'abord (*Bulletin critique*, 15 juillet 1894), mais je crois que plus tard, il en vint au doute. Mgr Gasparri, aujourd'hui cardinal et secrétaire d'Etat conclut au doute. (*Revue anglo-romaine*, I, p. 481).

La communauté d'efforts apparaît bien dans ces commencements de notre action. Elle devient de plus en plus intime et profonde à mesure qu'elle se développe. Il me suffira d'en faire un court récit pour que vous en soyez convaincus.

Devenu président de l'E.C.U. à vingt-huit ans, Lord Halifax donna une forte impulsion à cette société dont il garda la présidence

pendant cinquante ans. Mais ce qui caractérise son rôle c'est sa volonté de travailler à l'Union avec Rome. Je pourrais vous citer nombre de ces discours qui rappellent ce devoir à ses compatriotes. Il était donc tout prêt à essayer de la réaliser si l'occasion se présentait.

Echec des conférences mixtes sous Léon XIII.

Nous avons pris la question des Ordres parce qu'elle nous apparaissait comme un terrain très propre à devenir un lieu de rencontre. A notre point de vue la controverse était secondaire, ce que nous voulions, c'était mettre en contact nos autorités respectives. Tout d'abord les circonstances favorisèrent notre dessein. Sur l'intervention de Henri Lorin et de G. Goyau, qui avait été mis au courant du but que nous poursuivions, je fus appelé à Rome au commencement de septembre 1894. Au cardinal Rampolla d'abord et, le lendemain, à Léon XIII, je dis l'origine de notre action et je fis le récit d'un voyage que je venais de faire en Angleterre. J'y avais vu les archevêques d'York et de Cantorbéry, les évêques de Salisbury et de Peterborough, quelques personnages de la Haute Eglise et presque toutes les communautés anglicanes. Je racontai ce que j'avais vu et entendu sans cacher que toute l'Eglise d'Angleterre n'était pas au même point. Léon XIII daigna m'écouter avec une grande attention. Puis il me dit : « Je n'aurais pas cru que les choses fussent aussi avancées. Mais quels sont les obstacles à l'Union ? » « Il en est deux principaux, répondis-je : le premier viendra de ceux qui ne veulent pas d'union, mais seulement des conversions individuelles. Le second sera dans les prérogatives de la Papauté ». J'ajoutai que, sur ce dernier point, je croyais qu'il existait bien des préjugés parmi les anglicans et que des explications pourraient rendre un accord possible.

« Et maintenant, que faire ? » dit Léon XIII. J'osai proposer au Souverain Pontife d'écrire aux archevêques d'York et de Cantorbéry une lettre par laquelle il leur demanderait de travailler à l'Union par des conférences mixtes sur la question des ordres. Après un instant de réflexion, Léon XIII me dit : « Eh bien oui, j'écrirai une lettre. » Il fut alors question de différents endroits où se réuniraient les représentants des deux Eglises et le nom de Bruxelles fut prononcé par le Pape lui-même. Vous voyez que nous n'étions pas loin de Malines. Nous touchions au but semblait-il. En réalité nous en étions plus loin que je ne pensais. Trois jours après, le cardinal Rampolla me dit que, réflexion faite, le Saint Père se décidait avant d'écrire direc-

MISSION ET CHARITÉ

tement aux archevêques de procéder par une démarche indirecte. Elle consista dans une lettre qui m'était adressée par l'éminent secrétaire d'Etat. Il y exprimait au nom du Pape le désir d'union et marquait comme moyen immédiat des conférences mixtes. Il demeurait entendu que, si l'archevêque de Cantorbéry faisait une démarche analogue, alors Léon XIII écrirait directement. C'était une « *combinazione* » qui apparaissait plus prudente, plus habile, mais qui, à mon sens, l'était beaucoup moins qu'une démarche directe. Je le dis très nettement mais inutilement.

Dans une nouvelle et dernière audience, le Saint Père me félicita, en des termes qui me restent précieux, de la manière dont nous avons commencé notre action et m'encouragea fortement à continuer. Le lendemain, je repartais pour l'Angleterre et ce qui était facile de prévoir arriva. L'archevêque d'York se montra favorable mais l'archevêque de Cantorbéry, dans un entretien qui nous fut extrêmement pénible à Lord Halifax et à moi, prétendit d'abord qu'il n'avait pas à répondre à une lettre qui ne lui était pas adressée, puis il tergiversa, hésita, louvoya. Ce fut une grande faute. Pendant ce temps les adversaires de l'Union, les opposants à notre action, dont ils avaient appris la force, menèrent en Angleterre et à Rome une campagne pour écarter les conférences mixtes. Ils demandèrent et ils obtinrent que la question des Ordres fut uniquement étudiée et tranchée par une commission composée exclusivement de catholiques. C'était la ruine de notre plan. La commission cardinalice qui reçut les travaux de la commission des théologiens se déclara pour la nullité et Léon XIII la proclama le 13 septembre 1896. Notre campagne était finie. Nous avons lutté jusqu'au bout, même lorsque nous nous trouvions en des positions désavantageuses. De notre œuvre de paix, on avait fait une œuvre de guerre, il n'y avait plus qu'à rentrer sous la tente et attendre des temps meilleurs. Nous les avons attendus près de trente ans, confiant en notre cause malgré l'échec, et prêts à recommencer à la première occasion.

Conférences mixtes organisées à Malines.

En 1920, l'assemblée de Lambeth qui comptait 250 évêques anglicans adressa à l'univers chrétien une sorte d'Encyclique en faveur de l'union. Cette lettre portait que l'Eglise d'Angleterre se prêterait à des conférences avec les autres Eglises et même que ses autorités admettaient de recevoir un supplément d'ordination si c'était jugé nécessaire.

Ces déclarations ne passèrent pas inaperçues ni pour Lord Halifax, ni pour moi et il nous sembla que l'occasion favorable apparaissait au moment où nous y pensions le moins. Mais comment en profiter ? A qui nous adresser ?

Du fait de la guerre, une figure dominait par sa grandeur morale le monde catholique. Le cardinal Mercier faisait particulièrement l'admiration des Anglais, à quelque confession qu'ils appartenissent. Nous avons eu l'audace de nous adresser à lui et le 19 octobre 1921, Lord Halifax et moi, nous nous présentions à l'archevêché de Malines.

Nous fûmes reçus avec une extrême bienveillance et une bonté exquise. Lord Halifax demanda au cardinal s'il voudrait bien consentir à le recevoir avec deux ou trois de ses amis pour examiner ensemble les différences qui séparent l'Eglise d'Angleterre de Rome, en vue de travailler à l'Union. Je ne vous cacherai pas que Son Eminence parut étonnée de la proposition qui lui était faite par ces deux visiteurs venant à l'improviste et sans s'être fait annoncer. « Mais dit-elle à Lord Halifax, pourquoi ne pas vous adresser aux autorités catholiques anglaises ? — Parce que, répondit Lord Halifax, l'état des esprits s'y oppose. » Et il justifia son assertion par des faits et des expériences personnelles. Le cardinal se décida enfin à accepter. Il nous en donna les motifs dans sa lettre sur les conversations de Malines : « Pour rien au monde, je ne voudrais autoriser un de nos frères séparés à dire qu'il a frappé de confiance à la porte d'un évêque catholique romain et que cet évêque catholique romain a refusé de lui ouvrir ». De là, les Conversations de Malines entre anglicans et catholiques que vous connaissez tous.

Ici, laissez-moi ouvrir une parenthèse. Il y a sans doute des journalistes dans l'assistance : il y en a partout. Je les prie de bien remarquer que je ne dis rien de ce qui s'est dit dans les Conversations de Malines. Dans une de mes conférences à Bruxelles, je déclarai formellement que je n'en dirais pas un mot. Et cependant le lendemain dans les journaux parut l'information d'après laquelle j'aurais dit que nous étions d'accord, anglicans et catholiques sur les décrets du Concile de Trente.

Des conférences à Malines furent donc décidées. Nous avions échoué sur les conférences mixtes. Nous recommençons avec les conférences mixtes. Tant il est vrai qu'il ne faut jamais se décourager. La Providence nous permettait de les avoir sous le patronage de l'homme qui jouissait d'un prestige universel, d'une autorité incomparable. La confiance que le Souverain Pontife avait en lui, lui donnait la possibilité de résister aux opposants, toujours les mêmes, et de continuer l'œuvre de paix dans une atmosphère de charité.

MISSION ET CHARITÉ

Et maintenant, si vous voulez bien réfléchir sur les parties essentielles de ce récit, est-ce qu'il n'est pas certain que, si nous n'avions pas été tous deux parfaitement unis, Lord Halifax et moi, ayant une confiance absolue l'un dans l'autre, tout cela aurait été impossible. Evidemment la conclusion est que si vous voulez vraiment faire œuvre utile, il ne suffit pas pour vous, catholiques, de vouloir l'Union et d'y travailler ; il faut trouver d'autres ouvriers, et les trouver parmi nos frères séparés. Il en existe. Il y a partout des chrétiens qui ont soif d'union. Les trouver, se lier avec eux en toute confiance et loyauté, c'est le premier pas. C'est le meilleur moyen de s'instruire sur les difficultés et d'apprendre comment on peut les résoudre. Vous pourrez ainsi constituer dans les différentes Eglises comme des « cellules » dont les membres auront les mêmes désirs que vous, et par eux et par vous s'élargiront les points de rapprochement. Dans nos affaires, si nous avons pu obtenir quelques bons résultats, après Dieu, c'est à l'amitié qui nous unit, Lord Halifax et moi, que nous le devons.

L'union des Eglises n'est pas une utopie.

Pour votre œuvre future, les amitiés sont toutes faites du côté de l'Angleterre, grâce à votre cardinal. Je vous demande de les développer et d'avoir confiance.

Le mouvement d'Oxford a transformé l'Eglise anglicane. Elle est revenue, et elle revient de plus en plus aux croyances et aux pratiques catholiques et de là ce besoin d'union qui la pousse à sortir de son nationalisme et de son isolement.

Le cardinal Wiseman voyait déjà en 1845 « non seulement un progrès vers les pratiques ou les doctrines catholiques des individus, mais aussi vers l'Union en corps ». Il l'attribuait à l'action de l'Esprit de Dieu.

Cinquante ans plus tard, le Cardinal Vaughan, qui n'avait point les mêmes idées sur la manière dont s'opérerait le retour, disait cependant : « Les anglicans ont un grand nombre de dogmes communs avec nous, et j'ai lieu de croire que certaines différences de doctrines qui subsistent entre eux et nous sont plus apparentes que réelles ; d'autres ne sont que le résultat de malentendus qu'une explication plus complète dissiperait. Au reste, tant de progrès se sont réalisés dans ce sens depuis cinquante ans que nous pouvons

raisonnablement espérer voir ces différences aller diminuant d'année en année. » Et il ajoutait : « Oui, c'est bien évident, la divine Providence dans ses desseins secrets prépare quelque chose pour l'Angleterre. »

Ayez donc confiance. Il y a des défaitistes partout et ils trouvent toujours des raisons de ne pas agir. Ne soyez pas défaitistes.

J'entends encore Léon XIII me disant : « S'il m'était donné de voir seulement l'aurore du beau jour qui amènera le peuple anglais à l'unité de la foi, comme volontiers je chanterais mon *Nunc dimittis* ! »

C'est un peuple si puissant et les Anglais sont si bons, si naturellement religieux ! Bon courage ! On est venu, ici même dans cette salle où vous êtes, me dire, à propos de l'Orient que l'union des Eglises était une utopie. Eh bien non ! Ce ne peut pas être une utopie, parce que, au milieu de cette société bouleversée par les révolutions, l'idée religieuse seule reste debout. C'est encore plus vrai aujourd'hui qu'en 1894. On sent encore plus vivement que les forces religieuses seules peuvent lutter contre toutes ces effroyables entreprises de destruction qui s'élèvent contre toute idée chrétienne et, par le fait même contre toute notre civilisation.

De là, la nécessité de s'unir. Et vous seriez d'autant plus inexcusables de ne pas y travailler que vous trouverez les voies toutes préparées. Dans une de mes conférences de Bruxelles, j'ai cité la parole d'un anglican qui m'a dit et qui a écrit dans le *Church Times* : « Le cardinal Mercier a changé l'atmosphère religieuse de l'Angleterre ». Changer l'atmosphère, chasser les brouillards et permettre au soleil de donner la chaleur et la vie. Quel magnifique résultat ! Et que peut souhaiter plus ardemment un Apôtre de Notre Seigneur Jésus-Christ, le divin soleil de Justice ?

Ayez donc confiance. Travaillez sous la conduite prudente et si éminemment chrétienne de votre chef vénéré qui a déjà tant fait pour rapprocher de Rome nos frères séparés de l'Eglise anglicane. Ayez confiance, jeunes gens, qui abordez la vie à une époque qui verra de grandes choses, dans le monde religieux surtout. En particulier, vous verrez sans doute l'union de l'Eglise d'Angleterre et de Rome, laissez-moi vous demander un souvenir ce jour-là pour les deux amis qui ont travaillé et quelque peu souffert pour que vous puissiez récolter.

Fernand PORTAL, c.m.

MISSION ET CHARITÉ

BIBLIOGRAPHIE

- DALBUS (Portal Fernand), c.m. — *Les ordinations anglicanes*, dans *la Science catholique*. 15 déc. 1893, pp. 20-30 ; 15 janv. 1894, pp. 97-121 ; 15 avril 1894, pp. 477-480.
- DALBUS (Portal), c.m. — *Les ordinations anglicanes*. — Arras, Sueur Charruey, 1894, 44 pp. 16 × 25. BN (8°) : B 40118. (extraits, de *la Science catholique*, 1893 et 1894).
- DALBUS (Portal), c.m. — *Les ordinations anglicanes*. 2^e édition. Paris. Delhomme et Briquet. 1894. IV-42 pp. 17 × 25. BN (8°) : D^o 16511.
- PORTAL (Fernand), c.m. — *Les Filles de la Charité de Saint Vincent de Paul et la Bienheureuse Louise de Marillac*. Paris. De Gigord. 1921. 52 pp. 15 × 21.
- PORTAL (Fernand), c.m. — *Une croisade de prières et le mouvement d'Oxford*. Paris. Revue des Jeunes. 1925. 28 pp. 13,5 × 19. (Extrait de la Revue des Jeunes, 25 janv. et 10 fév. 1925).
- DALBUS F. (Portal), c.m. — *De l'Union des Eglises. L'Eglise anglicane et l'Eglise romaine*. Discours prononcé à Bristol le 14 fév. 1895 par le Vicomte Halifax. Traduit par V. Brunet et précédé d'une préface par Fernand Dalbus. Paris. Poussielgue. 1895. 64 pp. in-8° portrait. BN : 8° H 6101.
- PORTAL (Fernand), c.m. — *L'anglo-catholicisme et l'Union des Eglises*, dans *La Revue des Jeunes*, 25 fév. 1923, reproduit dans *La Documentation Catholique*, 1923, col. 1507-1511.
- PORTAL (Fernand), c. m. — *Notes sur l'iconographie de Saint Vincent de Paul...* (pp. I. xxxiv), dans G. Goyau. — *Les Dames de la Charité de Monsieur Vincent*, Paris. Art catholique 1918. 72 + xxxiv, pp. 13-19.
- F.P. [Portal (Fernand)]. — *Grands Séminaires français. I. Leur origine*, dans *Petites annales de Saint Vincent de Paul*, 1900, pp. 330-343.
- F.P. [Portal (Fernand)]. — *Les Grands Séminaires français*, dans *Petites annales de Saint Vincent de Paul*. Supplément. Janvier, pp. 1-12 ; Février, pp. 7-11 ; Mars, pp. 4-10 ; Avril, pp. 6-12.
- F.P. [Portal (Fernand)]. — *Mission d'Abyssinie*, dans *Petites annales de Saint Vincent de Paul*, 1902, pp. 36-48.
- F.P. [Portal (Fernand)]. — *Louise de Marillac et les Filles de la Charité*, dans *Petites annales de Saint Vincent de Paul*, 1902, pp. 70-79 ; 100-106.
- F.P. [Portal (Fernand)]. — *Ecoles d'infirmières*, dans *Petites annales de Saint Vincent de Paul*, 1902, pp. 138-145.
- Autres articles des *Petites annales*, non signés.
- Nombreux articles les uns signés, les autres non, dans *La Revue Anglo-romaine*.

Le Père Portal initiateur ⁽¹⁾

par Jean GUITTON de l'Académie Française

La seconde étape de mon initiation œcuménique se fit par le Père Portal, qui, vers 1925, me fit connaître Lord Halifax. Curieux personnage que ce religieux lazariste qui ne semblait pas choisi d'avance pour le rôle que Dieu lui réservait : la maîtrise spirituelle dans une grande Ecole, le travail pour l'Union des Eglises. Car il n'était ni un intellectuel, ni un théologien, ni un diplomate, ni un historien, ni un polyglotte. Et, cet homme qui savait si bien faire causer les autres, je me rapelle que généralement il se taisait. Ce qui était particulier chez lui, c'était avec un entêtement cévenol, l'ouverture d'âme vers l'avenir.

La part divine, l'imprévisible de sa vie avait été une rencontre, puis une amitié qui, par sa naissance subite, son caractère exclusif, sa fécondité en œuvres, la victoire remportée sur la mort, rappelait l'amour. Il n'y avait rien de commun selon le siècle entre cet aristocrate de l'âge Victorien qui connaissait les rois d'Europe et ce prêtre paysan si typiquement français, et qui avait gardé, dans la tradition de « Monsieur Vincent », l'écriture, les usages, les politesses du XVII^e siècle. La communion entre ces deux âmes était dans leur esprit mystique et pratique à la fois, et aussi dans une certaine jeunesse de cœur, dans un certain esprit de chevalerie au service du Christ,

(1) Extrait de Jean Guitton. Dialogue avec les précurseurs. Paris. Aubier 1962, pp. 13-16.

MISSION ET CHARITÉ

dans le désir de faire de grandes choses ensemble, comme Nisus et Euryale, dans ces vers que je trouve si beaux :

*Dine hunc ardorem mentibus addunt,
An sua cuique deus fit dira cupido ?*

« Est-ce que les dieux donnent cette ardeur à nos esprits, ou chacun se fait-il un dieu de son désir ? » Le grand désir (un peu chimérique) c'était le retour des Eglises séparées et particulièrement de l'anglicane à l'Unité. Il était visible, depuis le mouvement d'Oxford, que la grâce de Dieu était au travail dans cette Eglise, séparée du corps visible. Newman avait franchi l'intervalle en un éclair. Halifax, selon la tradition de Pusey, était demeuré dans son Eglise, il entendait lui faire franchir lentement, globalement l'abîme. Ce n'est pas le lieu ici de rappeler les épisodes de cette histoire que je retrace dans les pages qui vont suivre.

Je veux seulement dresser la liste des grandes idées qui inspiraient ces deux précurseurs :

L'idée d'abord que rien n'est impossible à Dieu le Tout-Puissant, et que, le Christ voulant l'unité de tous en son nom et ayant offert sa vie pour cela, comme le dit saint Jean au chapitre XVII de son Evangile, il n'y a pas de plus grand œuvre que d'y travailler malgré tous les obstacles.

L'idée que, les Eglises s'étant séparées par un mouvement de tout leur corps et sous l'action de leurs chefs, c'est par un mouvement semblable et sous l'action des chefs d'Eglise que le rassemblement de la chrétienté se fera ; que les chefs responsables doivent donc se réunir, afin de voir ce qui les rapproche, ce qui les divise encore, en cherchant à atténuer les divergences dans un esprit de charité, sans diminuer la vérité toutefois ; que tout était perdu quand on refusait de se voir face à face, tout à demi gagné quand on pouvait causer ; que les zones d'accord, une fois écartés les pièges du langage, étaient vastes ; qu'il ne fallait s'étonner d'aucun échec, s'irriter d'aucun délai, mais tout prendre en gré, savoir longuement attendre et soudain faire un nouveau départ.

L'idée qu'on devait déterminer déjà les modes concrets de l'union d'une Eglise à l'autre, comme Leibniz l'avait tenté ; qu'il devait y avoir de la part de Rome des aménagements transitionnels, et de la part de l'Eglise réunie des concessions en vue de la paix des consciences, allant jusqu'à la réordination ; qu'on pouvait ressusciter d'anciennes dispositions ou d'anciens usages, comme l'autorisation du mariage pour certains clercs, le patriarcat ; qu'on pouvait prévoir des modes nouveaux de gouvernement ecclésiastique ; qu'il fallait

étendre la connaissance du passé afin d'y chercher l'image obscure de l'avenir.

L'idée enfin que des temps difficiles, terribles même, allaient peut-être venir dans l'histoire du monde, mais que la signification dernière de ces conflits qui pouvaient diviser les nations et les sociétés, était à chercher dans le dessein d'union en Lui pour lequel le Christ avait prié son Père.

Il y avait là des conceptions très hautes. La mystique, la politique au plus pur sens de ce mot, la connaissance intelligente du passé chrétien, l'imagination, tout s'y retrouvait.

Avec quelque chose d'un peu fiévreux : le souci de ne jamais perdre une occasion de « faire toucher » tel ou tel, des voyages à Canterbury, des « visites au Vatican », des brochures pour alerter l'opinion, des meetings, des moments d'extrême espoir, des coups de théâtre : grâces et disgrâces. Et le cardinal Mercier ne manquait pas, lui non plus, du don assez rare qui permet d'agir sur l'imagination des hommes ; plus chef encore que diplomate, il préférait l'appel au peuple à l'appel au prince. Et il s'entendait assez avec lord Halifax, « son cher vicomte », pour porter la question de l'union devant l'opinion universelle. Méthode qui n'est point dans les habitudes romaines.

Quand a fini le XIX^e siècle ? On hésitera sans doute entre le 2 août 1914 (fin de la douceur de vivre) ou le 21 juin 1940 (fin des libertés).

« M. Portal comprenait que dans nos œuvres, il y a toujours un élément qui tient à notre propre moi, égoïste, et terrestre, et que nous ne pouvons chasser par nous-mêmes. Il faut pour cela que Dieu nous éprouve. Alors le germe qu'il a déposé dans notre action peut éclore, parce que le moi-propre n'est plus là pour le corrompre. »

Propos de Lord Halifax, relevé par Jean Guittou.

Dialogue avec les précurseurs, p. 50.

Le Père Lalanne ⁽¹⁾

Sosie de Cicéron, athlète, mystificateur,
linguiste, musicien et prêtre de la Mission

par Louis BRUNET

Le Père Lalanne m'était apparu, solide, râblé, l'œil clair et plissé, les bras croisés sur une large poitrine, entre les deux ailes de l'Ecole apostolique, près de la statue, au socle moucheté, de Saint-Joseph.

Il avait, alors, la quarantaine, le teint assez vif, les narines mouvant au moindre souffle de l'émotion ou de la sainte colère.

Préfet de discipline, il accueillait, ce soir-là, sans enthousiasme apparent, les nouveaux qui lui arrivaient des pinèdes, de la Flandre venteuse, de la mélancolique Bretagne, des marches de l'Est et des collines brûlées de Provence.

Je dis bien : « sans enthousiasme apparent » car le regard pers décelait déjà, sous une pseudo-froideur, l'élève qui lui donnerait des joies, celui qui ne mordrait guère aux humanités, le fort en math, le farfelu, le grave, le plaisantin.

* * *

Ne croyez pas que j'exagère. Dès cette minute, avec son radar gascon, le Père Lalanne flairait, étiquetait les arrivants, timides ou sûrs d'eux-mêmes, robustes ou faiblards, joueurs ou philosophes.

(1) Lalanne, Théobald Romain, fils de Pierre Elie Lalanne et d'Adèle Cazaux, né le 10 février 1880 à Labatut-Pouillon (Landes). Entré dans la Congrégation de la Mission le 30 septembre 1899, à Dax. Vœux, le 24 avril 1903, au Berceau de Saint Vincent-de-Paul. Sous diacre le 28 mai 1904, à Dax, Diacre le 5 juin 1904 à Dax, Prêtre le 17 juin 1905 (Dax). Placé en 1905 à Santiago du Chili et en 1909 à Trujillo. Mobilisé en 1915 ; placé au Berceau de Saint-Vincent-de-Paul en 1919, décédé au Berceau de Saint-Vincent-de-Paul le 25 novembre 1952 vers 22 heures.

Quand il me pressa sur son torse musculeux et me donna l'accolade lazaristique, je sentis que nous allions nous entendre.

Son accent, délicatement fleuri, ses borborygmes qui trahissaient une pensée plus rapide que la parole, son évident mépris des contingences vestimentaires — il ne portait pas de col, mais arborait un lacet de chaussure pour chaîne de montre et semblait, à tout jamais, inchavirable sur sa paire de « 44 fillette » — cet ensemble, à la fois bohème et impressionnant, me rassurèrent...

Je crois même que nous échangeâmes un coup d'œil déjà complice. Pourquoi ? Allez donc expliquer les atomes crochus dont il devait nous entretenir, des années plus tard, en rhéto, quand il nous commenterait le *De natura rerum* !

* * *

Dès le lendemain, le Père Lalanne, qui avait accepté de prendre la sixième, nous vantait la simple et vigoureuse architecture de la grammaire latine, vue par Petitmangin. Ce nom d'auteur n'allait pas, je l'avoue, sans me donner bonne conscience. N'était-il point à la taille de nos onze ans ?

Un détail me sauta, tout de suite, aux yeux et me poursuivit jusqu'à mon départ du Berceau... Il me plaît encore — et plus que jamais — de m'en souvenir.

Regardez bien la couverture de cette grammaire. En haut, à gauche, que voyez-vous ?

Sauf erreur, le profil de César et de Cicéron... En fait, il m'apparut, de toute évidence, comme celui du Père Lalanne : nez busqué, lignes de médaille, front vaste et noble.

Sur le moment, je ne fus pas loin de penser que le Père Lalanne était effectivement l'auteur de cette grammaire latine, mais qu'il l'avait publiée, par modestie, sous un pseudonyme, tout en laissant en guise de signature, ce double médaillon.

* * *

En tout cas, dès la première minute, bercé par le timbre musical et très nuancé de notre professeur, j'imaginai que j'avais parlé, en quelque siècle englouti, cette langue, flexible et ferme...

Pour un peu, cet enchanteur d'enfants m'eût transformé en fervent de la réincarnation. Je lui dois la plus harmonieuse et la plus durable de mes découvertes, ce latin qui terrorise, aujourd'hui, les *rari nantes* d'une discipline en péril.

MISSION ET CHARITÉ

Il faut bien — et l'on m'en excusera — que je parle de ma petite personne, pour situer le Père Lalanne de nos jeunes années.

Nous en étions encore à la première déclinaison. Avec une joie gourmande, nous apprenions par cœur des centaines de mots qui se déclinaient sur *rosa*.

Vint *laetitia*.

Je levai le doigt :

— Pardon, Monsieur... Est-ce que « liesse » ne découle pas de *laetitia* ?

Les narines frémirent. L'œil se plissa... Tout en tiraillant son lacet de chaussure qui lui tenait lieu de chaîne, le Père Lalanne émit l'un de ces mystérieux borborygmes, chargés de jubilation ou de courroux...

La cloche de la récréation sonna. Je quittai la classe, persuadé que j'avais proféré la plus jolie bourde d'une carrière bien compromise de latiniste et je passai, tête basse, devant le sosie de Cicéron.

Le Père Pierre, très brun, frisé, souriant comme un Jean Bosco de vitrail, devait m'apprendre, par la suite, que le Père Lalanne avait proclamé, à tous les échos de la salle de café, sa fierté de pédagogue : un sixième qui subodorait la linguistique !...

* * *

Cette trouvaille devait sceller une affection et une confiance qui parfument toute une vie d'homme.

Ah ! les jolis effets d'encre rouge, verte et jaune, qui encadraient les temps de verbe !

Ah ! ces trois verbes irréguliers où chutaient régulièrement, à tous les trimestres, fantaisistes et Philistins de la conjugaison : *cado*, *cadis*, *cecid*, *casum*, *cadere* : tomber... *cedere* : reculer... *Coedere* : couper.

Il fallait entendre le Père Lalanne souligner, d'un large mouvement d'épaules, la deuxième syllabe de *coecidi*, je coupai... Ou bien, au contraire, esquisser un mouvement de cabri, pour enlever, avec promptitude et légèreté, la brève de *cecid* : je tombai.

Celui qui n'a pas vu ça n'a jamais contemplé un professeur de latin en extase. A moins que le Père Lalanne, ses lèvres minces rendues filiformes par l'indignation n'ait tendu son bras jupitérien vers la porte, pour chasser, sous la réprobation populaire, le sacrilège qui prenait *cecid* (bref) pour *coecidi* (long).

Evoquerai-je le Père Lalanne confesseur ?

Munis de notre billet signé, nous attendions, à deux ou trois, près de sa porte du premier étage, après une pause à l'oratoire.

Il s'agissait de se remémorer des péchés qui, à distance, me paraissent réconfortants de candeur.

Ah ! ce parfum de la chambre du Père Lalanne ! Mélange assez indéfinissable de vieux papier, de colophane et de chêne frais dans lequel il avait découpé des rayonnages de livres, équipés d'un accoudeur baladeur dont il tirait quelque orgueil... A moins que le feu n'ait légèrement rôti les pommes de pin, enjuponnées de chiffons mouillés, sur lesquelles ce vieux garçon du bon Dieu, original et inventif, avait planté son bureau. On ne sait trop pourquoi, Sans doute, pour la couleur locale.

Avant de confesser ses enfants, le Père Lalanne, pris d'un très louable scrupule, avait-il balayé, à grands coups de branches, la poussière de sa chambre et l'avait-il pudiquement ensevelie sous le plancher dont il soulevait, non moins discrètement, une lamelle ?

Sur le bureau, l'inévitable Cicéron, un Don Quichotte, des bouts de pensées qui devaient être les balbutiements de Théophraste, parfois un blaireau plein de savon humide, le rasoir-couteau, vaguement essuyé et toujours sous le bureau, une paire de chaussures, basses et béantes, dont il ne défaisait jamais les lacets.

* * *

Adossé au mur, un Christ de cuivre entre les mains qui l'étreignaient, les paupières closes, le Père Lalanne confessait...

Lorsque l'enfant ne parlait plus, il enfonçait, d'un geste que je perçois encore, ses doigts dans notre épaule et il apaisait, d'une voix feutrée de musicien, nos magnifiques et naïfs scrupules de pécheurs.

* * *

Car il était musicien... Il lui arrivait de pénétrer, au bout de la cour de récréation, dans les loggias blanchies à la chaux où nous pétrissions assez péniblement le clavier des harmoniums asthmatiques. Et ses doigts couraient, de manière singulièrement agile, sur les touches.

Classique par raison, le Père Lalanne se laissait aller, parfois, à des effusions romantiques. Il s'en excusait, bien sûr, auprès des enfants qu'il fallait défendre contre ce genre de déliquescentes, mais elles répondaient manifestement à sa nature humaine. Car il était, avant tout, un tendre.

MISSION ET CHARITÉ

Il taquinait aussi le violon qui le lui rendait assez bien. *La Rêverie de Schumann* traîna, quelque temps, sur le chevalet, dans sa chambre. Il attendait, avec une intense et secrète jubilation, le moment où son archet allait arracher à la partition certain bémol, outrageusement sentimental.

Le saint homme tournait, alors, de trois-quarts, son visage très fin vers les trois ou quatre élèves — latinistes, de préférence — admis à ce festival privé et il leur confiait, avec une délicieuse hypocrisie :

— Voilà, mes enfants, comment il ne faudra jamais composer...

* * *

Le Père Lalanne chasseur ?

Hé oui... Ce tendre eut une canne-fusil et un engin quasi préhistorique, à lourd canon hexagonal et à chiens rouillés, tout juste bon à effrayer les merles.

— Voyez, mon petit, me disait-il, on avait le goût du travail bien fait... On ne badinait pas sur le métal et la qualité... Pas plus que la maman de Péguy sur le bois de ses barreaux de chaise.

Et le voilà parti sur les alexandrins, mouvants comme les blés :

Heureux ceux qui sont morts dans les grandes batailles.

* * *

Poète, le Père Lalanne l'était intensément. Je ne crois pas, pour autant, qu'il ait laissé traîner une seule rime.

Pudeur, sans doute ? Cette pudeur vite effarouchée qui n'allait pas sans quelques truculences, assez inattendues.

C'était la soupape de sûreté de ce mystique, infiniment soucieux d'équilibre.

Replacerai-je ici la très savoureuse histoire du Père Lalanne malade, qui barbouilla judicieusement de confitures certaines zones psychologiques de son anatomie, pour faire croire à l'un de ses jeunes confrères promu infirmier, que sa pauvre nature l'avait trahi ?... Insisterons-nous sur l'émouvante candeur de cet émotif confrère qui prit l'innocente confiture pour quelque rançon de querelles intestines ?

La Communauté en rit encore et le jeune confrère — un peu plus vieux — tout le premier. Non sans un brin d'émotion dans la voix.

Oui, le Père Lalanne était un farceur. Il eût pratiqué, avec une singulière maestria, le canular normalien.

Ne dit-on pas qu'au Séminaire de Dax, il mystifia les doctes et très juvéniles étudiants avec des textes hébraïques ? Fabriqués, bien entendu et de toutes pièces par notre nouvel arrivé.

Ne céda-t-il encore au plaisir de tourmenter un confrère et voisin de chambre du Berceau, féru de diablologie, en pratiquant un trou dans la muraille et en faisant tomber, au moment propice, à l'aide d'un fil de fer, sur la tête du savant confrère, des traités démonologiques ?...

Le confrère aux dents claquantes ne vint-il pas se réfugier chez le Père Lalanne, pour s'y confesser et passer le reste de cette nuit agitée ?...

* * *

Mystificateur de haute qualité, le Père Lalanne aimait à piquer de petits coups d'épingle les baudruches lancées par les pseudo-penseurs du siècle.

Rien ne résistait à ses banderilles, pointues, mais, en fin de compte, charitables.

S'il est vrai que l'humour peut apparaître comme une forme exquise de la sensibilité, ce Gascon savait le prix d'une ironie bien dosée.

Elle allait bientôt se faire jour dans le remarquable *Théophraste à Lilliput*, dont un Académicien pouvait me dire, un jour :

— Vous avez de la chance d'avoir connu un tel psychologue, un tel écrivain, un tel homme, un tel prêtre !

* * *

On peut déplorer que cet ouvrage soit désormais introuvable. Certaines pages méritent, sans conteste, de passer à l'anthologie des auteurs qui ne doivent pas disparaître. L'homme qui rééditera ces chapitres, à la fois spontanés et ciselés, ces portraits d'une surprenante acuité, ces tableaux saisissants de vigueur et de sobriété, ces accents d'irremplaçable tendresse paternelle et sacerdotale pour les enfants des autres, cet homme-là aura bien mérité de la littérature, au sens le plus élevé du terme.

MISSION ET CHARITÉ

L'existence m'a permis de fréquenter Dauzats, le fameux linguiste. Il me disait :

— De ma vie, je n'ai connu un homme plus doué, plus intuitif, plus ingénieux et plus travailleur !

Dauzats me parlait, alors de son « Atlas Linguistique » auquel le Père Lalanne devait consacrer les dernières années d'une vie déjà condamné.

* * *

Un matin, je reçois, dans mon appartement parisien, un pneumatique dont je n'oublierai jamais l'écriture, affreusement déformée par le mal :

« Opéré d'un cancer... Venez m'embrasser ».

Malade moi-même, je saute, par une chaleur accablante, dans un taxi.

Il était allongé, jaune, le regard glauque, dans une chambre où l'on suffoquait, chez les Religieuses Hospitalières, à la Porte d'Orléans.

Je lui pris la main, comme il avait pris la mienne quand j'arrivai, pauvre petit sixième, un soir de septembre, au Berceau.

Cet homme courageux pleura. Emotion ? Souffrances ? Epuisement ?

De tout un peu, j'imagine.

La Supérieure me confia que l'intervention avait duré des heures.

— S'en tirera-t-il ?

— Bien sûr, voyons ! me répondit la sainte femme qui devait habiller quelque peu la vérité.

* * *

Dès le lendemain, en tout cas, le père Lalanne avait retrouvé une esquisse de pauvre sourire.

Sa plus grande souffrance ?

Les pansements, assez humiliants pour un être de cette pudicité. Deux jours après, l'incorrigible crayonnait des notes, destinées à certain ouvrage drôle sur les médecins, qui ne parut jamais.

Au chirurgien qui l'avait opéré, le Père Lalanne dédicaça un Théophraste. Et il signa : « Un joli cas de cancer à médicamenter ».

De retour au Berceau, il se mit à sillonner les Landes, au volant de sa petite Simca 3 CV qu'il appelait « Babiéca ».

Cet athlète qui m'avait appris à jouer du chistera et à l'aimer, au point de m'écrouler, à la fin d'une journée entière vouée à la pelote, cet homme qui avait moulé, avec nous, des briques de carbure pour fabriquer une piscine, ce nautonier improvisé qui descendait l'Adour sur un véritable radeau de la Méduse, cet inventeur facétieux qui avait blindé, jadis, sa vénérable moto à deux temps d'une carcasse ébouriffante, ce paysan musclé, cet intellectuel de race, ce prêtre admirable et discret promenait la mort avec lui.

Le savait-il ?

En tout cas, pour ne pas gêner les curés landais qu'il connaissait tous et qui se seraient fait une joie de le recevoir, le Père Lalanne, conscient de sa tragique et douloureuse infirmité, mangeait un morceau de pain, au revers d'un talus, prenait une gorgée d'eau et repartait, pour l'Atlas Linguistique de Dauzats, à la recherche de mots bien vivants, eux...

* * *

Je n'ai pas assisté à la fin de cet homme exceptionnel, de ce prêtre émouvant, qui célébrait la messe avec une ferveur dont je me sentais presque fasciné.

D'autres vous ont dit et vous rediront les pitoyables tortures qu'il offrit pour ses anciens.

Contraste déchirant : cet esprit terriblement lucide qui avait décelé le mal, ce Gascon, à la fois positif et malicieux, qui avait convaincu les praticiens, d'abord incrédules, de la nécessité d'une intervention urgente, cette volonté, nuancée mais très ferme, ne voulurent plus admettre, un moment, donné, que la mort frappait à la porte.

J'ai gardé les mots poignants et âprement drôles que le Père Lalanne dicta, pour moi, la dernière semaine, à quelque sixième. Ils crient, à la fois, la résignation, l'espoir, la confiance et presque un soupçon de révolte, non certes contre la Providence, mais contre ses forces, autrefois si généreuses, qui le trahissaient.

* * *

Le Père Pierre qui fut et demeure, avec le Père Lalanne, l'un des visages les plus richement évocateurs de notre jeunesse, m'a conté ces dernières minutes.

MISSION ET CHARITÉ

A ce récit, nous, les anciens, nous en arriverions à nous demander un peu lâchement si elles ne nous ménagent pas une marge de sécurité.

Il est tellement difficile, en vérité, de porter le message, de justifier les leçons de tels hommes !

* * *

Sur les pentes de la colline de Pouy où il repose, à l'ombre de la nouvelle église, là même où pria Monsieur Vincent, rien ne distingue particulièrement sa tombe, sinon une croix noire, plantée à même la terre, face aux plaines inondées, l'hiver, par l'Adour.

Sur cette croix, six mots, écrits d'une main assez gauche :

Théobald Lalanne, prêtre de la Mission

* * *

Autour de lui, le Père Praneuf qui nous fit chanter sur de la beauté, le Père Bouchet, qui lisait Platon dans le texte, tout en s'occupant des vaches de la ferme.

Et tous les autres qui n'aimeraient pas à ce que je les nomme Tant ils étaient, comme le Père Lalanne, humbles et magnifiques.

Dix minutes avant de fermer ses yeux, affreusement creusés dans un visage de mort vivant, le père Lalanne disait à ses confrères :
— Vous savez, je vous ai bien aimés.

* * *

Est-il plus grande preuve ?

Louis BRUNET.

POÈME

Au Père Lalanne

Ce prêtre allongé droit dans l'alcôve d'argile
Avait un cœur d'enfant et le front d'un élu
Il portait dans les yeux des clartés d'Évangile
Et parlait de son Dieu comme ceux qui l'ont vu.

Ce Landais qui repose en sa terre natale
 Fut ami de Montaigne et prêtre souriant
 Il chanta les douceurs de l'âme occidentale
 Et les pérennités du Livre d'Orient

D'autres occuperont la chambre monastique
 Où cet homme a dormi, souffert et médité
 Sa chambre où flotte encore un goût de linguistique
 Parfum de colophane ou de la sainteté ?

Louis BRUNET.

BIBLIOGRAPHIE DE THÉOBALD LALANNE

- Vocabulaire grec. Classe de quatrième. — *Berceau de Saint Vincent de Paul*, s.d. (impression 1933) 60 p. 12 × 18.
- Vocabulaire latin, d'après les exercices latins de H. Petitmangin. Classes de sixième et cinquième. — Paris, De Gigord, s.d. (1934) 68 p. 10,5 × 17,5. Recension : *Ami du clergé*, 1934, pages jaunes, p. 382. 3^e édition augmentée de nouveaux exercices et d'un index alphabétique. Paris, De Gigord, s.d. (1938). Recension : *Bulletin des Missions des Lazaristes*, octobre 1938, p. 256.
- Exercices sur le vocabulaire hispano-latin (édition d'essai). — *Saint Vincent de Paul*, s.d. (impression 1935) 52 p. 11,5 × 18. Recension : *Annales de la Congrégation de la Mission*, tome C.p. 1015 (1935).
- Projet d'une planétique, dans « *Enseignement chrétien* » et « *Studia* ». Décembre 1936, pp. 198-203. Recension : *Annales de la Congrégation de la Mission*, tome CII (1937), p. 269.
- Du gascon au latin (origines latines du gascon), Saint Vincent de Paul, Librairie Benesse, s.d. (1937) 84 p. 14 × 19. Recension : *La Croix*, 25-26 décembre 1937. *Reclams de Biéarn et Gascogne* (Mgr Mathieu). *Ami du Clergé*, 1938, pages jaunes, 170-174. *Mercur de France*, 10 octobre 1938, pp. 214-216 (Fr. Paul Reynal). *Annales de la Congrégation de la Mission*, t. CIII (1938), p. 409.
- Manuel hispano-latin. Paris, De Gigord, 1938, 36 p. 14 × 18. Recension : *Bulletin des Missions des Lazaristes*, octobre 1938, p. 256. *Annales de la Congrégation de la Mission*, t. CIII, p. 841 (F.C.).
- Rapport moral. Amicale des anciens du Berceau, 12 juillet 1938. Texte reproduit dans *Annales de la Congrégation de la Mission*, t. CIV (1939), pp. 443-447.

MISSION ET CHARITÉ

- Grammaire espagnole complète, avec exercices. Paris, de Gigord, 1938, 150 p. 14 × 18. Recension : *Bulletin des Missions des Lazaristes*, octobre 1938, p. 256. *Annales de la Congrégation de la Mission*, t. CIII, p. 841 (F.C.) (1938).
- Monsieur Joseph Praneuf, dans « *Semaine religieuse d'Aire et de Dax* », 25 avril 1941, pp. 108-109. Texte reproduit dans « *Annales de la Congrégation de la Mission* » t. CV (1940) p. 351-353.
- Théophraste à Lilliput*. Croquis pédagogiques. *Saint Vincent de Paul*. Librairie Benesse. s.d. (1941), 112 p. 14 × 22,5.
- Le deuxième voyage de Théophraste à Lilliput*. Croquis pédagogiques. *Saint-Vincent de Paul*. Librairie Benesse. s.d. (1942), 136 p. 14 × 22,5. Recension : *Journal des Débats*, 19 juin 1942 (Albert Mousset). *Annales de la Congrégation de la Mission* (1942), p. 573 (F.C.). *Croix du Tarn*, 19 juillet 1942 (Chanoine Testas).
- Le troisième voyage de Théophraste à Lilliput*. Croquis pédagogiques. *Saint Vincent de Paul*. Librairie Benesse, 1942, 160 p. 14 × 22,5.
- Le dernier voyage de Théophraste à Lilliput*. Essai de pédagogie satirique. *Saint Vincent de Paul*. Chez l'auteur, 1944, 242 p. + appendice XVI p. 13 × 20. Lettre de Son Excellence Mgr R. Beaussart.
- Théophraste à Lilliput*. *Saint Vincent de Paul*, chez l'auteur, 1944, 242 p. Dédicace à Léon Bérard.
- Théophraste à Lilliput*. Paris. De Gigord, 1945, 242 p. 7^e édition. Ouvrage couronné par l'Académie française.
- Nos enquêtes pour l'atlas linguistique. L'enquête dans les Landes*, dans *Le Français Moderne*. Paris, avril 1947, pp. 105-121.
- L'indépendance des aires linguistiques en Gascogne maritime*. Berceau de Saint Vincent de Paul, chez l'auteur, s.d. (1949) 64 + XIV p. 21 × 27. Recension : *Vox romanica* (Zurich), mai 1951, pp. 292-301 (J.J.). *Le Français Moderne*, janvier 1951, pp. 311-313 (Albert Dauzat). *Annales du midi*, janvier 1950, pp. 85-89 (J. Séguy).

Théophraste à Lilliput

par Théobald LALANNE

La langue de Lilliput

L'enfant applique son instinct de destruction à la langue des honnêtes gens comme à tout le reste ; il la maltraite et la torture par plaisir, comme fait le chiot de la savate qu'il a trouvée sous un lit.

Il commence par adopter l'argot du dehors ; d'abord les éléments qu'il a pu en recueillir dans le salon paternel, quelquefois plus nombreux qu'il ne conviendrait, puis ceux qu'il puise dans la rue, à des sources plus pures, si l'on ose dire. En conséquence désormais, il « *boulonne, tandis que son frangin a la cosse* » ; il *déchire sa liquette et salit son grim pant* » ; et sottement il accepte le vilain « *godasse* », sans songer à imposer « *cothurne* ».

Puis il copie les abréviations militaires. Sur le modèle de : « *sous-off* », « *colon* », il crée : « *le prof* », « *le Sup* », « *les math* », « *le dico* », mais il hésite devant « *la géo* », trop équivoque (géométrie ? géographie ? géologie ?).

Au total, il nous faut bien constater que la contribution des Secondaires au développement argotique est à peu près nulle. Ils n'ont su qu'emprunter l'argot d'autres milieux, « *bouquin* » compris, et ils se sont montrés incapables d'étiqueter eux-mêmes les éléments de leur petit univers particulier et de rebaptiser par exemple : le crayon, la plume, l'encre, le papier, la gomme, le devoir, la leçon, le thème, la version, le pupitre, etc. Il y a là une matière où l'enfant, qu'il nous soit permis de le lui dire, a manqué étrangement de poésie et d'imagination.

MISSION ET CHARITÉ

Reconnaissons aussitôt qu'il exerce davantage sa puissance créatrice sur les noms propres. Il affecte très vite chacun de ses camarades d'un ou de plusieurs surnoms, grossiers ou spirituels, il n'importe : l'essentiel est de ne jamais les appeler par leur vrai nom. — Les maîtres n'échappent pas davantage à cette profanation : aimable ou péjoratif, ils ont tous leur indicatif scolaire : *La Belette, Bibendum, Gelaste*, etc.

Pour cette besogne, les sources où puise l'imagination de l'élève sont assez nombreuses ; parfois il se contente d'une simple déformation avec réduplication ou allitération du prénom ou du nom : *Dédé, Toto, Roquo* (pour Roques), *l'Artichaut* (pour Lartigau)... Parfois le surnom rappelle une caractéristique corporelle, plus rarement morale : *Le Rouquin, Poil de Carotte, Bouboule, La Cigogne, Le Rat, Mouton*...

Un trait, un incident fortuit, peut ressusciter un personnage mythologique ou historique : *Napoléon, Pénélope, Isaac, Narcisse*. A la sortie du cinéma, le héros du film tend à se réincarner dans un camarade approprié ; mais ici le processus est spécial : le problème n'est plus : « Etant donné un nouveau camarade, de quel surnom l'affubler ? » Mais : « Un nom sympathique étant à perpétuer, à qui le donner à porter ? » — Les vedettes de l'histoire contemporaine prolifèrent de même ; un moment il y a eu à Lilliput une génération spontanée et non concertée de 500 petits *Négus*, un par collège.

Voilà les faits et les tendances. Il ne servirait de rien pour les expliquer de dire que l'enfant ne peut échapper à la mode régnant parmi la gent écolière, qu'il imite nécessairement ses aînés, que, en résumé, « il fait comme ont fait les camarades ». Ce n'est là que déplacer le problème : pourquoi les camarades ont-ils emprunté l'argot et créé les surnoms ?

Tout d'abord, par le surnom irrespectueux, l'élève se donne l'impression de descendre le maître de son piédestal et de *s'indemniser* de toute la déférence extérieure que les convenances lui ont imposée jusqu'ici. Et il agit ainsi même dans le cas où la déférence lui est naturelle et sincère et où l'impertinence n'est qu'un masque imposé par le respect humain devant des camarades qui vraisemblablement pensent comme lui. Chacun est alors prisonnier de convenances à rebours.

En adoptant l'argot, l'élève renforce *l'esprit de corps* de son clan. En effet, tout groupe : nation, province, métier, franc-maçonnerie, bande de scouts, etc., tient à posséder sa langue ou du moins des éléments de langage qui lui soient propres. Si, de plus, certains de

ces éléments sont hermétiques et inconnus du profane, ils n'en sont que plus précieux.

Par les audaces de son vocabulaire et l'imitation des aînés, l'enfant prétend aussi *se vieillir* ; le Sixième croit diminuer le fossé immense qui le sépare du Première, et l'adolescent veut se hausser au niveau de l'homme mûr. Comme avec la cigarette, mais à moindres frais, chacun s'imagine hâter ainsi sa majorité. Puis l'enfant bien élevé éprouve le plaisir un peu faisandé de s'évader d'une société moralement supérieure pour descendre à un étage plus bas, qui lui est interdit ; c'est l'enfant bien habillé qui voudrait patauger un peu dans le ruisseau. *Il s'encanaille*, mais des lèvres seulement, sans violer aucune loi morale bien précise, partant sans remords de conscience. Il joue à l'apache et au mauvais garçon, comme on joue au voleur, sans entrer pour autant dans la corporation.

Mais surtout l'argot est un indice *d'émancipation* : l'enfant se sent vaguement prisonnier d'innombrables règles de politesse, d'hygiène, de morale, de discipline, d'orthographe, etc., et le voilà de plus le prisonnier du lexique de la bonne société, aussi prude et vidé d'éléments expressifs que celui des Précieuses. C'est pourquoi, dès qu'il sort du salon paternel, et mieux, lorsqu'il a claqué le couvercle de son pupitre sur les textes classiques, il réagit de toute son exubérance et se soulage par un déballage de mots énormes et sonores. C'est sa façon de se révolter et de se libérer, et en matière non peccamineuse, ce qui n'est pas à dédaigner. Sa révolution est un peu plus enfantine, il est vrai, que celle de Victor Hugo en appelant aux grands ancêtres pour « déclarer tous les mots égaux, libres, majeurs », et pour proclamer son droit d'« appeler le cochon par son nom », mais elle est du même ordre. Il donne des coups de pied dans les colonnes du Larousse, comme il en donne dans les barreaux de la cour ; par de tels gestes, il s'allège, s'émancipe et se figure prendre du large. En fait, il brise le conformisme de son milieu social pour se soumettre tout bêtement à celui de sa cour de récréation. Mais quand l'homme brise une chaîne, n'est-ce pas souvent pour s'en forger une plus lourde ?

Le maître pourrait montrer aux élèves les dangers de ce jeu et que l'on ne passe pas aussi totalement d'un vocabulaire à un autre que d'un haut-de-chausses dans un autre haut-de-chausses. Ainsi a-t-on pu lire dans une dissertation de Première : « En rédigeant cette page, Bossuet devait être un peu vaseux... » — Un docteur brésilien, chargé de préparer à une mauvaise nouvelle une grande dame de la colonie française, se souvint d'avoir achevé ses études

MISSION ET CHARITÉ

de médecine à Paris et, se rappelant le meilleur de ses souvenirs, il lui dit avec componction : « Soyez forte, Madame, votre fils vient d'être accidenté et mes collègues se demandent s'il n'en crèvera pas, mais... »

Si, par des analyses comme celles que nous avons tentées, les éducateurs montraient à l'enfant ce qu'il y a de puéril dans l'usage de l'argot, à la vérité, ils ne l'exorciseraient pas du collège : il est trop tard ; mais les élèves intelligents seraient moins fiers de l'employer et ils seraient préparés à s'en libérer aussitôt que le milieu le permettrait. Education à retardement, si l'on veut, mais éducation tout de même. Et qui sait si le meilleur de notre action sur les âmes n'est pas ainsi à retardement ? Et cette pensée consolerait l'éducateur de la vanité apparente de certains de ses efforts actuels.

Le cancre-né

Par sa naissance, Paul est voué aux Humanités. Et sans doute n'a-t-il aucune disposition pour les exercices qu'elles imposent, mais qu'y faire ? Ne descend-il pas de grands filateurs ou de grands terriens et ne porte-t-il pas un grand nom ? Vous voyez bien qu'il ne peut éviter le Secondaire ; et, si le père ou le grand-père est colonel de Hussards, il n'échappera même pas au Grec. — Il y a donc lieu de prévoir sept ou huit ans de supplice continu pour l'enfant, les parents et les professeurs.

Le premier résigné sera l'enfant, qui s'adaptera tout de suite aux circonstances et s'accoutumera d'autant plus vite à ses places de dernier et d'avant-dernier qu'il n'en aura jamais connu d'autres ; elles lui sembleront aussi naturellement attachées à sa personne que son nom et son prénom. — Les professeurs ont toujours fait état de la nécessité d'une certaine proportion de cancre dans leurs auditoire : un de plus un de moins... ? — Les plus malheureux durant ce septennat, ce sont donc les parents, qui se regardent avec défiance en se demandant lequel des deux ou des ascendants est responsable de cette triste situation. — « En tout cas, pense le père, moi, j'ai fait mon chemin... alors... ? » — La pauvre mère, après avoir longtemps gémi de l'incompréhension et de l'incompétence pédagogique des maîtres, change d'attitude et recourt à tous les subterfuges pour atténuer la disgrâce. Elle assiège maintenant les professeurs de sourires désolés, elle demande des leçons particulières, avec l'espoir, non pas peut-être qu'elles profiteront à celui qui les reçoit, mais qu'elles amèneront celui qui les donne à une plus juste

appréciation des copies de composition : l'honneur de la famille et celui du répétiteur coïncidant désormais. Elle dépêche le bon docteur domestique dans les salons des chères amis pour qu'il y accrédite les circonstances atténuantes de la croissance, des végétations dans les fosses nasales, ou de l'insuffisance d'une glande à la mode. Et quand tout cela est usé, il ne reste plus qu'à envoyer Paul dans un autre collège célèbre, assez éloigné pour que l'écho de ses infortunes ne revienne qu'affaibli et que les voisins ne puissent plus comparer ses notes avec celles du fils de son régisseur. — Là, soulagé, de la peine qu'il voyait bien qu'il causait à ses parents, l'adolescent pourra relâcher ses derniers efforts, il achèvera de bâiller ses Humanités, sans autre inconvénient que celui d'abaisser de sa nullité la moyenne d'une classe, qui n'était pas allée le chercher.

On imaginerait volontiers un établissement spécial où l'on recueillerait Paul et ses pareils pour délester les autres collègues, et avec l'espoir de tirer quand même parti de ces retardataires. Le programme serait réduit, comme il convient, aux disciplines vraiment utiles ! règles d'intérêt et d'escompte ; un peu de calcul mental avec applications à l'addition rapide des levées de bridge ; la physique du moteur à explosion et de la lampe triode ; l'histoire à partir de 1900 ; la littérature française de Labiche à Pagnol ; du maintien, beaucoup de conversation et d'équitation, pour donner de l'assiette.

Quels heureux effets ne pourrait-on pas se promettre d'une telle pédagogie, dans un tel milieu ! Des vingt élèves qui composeront une de ces nouvelles classes, et qui eussent été derniers dans un collège quelconque, il n'en faudra plus qu'un pour occuper ce poste déprimant, les dix-neuf autres obtiendront à leur tour des rangs honorables ou brillants, ils seront susceptibles de se classer premiers, beaucoup y travailleront. — Ils reprendront ensuite leur place dans le salon paternel et dans la vie avec une assurance retrouvée, qui sera un gage de leur succès futur ; car ce qui gêne l'homme dans sa carrière et dans ses relations avec ses semblables de tout sexe, c'est beaucoup moins son infériorité que la conscience que des éducateurs timorés lui en ont imprudemment laissée.

Ne se trouvera-t-il pas un Supérieur hardi — oh ! si peu ! — pour ouvrir un de ces Etablissements de Bienfaisance ? Les autres Institutions, qui lui en sauraient un gré infini, ne manqueraient pas de lui adresser une abondante population scolaire. Son Econome aurait la partie belle, il n'y aurait plus à plaindre que les professeurs. Mais par le jeu d'une double équipe on pourrait leur assurer une année de vacances après chaque année de travail.

MISSION ET CHARITÉ

Le dévouement à l'enfant

« Trois instincts louches, une demi-douzaine de passions mesquines, tels sont, mon pauvre Théophraste, les ingrédients habituels qui entrent, à doses diverses, dans la formule complexe de son amour de l'enfance.

* * *

» Mais console-toi, mon analyse, pourtant si longue, n'est pas complète. Il me reste à te signaler un instinct supérieur et divin, qui t'incline, plus invincible que tous les autres, vers l'enfant : c'est un sentiment très noble et très pur d'admiration devant ce chef-d'œuvre de la création, l'âme humaine prise à son origine. Tu l'aimes comme tu aimes la source limpide et chantante, avant qu'elle ne soit polluée par les cloaques des cités humaines. Dans nos régions, aux familles traditionnelles et chrétiennes, c'est à chaque instant qu'il t'est donné de frôler cet exemplaire du divin.

» Les Anciens, qui ne soupçonnaient pas que Dieu avait fait l'homme « à son image et ressemblance », ont sous-estimé l'enfant ; ils le passent sous silence, et nos classiques, qui les démarquent, ont suivi... (sans conviction : voir Racine intime). Mais, en réalité, l'enfant mériterait que nous nous agenouillions devant lui. « Et le péché « originel ? », me diras-tu. — Eh bien ! je ne sais pas si je suis orthodoxe ; mais, pour moi, les choses se passent comme si l'hérédité du péché originel était à retardement, telles la tuberculose et autres tares héréditaires, qui respectent l'enfance, et n'éclatent qu'à l'âge où les progéniteurs eux-mêmes en ressentirent les symptômes.

» En attendant, le penseur-poète croit voir la trace du pouce du Créateur dans le modelé du visage des enfants ; un reflet du « Fiat lux » primitif brille dans leur prunelle lumineuse ; les attributs divins : pureté, vérité, bonté, transparaissent dans chacun de leurs gestes ou de leurs paroles.

» Et quoi de plus naturel qu'une religieuse sympathie devant ces créatures à peine détachées de la divinité, naïvement généreuses et que la lutte pour la vie n'a pas encore marquées des stigmates de l'égoïsme et de la brutalité ?

» Quant à nos adolescents, non dévoyés, ils semblent recommencer l'évolution de la race et revivre la belle adolescence de notre civilisation. Leur cœur bat au rythme de celui de Roland et de Bayard ;

leur âme est contemporaine de saint François d'Assise et de Jeanne d'Arc ; la plupart repartiraient pour Roncevaux et pour les Croisades ; ils s'accordent spontanément avec toute vibration idéaliste et généreuse... Ah ! les bienheureux enfants, ainsi décalés de dix siècles ! Le meilleur service que puisse leur rendre notre éducation est de les empêcher aussi longtemps que possible de rattraper leur retard et de devenir trop vite des « contemporains ».

» Vu du biais de cette admiration mystique pour la Création primitive, telle qu'elle sortit des mains de Dieu, le dévouement à l'enfant est, chez l'éducateur, l'indice d'une belle âme, et ce n'est pas moi qui te reprocherai d'y céder. Notre supériorité profonde est dans cette vue supraterrrestre de l'enfance.

» De plus, ton rôle auprès de lui tient de l'apologétique vivante, car, vois-tu, Théophraste. l'enfant candide est la justification du Créateur devant ceux qui maudissent l'Homme.

* * *

» Les Etats modernes, à grands frais, distribuent comme nous, l'instruction à leurs sujets ; mais il semble qu'ils devraient se trouver embarrassés si on leur demandait leur diplôme d'éducateur. Comment prétendraient-ils former dans l'enfant l'homme lui-même, quand en fait ils n'ont aucune doctrine assurée sur l'Homme, et que les philosophies de leurs Ecoles normales se bousculent et se ruinent comme les châteaux de cartes successifs d'un enfant. Aussi, le plus souvent, conscients de ce manque de base, se contentent-ils d'instituer un cours de morale balbutiant, qu'ils confient au premier sous-Topaze venu. Quand ils s'avisent, sur le tard, de nommer des « Maîtres d'éducation générale », nul ne prend le décret au sérieux, pas même le titulaire, qui se demande ce qu'on peut bien attendre de lui. Et si un jour ils entreprennent, pour de vrai, le dressage d'une jeunesse, hélas ! loin de respecter la souveraineté de la personne humaine, en qui ils se refusent à voir une fin en soi, ils ne cherchent qu'à procréer des partisans à leur régime éphémère ; et, au cas où ils se piquent de patriotisme, à former des tuteurs plus efficaces que ceux de l'autre versant. Ce n'est pas précisément de l'éducation humaine, sereine et désintéressée, mais plutôt du rapt d'enfants aux fins d'exploitation sinistre.

» Nous nous tenons au-dessus de ces indifférences sceptiques ou de ces particularismes passionnés. Notre idéal immuable de l'Homme

MISSION ET CHARITÉ

embrasse un ensemble de vertus basées sur l'Évangile, qui ont fait leurs preuves : charité, sacrifice, pureté, lutte contre la bestialité toujours sous-jacente ; il vaut pour tous les peuples et tous les régimes, toujours, à quelques applications près, pour les Sioux et pour les Parisiens, rassurant pour tous. Quand un éducateur phalangiste émigre, on peut s'inquiéter ; mais moi, comme tu sais, j'ai pu pendant dix ans m'adonner à l'éducation aux pieds des Andes, comme j'aurais pu le faire, sans aucune retouche à mon idéal, sur l'un quelconque des méridiens de la planète. On savait que ma formation n'était qu'*universelle*, en grec on dit : *œcuménique* ou *catholique*, et *humaine* en français. Aussi, en jouant à peine sur le mot, on pourrait prétendre que les Humanités nous appartiennent un peu plus qu'à d'autres, et, quand certains régimes les violentent, elles se réfugient naturellement chez nous.

» L'éducation de nos enfants se situe donc hors du temps et de l'espace : elle plane dans l'universel. Ce qui nous vaudra momentanément, une considération supplémentaire ; car, l'année prochaine, quand il s'agira de refaire le monde, tu verras que l'universel sera bien porté. Hypocrisie provisoire d'ailleurs, à l'usage de Congrès de la Paix donnant des représentations publiques, mais hommage indirect quand même à notre immuable catholicité.

» Il y a plus. Songe que nous forgeons de l'éternel, que ces petites personnes à nous confiées sont en même temps des âmes émanées de Dieu, que nous avons mission d'aiguiller vers l'éternité. Ces êtres, encore informes et instables, sont des ébauches divines que nous prenons entre nos mains avec charge de continuer à les modeler. Quelle responsabilité ! Réalises-tu, Théophraste ? Nous sommes des précepteurs de fils de Dieu, et le moindre de nos gestes a sa répercussion dans l'infini du temps. Dès lors, il n'y a place ni pour le scepticisme, ni pour le dilettantisme. Et nous avons beau nous surveiller, nous purifier, nous dévouer, nous ne nous élèverons jamais à la hauteur de notre éminente dignité. »

Les ours du Prophète Elisée ou l'Eloge de la Calvitie

par Théobald LALANNE

Vous connaissez la terrifiante histoire des ours d'Elisée. Le prophète héritier du manteau d'Elie et de sa mission ingrate montait vers la ville de Béthel pour lui reprocher ses abominations et la ramener au vrai Dieu. Mais les gamins de l'endroit, soit qu'ils fussent endoctrinés par un mauvais régent, soit plutôt qu'ils fussent députés par des parents impies, s'en vinrent houspiller le saint homme et ne trouvèrent rien de plus plaisant que de se moquer de sa calvitie. « Monte, tête chauve », chantaient-ils à tue-tête, sur un air connu. Mais voici que deux ours monstrueux sortent du bois et mettent en pièces quarante-deux de ces enfants. C'était sans doute beaucoup pour une mauvaise plaisanterie, mais en cette affaire, les vrais coupables étaient les gens de Béthel au cœur endurci et sur eux retomba le plus lourd de ce châtement. Quant au massacre des gamins, il fut moins douloureux et fit moins de victimes qu'une petite épidémie de croup, comme il y en avait eu l'hiver dernier et dont l'effet moral avait été nul. Malgré tout, avouez-le, Madame, ces ours vous semblent bien sévères. A vrai dire ils m'ont paru tels, aussi longtemps que je me suis cru jeune et que j'ai conservé l'intégrité de ma chevelure. Aujourd'hui, je frémis rétrospectivement en songeant que bien des fois, j'aurais mérité d'être dévoré moi-même, s'il y avait eu des ours dans le parc de mon collège. Car je n'ai pas eu, de naissance, le respect des chevelures blanches et des calvities éclatantes, telles que les arboraient certains de mes maîtres. Loin de là, je mordais

MISSION ET CHARITÉ

comme un glouton dans les années fraîches que le Bon Dieu m'envoyait l'une après l'autre et n'éprouvais qu'une lointaine compassion pour ceux qui avaient déjà épuisé leur compotier. D'autre part, je savais par de nombreux textes et une longue expérience familiale que les grand-pères n'ont qu'un droit, celui de montrer une indulgence sans conditions ni limites et quand mon vieux professeur de 4^e s'avisait de sortir de ce rôle, il m'irritait comme quelqu'un qui triche au jeu ; et alors mes brouillons s'illustraient dans tous les sens de crânes dénudés, sur lesquels cinq rayons fichés en éventail symbolisaient le pouvoir réflecteur de l'ivoire. Je m'effraye moi-même de tout ce que peut contenir de diabolique un petit cœur d'enfant. Pendant la période bouderie qui suivait, j'allais jusqu'à soigner astucieusement mes boucles, les faire bouffer aux tempes, rectifier ma raie, et la prolonger aussi loin que je pouvais la suivre dans mon miroir en baissant fort la tête et chavirant mes globes dans leurs orbites. Je pensais ainsi insulter par mon opulence au dénuement de mon maître.

Car j'ai eu, hélas ! de beaux cheveux ; blonds, légers, frisotés que je regardais ou devinais, avec une coupable vanité, dans l'image imparfaite que me renvoyaient au passage certaines fenêtres de corridor ou de classe : les miroirs de poche étaient mal vus de l'autorité qui les considérait comme un indice de mondanité, des instruments de perdition, partant, des objets de contrebande, saisissables sans jugement au même titre que les étuis à cigarettes.

J'ai pardonné bien des pensums à mon préfet de discipline (que Dieu ait son âme, elle était bonne et bien intentionnée) mais je ne puis oublier qu'il me traquait dans la cour pour me trainer, dernier récalcitrant, aux pieds de la tondeuse impitoyable, et offrir en holocauste au Moloch de l'uniformité ma chevelure pantelante, précisément au moment où elle me semblait le plus au point, où elle était devenue un chef-d'œuvre de la nature et de mes jeunes habiletés. Je lui aurais tout cédé en échange, jusqu'à mes droits au prix d'algèbre que j'escomptais pour la fin de l'année ; mais la vie est cruelle, Madame, et se joue à ne nous donner que les satisfactions auxquelles nous n'aspirions pas. Mes touffes tombaient donc, innocentes et légères, comme Iphigénie, sous le couteau de Calchas inexorable.

J'arrivai en rhétorique sans m'être purgé de ma sotte vanité. Notre honnête homme de professeur, qui m'aimait bien pour ma connaissance peu commune des verbes en « mi », crut habile, mais avec les enfants il faut l'être excellemment ou alors ne pas l'être du tout, crut habile dis-je, de nous lire, en se tournant vers le côté de la classe où je n'étais pas, un sermon de Bossuet sur l'intégrité de la Pénitence,

où il était question des beaux cheveux de Marie-Madeleine et du sacrifice qu'elle en offrit au Seigneur.

« Jusqu'ici, chrétiens, j'ai parlé à tous indifféremment, mais notre sainte pénitente semble m'avertir de donner en particulier quelques avis à son sexe ; mais dans cette délicatesse presque efféminée que notre siècle semble affecter, ils ne seront pas inutiles aux hommes. »

Ici, le professeur toussota et s'interrompit pour laisser à la classe le temps de voir voler le dard. Je compris et me saisis d'un crayon dans la taille duquel je m'absorbai avec une indifférence olympienne.

Cependant M. Langlois, le digne homme, se tournant encore un peu plus, continuait en enfant la période :

« Marie-Madeleine jette ses vains ornements, elle néglige ses cheveux, Mesdames, imitez sa conversion ; que vous dirai-je du temps infini que vous perdez dans ces vains ajustements. Au lieu de ménager le temps pour préparer l'éternité, on s'en joue, on le prodigue jusqu'aux cheveux, la chose la plus inutile. La nature qui ménage tout, jette les cheveux sur la tête avec nonchalance, comme un excrément superflu. »

M. Langlois, la bouche pleine de ces sonorités, savourait lentement son texte. Avec nervosité j'écorchai la pointe de mon crayon pour la troisième fois.

« Ce que la nature a prodigué comme superflu, la vanité en fait une attache ; elle devient ingénieuse pour se faire un art d'une bagatelle et un emploi d'un amusement. Madeleine ne le fait pas : elle méprise ces soins superflus et se rend digne d'entendre qu'il n'y a qu'une chose qui soit nécessaire. »

« Eh bien, Messieurs, dit le bon Père, en essayant ses lunettes, que pensez-vous du modernisme et du réalisme de ce texte ? »

Personne ne soufflant mot, je pris la parole inconsidérément :

« Je voudrais d'abord savoir, de quelle longueur étaient à l'époque les cheveux de Bossuet, ses portraits lui en attribuent autant qu'à toute la classe réunie. Deuxièmement, si Madeleine avait coupé ses cheveux, elle n'aurait pas pu essuyer les pieds de Notre-Seigneur ; de quoi l'Évangile la loue et la louera jusqu'à la fin du monde. Enfin, quel âge avait alors Bossuet ? Je parie qu'il commençait à grisonner et que depuis quelque temps les cheveux lui restaient au peigne tous les matins. Bien sûr il avait l'âge où l'on ne sait pas trop si les saintes gens se détachent de leurs cheveux ou si leurs cheveux se détachent d'elles ».

Sous les coups de cette argumentation irrévérencieuse, mais qui reposait sur des données certaines ou très probables, M. Langlois, la peau de chamois d'une main, les lunettes de l'autre, oubliait de

MISSION ET CHARITÉ

frotter. Il recouvra ses esprits et me dit doucement : « Allons Monsieur Paul, je vois que vous allez passionner notre explication de texte ; le sujet est trop irritant. Passons à un autre exercice : Démonstré... Pour la couronne ».

Depuis lors les ciseaux ont crissé bien des fois sur ma tête bourdonnante ; les vains produits de ma tonte ont moutonné sur les parquets des coiffeurs de toute l'Europe, des bords de la Vistule aux bords de l'Eurotas. Et toujours un coup de balai, rapide et silencieux comme un souffle, enlevait l'instant d'après le petit paquet soyeux, plus menu d'année en année. Mon souvenir y fut-il plus durable ? Mon cœur y laissa-t-il plus de traces ? Le croyez-vous, Madame ? Après tout que m'importe ? Si j'y ai laissé des traces de charité, comme dirait Pascal, Dieu les y voit et rien ne s'en perd.

Parfois, les ciseaux durent descendre très bas. Il me souvient qu'à Salonique, pendant la guerre, nous fûmes en proie à une invasion de parasites internationaux, qui, réfugiés derrière le front, agissaient en vrais profiteurs de guerre. Ils étaient d'une voracité implacable et engraisaient insolemment. On ne les débusqua qu'en rasant leur terrain d'exploitation et en passant une fois par semaine la tondeuse à zéro. Ah ! mon cher préfet de discipline, que n'étiez-vous là !

L'année suivante, ce fut une autre affaire. Les Germains dégradaient la guerre, en y introduisant des procédés de chasse au blaireau et nous enfumaient de leurs nuages empuantis. Pour faciliter le libre jeu du masque, il fallut encore faire tête rase. J'y vis l'expiation des voluptés ressenties aux parfums de contrebande dont on s'arrachait les gouttes entre camarades de classe, pour les répandre sur les fameux « excréments ».

Rentré dans mes foyers, à bonne distance de tout adjudant et de tout grimaud, je crus enfin pouvoir disposer de ma toison ; sans abus naturellement. Je laissai croître assez de mes cheveux pour que, si Dieu voulait, mes enfants pussent y pendre leurs menottes, comme les flocons de neige s'accrochent au chaume de la maison, m'arracher de petits cris d'une douleur délicieuse et provoquer les plus saintes grimaces.

Hélas ! je n'ai pas connu cette consécration de ma chevelure, célébrée par des pontifes de 18 mois dans une langue dont le gazouillis peut rivaliser avec les cursus des meilleures années ; et, mes cheveux n'ayant plus de raison d'être dans le plan divin, je m'aperçois maintenant que mon peigne, sur qui j'avais ironisé si sottement, emporte tous les matins un peu de mon superflu. Oh, n'allez pas me croire dégarni, le ravage se devine plus qu'il ne se voit, parce que uniformément distribué ; mais j'en suis comme l'orateur du sermon de

charité qui regarde son auditoire, à me demander s'il y a plus de places vides que de places occupées.

Et alors, Madame, ce serait peut-être pour moi le moment de reviser le procès de la calvitie et d'en fonder l'éminente dignité.

Je n'apporterai pas comme argument scripturaire que, si Absalon eut été chauve, il ne serait pas resté dans une situation fautive pendu à un sycomore, et Joab ne l'eut pas percé de ses dards... On ne manquerait pas de me riposter du tac au tac que si Habacuc n'avait pas eu de cheveux, l'ange n'aurait pas pu s'en saisir pour le transporter et l'aurait laissé dans la fosse. Et je devrais rétorquer que l'ange n'était pas embarrassé pour le saisir ailleurs. Mais, étant donné la mauvaise foi habituelle des contradicteurs, on n'aboutirait pas. D'ailleurs on n'aboutit jamais.

Je prendrai donc la question d'un autre biais, et vous dirai que le visage nu de l'homme est une fenêtre percée sur l'azur dans la toison de l'animalité, et que si vous y ajoutez le demi-cintre sublime de la calvitie, il devient le vitrail sacré ouvert sur l'infini. Les fronts dénudés sont la croûte encore chaude des volcans où le bouillonnement interne de l'idée brûle toute végétation. Le crâne, c'est la page blanche où le doigt de Dieu trouve la place d'écrire. C'est la surface phosphorescente où se posent les papillons nocturnes de Musset. C'est le miroir autour duquel voltigent les alouettes de l'idée. C'est le caillou, Madame, d'où le briquet de la contradiction fait jaillir l'étincelle de la vérité. Voilà le quart de ce qu'eut dit le Père Hugo, s'il s'était avisé d'écrire l'éloge de la calvitie.

Je suis désormais de son avis et vous ferai observer, avec plus de mesure dans la forme toutefois, que les animaux ne perdent jamais les poils de leur museau, ce qui pourrait amorcer un commencement de visage, encore moins de leur crâne. Et ici écoutez-moi bien, c'est précisément parce qu'il n'est jamais chauve que l'animal est un animal ; la calvitie étant le propre de l'homme, le signe infaillible de l'intelligence.

Et voilà pourquoi les gamins qui se moquaient d'Elisée péchaient contre l'Esprit, et voilà pourquoi enfin, dans leur sévérité, les ours avaient raison. Ne suis-je pas logique, Madame ?

Mais il me vient une dernière pensée, atroce : les femmes non plus ne sont jamais chauves, du moins aucune ne s'en vante dans mon entourage. Mais alors ? ? ?... Ah mon Dieu ! qu'ai-je dit ? Je vais me faire dévorer à mon tour.

Théobald LALANNE, *c.m.*

Un grand missionnaire : Joseph Baeteman

par Jean GONTHIER c. m.

« J'aimerais voir votre « type », ça me plaît, à moi, les « types », car j'en suis un. »

Telle fut la réponse que fit un jour le P. Baeteman à quelqu'un qui lui parlait d'un personnage au tempérament fortement buriné.

C'est aussi la phrase qui vient sur les lèvres de ceux qui ont entendu ou qui entendent parler de ce missionnaire peu banal, unique en son genre, que fut Joseph Baeteman. A faire connaître un peu ce « type », ces pages voudraient modestement contribuer.

I. — UNE RICHE CARRIÈRE

Préparation : la montée à l'autel

Il vit le jour, le 29 septembre 1880, dans un cadre assez particulier : une ancienne abbaye, celle de Corbigny, abrita son berceau. Cet antique monastère de la Nièvre était devenu caserne de gendarmerie, et M. Charles-Louis Baeteman, son père, était gendarme. Cette conjonction du monacal et du militaire explique-t-elle la fusion de l'esprit guerrier et de l'esprit sacerdotal dans l'âme de Joseph Baeteman ?

Ce qu'il y a de certain, c'est que, au cours de ses jeunes années, notre héros fit preuve d'un tempérament batailleur qui lui valut de trouver dans ses petits sabots, à l'occasion d'un Noël, une verge

et un martinet. Ce cadeau... rédempteur laisse deviner aussi comment ses parents, sa mère surtout, surent l'élever. A cette mère pour laquelle il déborda toujours d'une affectueuse vénération, ce petit bonhomme de quatre ans confia un jour le désir de son âme :

— Maman, le petit Jésus, il est venu pour sauver le monde, dis ?

— Oui, mon enfant.

— Alors, il faut le faire connaître partout, le faire aimer, n'est-ce pas ?

— Oui, mon enfant.

— Eh bien, moi, quand je serai grand, j'irai partout jusqu'au bout du monde pour le faire connaître et aimer.

— ...

— Tu le veux bien, dis, petite mère ?

A la faveur des lectures que cette chrétienne fait à sa famille le soir, dans la vie de Théophane Vénard, et dont il prolongera bientôt pour lui-même le bienfait en lisant assidûment les *Annales de la Propagation de la foi*, Joseph fortifie son désir.

Pour compléter sa première formation, il eut les Frères de la Doctrine Chrétienne — au moins jusqu'à leur bannissement de l'école communale — et surtout un vicaire de la paroisse, qui fut séduit par cette âme d'enfant où tant de possibilités perçaient. Sous ces heureuses influences la vocation de Joseph se précisait, si bien qu'en 1892, il entra au petit séminaire de Troyes.

Comment expliquer que ce diocésain de Nevers s'en fut dans la capitale de la Champagne ? Tout simplement parce que son frère aîné avait lui-même, l'année précédente, franchi le seuil de cet établissement ecclésiastique. Il avait été remarqué par l'Evêque de Troyes qui, chaque année, venait passer une quinzaine de jours à Corbigny.

C'est ainsi que la Providence conduisit Joseph Baeteman en des lieux où sa vocation, pourtant déjà si ferme, allait prendre son orientation définitive. Mais d'abord la domination de l'esprit guerrier par l'esprit sacerdotal s'accroît dans l'âme du garçonnet : avec ardeur il s'adonne à l'étude et à la vie de piété. Puis, en 1898, il prend la soutane et entre au grand séminaire de Troyes. Or, la maison de formation cléricale était dirigée par les prêtres de la Mission. Voilà un titre bien susceptible de toucher la fibre missionnaire de l'abbé Baeteman ! Par ses directeurs, il entre en contact avec saint Vincent de Paul, ce Monsieur Vincent qui fut si secourable à la Champagne dans les heures d'une affreuse misère ; Monsieur Vincent qui vint lui-même à Troyes pour y préparer l'installation de ses fils ; Monsieur Vincent qui, sur cette terre champenoise, trouva en la

MISSION ET CHARITÉ

personne du célèbre Matthieu Regnard, né à Brienne-le-Château en 1592, et devenu Frère de la Mission en 1631, l'auxiliaire qui, en l'espace de dix ans et au cours de quelque cinquante-trois voyages plus mouvementés les uns que les autres, achemina vers la Lorraine, dévastée par les guerres, les sommes fabuleuses que lui destinait le « Père des Pauvres ». Si l'épopée de Matthieu Regnard, aventurier de la Charité, ne fut pas pour déplaire à Joseph Baeteman, il vibra davantage encore à la lecture de la vie de Mgr Justin de Jacobis, lazariste et fondateur de la Mission d'Ethiopie. Ce fut pour lui le coup de foudre : l'Abyssinie sera son champ de bataille apostolique et, pour y aller, il entrera dans la Congrégation de la Mission. Sa résolution est prise.

Elle colore, pour le moment, la lutte qu'il doit mener contre lui-même : sa sensibilité et son imagination d'artiste et de poète exige de lui des renoncements dont il confie l'amertume à son cahier de notes intimes et dont il offre les victoires à celui qu'avec passion il appelle « son » Christ.

Le service militaire qu'il accomplit à Nancy, au 37^e Régiment d'Infanterie, d'octobre 1901 à septembre 1902, marque une interruption dans ses études théologiques, mais pas dans le labeur de sa transformation morale et s'il s'enthousiasme à certaines réalités de la vie de soldat — comme l'imposante revue, en présence du tsar de Russie, à laquelle il participe à l'issue des grandes manœuvres —, il aspire de plus en plus à la vie missionnaire. Libéré le 24 septembre il sonne, deux jours après, à la porte de la Maison-Mère des Lazaristes à Paris.

Là, dans la régularité et l'uniformité vincentiennes des journées, il vit son temps de noviciat. A ses condisciples, son originalité, et même sa passion pour l'Ethiopie qu'il appelle désormais sa « noire fiancée », causent parfois quelque étonnement ; mais sa charité fraternelle tempère cette impression. Il a sur les lèvres un leit-motiv : « Vive Dieu et vive la joie quand même ! » qui lui font décerner le surnom de « Frère la Joie ».

Sa santé nécessite, au début de 1904, un changement de climat ; on l'envoie à Dax et comme il s'inquiète pour le présent et pour l'avenir, le T.H. Père Fiat, Supérieur Général, lui adresse ce mot : « Mon enfant, conservez votre vocation pour l'Abyssinie ; moi, je vous la conserve dans mon cœur ».

Et les grandes heures sonnent dans sa vie : le 27 septembre 1904, les Vœux le lient définitivement à la famille religieuse de Saint Vincent de Paul ; le 28 mai de la même année, il est sous-diacre ; le 5 juin suivant, le voilà diacre. L'autel de sa première messe, qu'il voit se

dresser sur le fond d'un tout proche avenir, intensifie l'intimité de son âme avec le Christ. Le 7 juin 1905, l'ordination sacerdotale lui est conférée par Mgr Thomas, lazariste, archevêque d'Andrinople et ancien délégué apostolique en Perse.

Riche des pouvoirs divins qu'il vient de recevoir, Joseph Baeteman peut s'en aller vers sa « noire fiancée ».

Le missionnaire d'Abyssinie

L'histoire de l'évangélisation de l'Abyssinie commence avec la première moitié du IV^e siècle. Deux jeunes Tyriens, Edésius et Frumence, ayant échoué dans la baie d'Adoulis, au Sud de Massaouah, furent emmenés captifs à la cour d'Aksoum ; mais le roi dont ils gagnèrent la confiance, leur confia l'éducation de ses fils. Les deux Tyriens ne tardèrent pas à parler de l'Évangile à leurs élèves. De retour à Alexandrie, Frumence fut sacré évêque par saint Athanase et, avec un groupe de prêtres et de moines, revint en Abyssinie. Pendant vingt ans (341-360), il y prêcha le Message du Christ. Ainsi fondée, l'Église éthiopienne resta attachée à la foi catholique jusqu'en 750.

Le monarchisme, dès le V^e siècle, trouva dans cette région d'Afrique une terre d'élection. Malheureusement l'influence des moines devint outrancière et s'infiltra jusque dans les lois de l'empire. La confusion du spirituel et du temporel provoqua une réaction populaire et seigneuriale qui aboutit à une monstrueuse facilité de mœurs. Là-dessus des hérésies se greffèrent, en particulier la négation des deux natures en Jésus-Christ, à quoi s'ajouta bientôt une haine invétérée contre le Pape. Et ce fut la rupture avec Rome.

Les Pères Jésuites, les Capucins tentèrent en vain, au cours des siècles suivants, la réunion de l'Église éthiopienne avec le Siège Apostolique. On en était là, lorsque, vers 1837, parvint au Pape Grégoire XVI une lettre signée par une centaine de prêtres et de moines abyssins revenus à l'Église catholique. Ils y avaient été aidés par un lazariste italien, Joseph Sapeto, qui avait accompagné une mission scientifique en Haute-Ethiopie. Le Saint Siège qui, depuis longtemps, cherchait à renouer avec l'Abyssinie, décida de répondre à l'appel venu de là-bas.

Le cardinal Franzoni, Préfet de la Propagande, s'adressa alors à un Prêtre de la Mission, de Naples, dont l'apostolat opérait de véritables merveilles, Justin de Jacobis. Accompagné d'un autre lazariste, il prenait pied sur la terre éthiopienne en octobre 1839. Et ce furent vingt années d'un labeur intense, un épiscopat riche d'épreuves, qui

MISSION ET CHARITÉ

valurent à Mgr de Jacobis (béatifié en 1939), le titre d'Apôtre de l'Abyssinie.

Quand Joseph Baeteman prit contact, en 1905, avec sa « noire fiancée », trois vicaires apostoliques lazaristes avaient succédé à Mgr de Jacobis et le dernier, victime d'une campagne de calomnies, avait été expulsé en 1894.

Le P. Baeteman savait que la Mission d'Abyssinie était dure ; mais de loin il n'en mesurait pas toutes les difficultés ou leur donnait des couleurs romanesques, voire romantiques. Dès leurs premières rencontres, sa « noire fiancée » lui causa une douloureuse déception. L'épidémie et la famine y régnaient ; cette double misère ne pouvait qu'enflammer sa charité. Mais la désillusion vint à son cœur d'apôtre du fait que les missionnaires devaient vivre en veilleuse. Le clergé schismatique et la population, fanatisée par lui, utilisaient toutes les ressources de l'imagination et de la haine pour tracasser et même persécuter les prêtres catholiques. Force était à ces derniers de se confiner à Alitiéna et à Gouala et de n'agir que très prudemment.

Avec son tempérament bouillant, le P. Baeteman souffrit donc terriblement. Les heures et les jours de ses premières années éthiopiennes se traînèrent pour lui dans une quasi inaction apostolique. Terré en la grossière demeure qui abritait les missionnaires, il put méditer, se mettre à l'étude des langues, écrire des lettres, des ouvrages. Mais il lui fallut faire appel à la totalité de son esprit de foi pour ronger utilement son frein en offrant à « son » Christ son martyre moral que vinrent bien vite enrichir les souffrances physiques : dysenterie, fièvres l'acheminèrent vers un tel épuisement que, dès 1910, et encore une fois en 1913, il dut revenir se soigner en France.

Se soigner... à la Baeteman, c'est-à-dire interrompre les cures, dès que d'un coin de France on lui réclamait une conférence, une prédication de retraite.

A la fin de son deuxième congé, il allait repartir vers sa rude patrie éthiopienne, quand la guerre éclata. Avec tout son cœur de soldat et de missionnaire, il servit sa France tant aimée, comme infirmier-brancardier d'abord, puis, sa santé ne résistant pas à cet exténuant labeur, comme aumônier de l'hôpital du Bon-Pasteur à Nancy. Mais avec quel allant, quel ascendant, quel cœur !... Et il trouve encore le temps et la force de composer quelques-uns de ses nombreux ouvrages.

Dès avril 1919, il traverse la mer pour rejoindre l'Abyssinie. Il réside alors à Gouala, : « avant-poste de nos stations du Nord », comme il l'appelle. Il passe alors une année épouvantable : une épidémie de typhus et la famine lui fournissent amplement matière

à dévouement... Et carillonne alors l'heure de sa grande épopée éthiopienne. Il l'a magnifiquement narrée dans le plus célèbre de ses livres : *Le Camouflé du Bon Dieu*.

L'aventure commença en 1920. En juillet, il tressaille comme à la sonnerie d'un coup de clairon, quand son supérieur lui apprend qu'il est désigné pour aller étudier dans le Choa, province du Sud, les possibilités d'une implantation missionnaire. Il traverse l'Erythrée, s'embarque à Massaouah, descend la Mer Rouge et débarque à Djibouti. Son objectif est Ankober, à quelque trois cents kilomètres à l'intérieur. Mais il n'est pas question de s'y présenter comme prêtre catholique. Alors il se camoufle : uniforme kaki, bandes molletières, ceinturon avec revolver, lunettes bleues... Avec sa petite escorte de quatre ou cinq hommes, qui lui seront dévoués corps et âme, le voilà en route. Il sait que là-bas, à Ankober et dans les environs, vivent clandestinement, à l'insu des schismatiques, quelques catholiques dont il ignore les noms et le lieu exact de la résidence, mais qui n'ont pas vu de prêtre depuis très longtemps.

Il parviendra à eux, malgré d'épuisantes fatigues et des dangers divers. Sans se douter qu'ils collaborent avec un prêtre catholique, les chefs de districts et de villages — qui se laissent gagner par une réelle sympathie pour cet Européen qui n'est pas comme les autres — l'aident dans sa tâche : il pourra avoir des contacts avec les catholiques et repérer des emplacements pour une possible installation.

Il rentre à Alitiéna rendre compte de son exploration et il espère bien recevoir l'ordre de partir pour une nouvelle expédition... Toutes sortes de contrariétés se dressent alors, et ce n'est que vers la fin de 1921 qu'il reprend la route, cette fois déguisé en meunier : il emporte un moulin avec lui. De tous les emplacements qu'il visite, nul ne lui semble meilleur que ceux à lui offerts par le pays des Abbitchou. Mais son installation définitive doit être approuvée par le gouvernement éthiopien et par ses supérieurs ecclésiastiques...

En fait, intrigues et contradictions le contraignent à laisser tomber ses beaux projets. Il doit même venir en France pour mettre la vérité en pleine lumière. Mais enfin — enfin ! — après plus de six mois, il peut aller retrouver ses Abbitchou, déjà si chers à son cœur.

Il s'installe alors à Mendiba, toujours comme meunier. Le 15 avril 1923, il y ouvrait son chantier : construction des murs d'enceinte, 50 mètres sur 25 ; puis sa case en pisé ; il procède ensuite à la mise en place du moulin. Le ruisseau voisin n'ayant qu'un débit d'eau insuffisant, il fallut planter un manège ; mais ni les che-

MISSION ET CHARITÉ

vaux, ni les mulets, ni les bœufs n'acceptent de s'atteler à cet engin mystérieux. Alors le P. Baeteman se transforme en fabricant de beurre. Après avoir bien bûché la théorie dans toutes sortes de livres techniques, un jour il fit tourner sa grosse baratte et, au grand ébahissement des témoins et... au sien qui ne fut pas moindre, le P. Baeteman sortit une superbe motte de beurre. Encouragé par le succès, il continue et se lance même dans la fabrication des fromages.

Sa charité envers les pauvres, le petit dispensaire qu'il a ouvert et où il soigne les gens et les bêtes, créent des liens de plus en plus étroits entre les Abbitchou et lui.

Mais — souffrance qui confine au martyr de l'âme — et à côté duquel tous les inconvénients physiques, chaleur et froid, mouches et puces, moustiques et fièvres, comptent peu, il doit longtemps dissimuler tout ce qui pourrait révéler son sacerdoce. L'attente douloureuse d'un apostolat à ciel ouvert dure quatre ans ! Quatre ans de beurre et de fromage ! Quatre ans de charité matérielle au service des Abbitchou ! Quatre ans de messes célébrées à la sauvette et de bréviaire récité en cachette ! Quatre ans de catacombes !

Enfin l'aurore se lève au terme de cette longue nuit. Un jour vient où le P. Baeteman peut commencer à faire l'école. Dès lors, les événements accélèrent leur cadence, jusqu'au jour où, de l'ingrate terre de Mendiba, sortira une petite chapelle catholique aux murs de pisé et au toit de chaume.

Mais dans ce sanctuaire, dont les douleurs de son corps, de son cœur et de son âme furent les fondations, le P. Baeteman ne célébrera pas la messe, ne dirigera pas la prière de ses enfants : sa santé complètement délabrée (il sent, comme il l'écrit lui-même, qu'il est « arrivé à la dernière borne avant le suicide ») l'oblige à rentrer en France. C'est l'adieu définitif aux Abbitchou et à l'Ethiopie.

« Petit soldat du bon Dieu » — comme il s'est si souvent intitulé — il est frappé à mort. Mais il luttera jusqu'au bout. Ses neuf dernières années terrestres sont emplies de travaux et de prédications dans la mesure où ses forces les lui permettent. Sa plume ajoute encore quelques ouvrages à la trentaine de livres et de brochures qu'il a déjà publiés. Dans les maisons de Montpellier, Rennes, Tours, où il est successivement placé, il appartient encore à l'armée des combattants ; mais, en 1937, il lui faut gagner une position de repli. La Maison-Mère de sa Congrégation le reçoit en son infirmerie parisienne. Ainsi, le 28 octobre 1938, il terminera sa vie d'homme et de prêtre là où il inaugurerait sa vie religieuse le 26 septembre 1902.

II. — UNE AME GÉNÉREUSE

Cette vie si pleine a été portée par un être qui, au premier abord, ne pouvait pas passer inaperçu. Sa haute taille, son allure martiale, la majesté de ses gestes et de ses attitudes appelait le regard. Mais l'œil, une fois attiré, se fixait sur le visage. L'abondante chevelure, la luxuriance de la barbe d'une blondeur fauve vous obligeaient à une sorte de contemplation. Cette pilosité royalement léonine prenait bientôt sa relative valeur d'encadrement, et votre attention scrutait les détails de cette physionomie : les yeux très bleus reflétaient, selon les moments, la malice pétillante, une certaine nostalgie, et, plus habituellement, une immense bonté ; les cernes et les rides durement imprimés disaient la souffrance ; et sur cet ensemble fulgurait une ardente énergie. Ce très bel homme rayonnait l'optimisme, entraînait à l'action, émouvait par la souffrance que l'on devinait en lui, et étonnait par son endurance.

Le P. Baeteman, malgré un fond de mélancolie qu'il avouait et dont nul ne se serait douté, était joyeux. Peut-être serait-il plus exact de dire qu'il cultivait la joie. Par charité d'abord pour tous ceux avec lesquels il lui était donné de vivre. Par apostolat, surtout. De la joie, il s'était constitué le « Frère », parce qu'il était optimiste. Oh ! certes, il ne pensait pas que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes. Pour que cette béate acceptation trouvât place en l'esprit de Joseph Baeteman, il eût fallu que l'univers entier n'eût plus besoin de rédemption, que toutes les âmes fussent les fidèles servantes de son Christ. Son optimisme reposait sur sa foi et sur sa charité : il croyait en la puissance de Dieu qui mène les êtres et les événements ; et sa charité donnait au jugement qu'il portait sur les hommes une inaltérable bienveillance.

Il a pourtant vu et senti la méchanceté humaine ! Dans le volume du *Camouflé du Bon Dieu* que j'ai sous les yeux, s'étirent, page 47, deux lignes en pointillé qui revêtent une particulière éloquence et qui sont plus émouvantes que tous les faits d'armes de ce soldat du Christ : ces pointillés coupent le récit du missionnaire des Abbitchou au moment où, non seulement il a dû abandonner ceux qu'il appelle déjà « ses enfants », mais où il lui a fallu venir se justifier en France. C'est, sans nul doute, à cette époque de sa vie, que Joseph Baeteman a le mieux donné la mesure de son optimisme surnaturel.

Oui, si en face de toutes les noirceurs humaines il n'avait pas gardé une vision teinte d'un rose divin, il n'aurait pas pu être l'homme d'action qu'il fut.

Ce missionnaire se devait de compenser par des initiatives le

MISSION ET CHARITÉ

désir d'agir dont il trépigna plus d'une fois en vain par la volonté des hommes et l'enchevêtrement des circonstances. Quand il rongea son frein, lors de son premier séjour en Abyssinie, il écrit des lettres, il compose des ouvrages et, du coup, il s'adonne à un double apostolat : celui de la presse que désormais il pratiquera toute sa vie, et l'apostolat auprès de ses amis et lecteurs d'Europe dont l'apport financier sera si utile aux misères éthiopiennes.

L'exploration chrétienne du Choa, d'où sortira *Le Camouflé du Bon Dieu*, aurait-elle abouti à des résultats concrets sans l'esprit d'initiative du P. Baeteman ?

Autre exemple de son irrésistible entraînement à faire marcher les choses et les gens : en 1917, il est venu passer quelques jours de permission chez les Filles de la Charité de la paroisse parisienne du Gros Caillou. Dans cette maison, tous les vendredis, quelques dames se réunissent et travaillent pour les pauvres du quartier. Ce vendredi-là, le P. Baeteman a été invité à venir raconter quelques histoires d'Abyssinie, pendant que ces dames s'activent sur leurs ouvrages de couture. Brusquement, au fil de la conversation, le Père demande si sur la paroisse il existe un ouvroir pour les missions. Réponse négative. « Il faut en lancer un ! » déclare le missionnaire. Et le lendemain, mis en présence de la personne qui semblait le mieux pouvoir réaliser l'œuvre, le P. Baeteman réduit à néant les hésitations, et l'ouvroir pour les missions — « mes aiguilles », comme le baptise le Père, — est fondé et fournit au long des années un magnifique rendement.

Deux jeunes filles, l'une institutrice et l'autre adonnée aux œuvres de charité, voient, en raison de leur état de santé, toutes les congrégations religieuses leur fermer leurs portes. Et pourtant elles rêvent de missions à l'étranger. Elles allaient se résigner, quand elles rencontrèrent le P. Baeteman. On prie, on parle. Une idée naît : pourquoi ces deux généreuses filles n'iraient-elles pas servir les Arabes en Algérie ?... Elles y partent, sans ressources, sans même l'idée de ce qui les attend. Mais le Père lance un appel à ses nombreux amis, et vers les deux missionnaires laïques qui, vêtues à l'arabe, vivent et se dévouent dans un village sur les confins du désert, les secours affluent, et même arrive une camionnette. En fin de compte, les Sœurs Blanches accueilleront ces deux apôtres, désireuses d'un supplément de formation religieuse dont leur dévouement même leur fait sentir le besoin.

Que ce soit en Abyssinie, que ce soit en France, dès qu'une misère matérielle et morale se présente concrètement à lui, le P. Baeteman trouve un moyen de la secourir, et un moyen nouveau de provoquer

la charité de cette foule d'âmes dont l'amitié l'entourait de près ou de loin. Et du moment qu'il s'agissait de sauver une âme et de la ramener à Dieu, il savait, à la prière, ajouter les stratagèmes les plus efficaces. Entend-il parler d'une femme, professeur de diction, qui est incroyante, lui dont on sait l'éloquence, n'hésite pas à cinquante-six ans, à s'inscrire à son cours et à aller se livrer à des exercices de gosier et de mâchoire, pour gagner cette âme ; et il la conduit à Dieu, comme il lui conquerra aussi l'âme de cet incroyant notoire qu'était Louis Andrieux, ancien préfet de police.

La vie de ce prêtre à l'allure triomphante, à l'allégresse permanente, a été continuellement et profondément marquée par la souffrance. S'il est vrai, comme il l'a dit lui-même, que le missionnaire doit être un « crucifix vivant », la somme des épreuves qui brochèrent son existence, n'est-elle pas comme une confirmation que Dieu donnait au choix qu'il avait fait de Joseph Baeteman pour le service sacerdotal des âmes ?

Il a d'ailleurs écrit cette belle page qui, sous son allure générale, nous murmure une confiance :

« En plus de cette loi (la ressemblance avec le Christ), de cette obligation que l'Apôtre ne saura jamais éluder sans s'amoindrir, sans dégénérer, il est, pour lui, un autre motif plus pressant, peut-être. car c'est en lui-même qu'il le trouve. D'un côté, il voit l'immense besoin des âmes, il vit au milieu de masses profondes que son zèle pourra à peine entamer ; il entend monter vers lui, lugubre, plaintif, le sanglot, même inconscient, de tant de pauvres êtres qui vivent et qui mourront sans que la Lumière soit venue irradier leur front et leur montrer la route du Ciel... Il constate bien vite l'impuissance de ses moyens d'action, il éprouve la sensation angoissante de se sentir si petit avec un nom si grand... Il voit les âmes se perdre, il est venu pour les sauver, c'est à lui qu'elles sont confiées, il sent l'écrasante responsabilité qui pèse sur ses épaules et il sait pertinemment qu'en partie le salut de ces âmes dépend de lui. Dès lors, il comprend bien vite que tout quitter, parler, employer tous les moyens humains pour les atteindre, c'est peu, c'est trop peu. Il sent même que la prière, sa force à lui et la « faiblesse de Dieu », ne suffit pas pour sauver. Aussi, un moyen lui reste, un moyen tout-puissant, au-delà duquel il ne pourra plus rien : SOUFFRIR ! »

Ces lignes sont extraites d'un de ses articles qui, sous le titre *Le sacrifice et les Missions*, parut dans *Les Missions Catholiques*, et qui énumère les souffrances de l'ouvrier évangélique en terre païenne. C'est là comme le bilan des souffrances du P. Baeteman.

Il y mentionne en premier lieu la peine du départ. Certes, étant

MISSION ET CHARITÉ

donnée la sensibilité de son cœur, le P. Baeteman a ressenti la meurtrissure de la séparation lors de son premier départ en 1905 pour l'Abyssinie. Mais, en réalité, il en a savouré encore davantage l'amertume chaque fois que, après un congé en France, il retournait vers sa mission. Il connaissait sa « noire fiancée », et la torpeur à laquelle elle réduisait son zèle ; et, d'autre part, à la faveur des divers ministères dont il avait meublé ses séjours en Europe, il voyait toutes les possibilités de rayonnement — toutes les consolations — que la France offrait à son activité sacerdotale. Les départs furent donc pour lui la matière d'une double douleur : celle de son cœur aimant et celle de son zèle ardent.

Il connut aussi les souffrances causés par le climat. Lui, qui, malgré sa robustesse apparente, n'eut jamais une santé solide (certains de ses directeurs, au moment de son ordination, avaient dit tout haut que, vu son état physique, le P. Baeteman ne pourrait jamais être envoyé en Abyssinie) il va offrir au climat meurtrier d'Ethiopie un organisme que les fièvres, l'anémie tropicale, la dysenterie amibienne et les rhumatismes articulaires aigus pourront cruellement labourer.

Ses facultés intellectuelles elles-mêmes n'échapperont pas à un martyre d'un genre particulier : l'étude des langues. Il a dit lui-même ce supplice : « Le verbe du missionnaire sera souvent arrêté par l'impossibilité de rendre sa pensée, faute de mots correspondants. La plupart de ces idiomes — dans la seule Abyssinie on en compte plus de cent — ont des sons difficiles à noter et encore plus difficiles à rendre. Heureux sera-t-il, s'il n'a pas à subir l'énervant supplice d'avoir à changer de langue en passant d'un village à un autre, alors que les dialectes se divisent en sous-dialectes, subissant partout des variantes insensées. »

C'est à la fois son cœur et son intelligence qui pâtiront dans l'isolement. « A certains jours, comme la solitude pèse, étreint, étouffe, écrase ! Pour se confesser, il devra attendre de longs mois ; la poste ne lui arrivera qu'à des dates très lointaines, et sa vie, dans ces stations d'avant-garde, sera presque une mort lente. »

Les mots ne peuvent donner qu'une pâle idée de la fidélité avec laquelle la croix accompagnera le P. Baeteman tout au long de ses jours humains. Il faut cependant ajouter qu'il sut la porter avec une endurance qui dénote une vertu réelle.

Sur le plan physique, il prévoyait bien que la vie en Abyssinie lui demanderait une adaptation pénible. Il y pensait déjà durant ses années de formation. Quand on allait frapper à la porte de sa

chambre, en hiver, on tombait presque à la renverse tant était étouffante la chaleur qu'il entretenait chez lui :

— Mais vous allez vous étouffer ! lui disait-on.

— Je m'habitue aux chaleurs d'Abyssinie, répondait-il.

Avec les plats qui lui étaient servis au réfectoire, il composait une sorte de bouillie sur laquelle il répandait une forte quantité de poivre, parce qu'il avait lu que chez sa « noire fiancée », la nourriture était épicée.

Il est extraordinaire qu'avec sa santé chancelante il ait pu résister aussi longtemps aux fatigues, aux maladies dont lui fut prodigé l'Ethiopie. Son énergie mata son corps jusqu'aux extrêmes limites. Elle aida son âme à tout supporter, oh ! pas toujours sans un soubresaut de son tempérament bouillant ; il le reprimait en serrant les dents, en lançant un appel vers Dieu et en se disant un autre de ses refrains : « Tais-toi, Baeteman, c'est dans le programme ! »

A lui communiquer cette énergie, sa volonté n'eut pas suffi, s'il ne s'était appuyé sur son profond amour du Christ, amour qui transparaît tout au long de ses écrits, comme dans ces lignes prises au hasard :

« Ah ! Jésus ! Quel Ami ! Quel fier cœur ! N'est-il pas pour nous le Dieu qu'on adore, le Maître que l'on aime, le Chef que l'on suit ? N'est-il pas celui qui ne s'éloigne jamais, qui défend, qui protège, qui soutient, qui dirige, qui relève et qui console toujours ? Oui, il est tout cela : malgré nos inconcevables misères, nous l'avons éprouvé, senti... »

III. — BAETEMAN PAR BAETEMAN

En essayant d'esquisser ce croquis de cet incomparable missionnaire, je m'aperçois que le meilleur portrait du P. Baeteman a été peint par le P. Baeteman lui-même. C'est, en effet, par la lecture de ses ouvrages, où il s'est mis tout entier, que l'on pénètre le mieux sa personnalité. Aussi m'en voudrais-je de ne pas lui laisser la parole.

Mais, après avoir parcouru ses œuvres, je reste persuadé que, de son style et de sa psychologie, quelques pages qu'il a insérées dans *Le Camouflé du Bon Dieu* sont encore plus révélatrices que toutes les pensées qu'il serait possible de glaner à travers ses ouvrages.

Les pages que voici, il les a composées en piochant, dans la correspondance qui lui parvenait en Abyssinie, les phrases douces-amères auxquelles il répond comme à des objections lancées contre son idéal missionnaire.

MISSION ET CHARITÉ

« *Vous êtes follement saint, ou saintement fou !* » — R. Je distingue. Fou ? Oui. C'est dans le programme. D'aucuns me le reprochent et ne peuvent pas comprendre que je me sois camouflé ainsi. Je le sais. Je les plains. Chacun a sa folie au cœur. Jésus a eu la sienne. Tous les saints aussi. Quand, nous autres, nous songeons à certains « bourgeois » de chez vous qui, bien assis au coin de leur feu, ne pensent qu'à leur potage, alors qu'un milliard d'âmes attendent depuis dix-neuf siècles la lumière ; qui veulent bien gagner le ciel, mais au meilleur marché possible ; qui, tranquilles et ingrats possesseurs d'une foi poitrinaire et d'une petite morale de poche réduite à sa plus simple expression, trouvent qu'ils en font assez et que Dieu doit être très honoré de leurs services... Cela nous écœure, et nous nous demandons si, eux, ne sont pas de vrais fous ! ... Notre folie à nous est d'un autre genre. Chacun la sienne. Dieu jugera. — Saint ? Je suis, hélas ! plus près de l'équateur que de la sainteté ! Mais quelle idée se fait-on de la sainteté chez vous ? Avez-vous remarqué comme on a vite fait de canoniser les morts ? Pour nous, c'est la même chose. On dirait, vraiment, qu'il suffise de passer les mers, pour décrocher, d'emblée, un brevet de sainteté, et que ces auréoles, vulgarisées par les images d'Epinal, sont faites exprès pour nous. Ah ! quand on réfléchit, froidement à tout ce que Jésus a fait pour sauver nos âmes, on a comme un besoin de rentrer sous terre, en rougissant du trop peu que l'on fait. Plus on monte, plus aussi l'horizon grandit ! Quand on sait que les âmes qui nous sont confiées, seront sauvées dans la proportion où l'on se sera sacrifié, il y a dans cette simple pensée, quelque chose qui nous fait trembler et qui nous étourdit. Donc : fou ? Oui. Saint ? pas du tout. Voilà !

« *Vous avez un fier toupet pour faire ce que vous faites.* » — R. Quand Dieu daigne donner à quelqu'un la vocation apostolique, il ne lui dit pas : « Va doucement ! pas d'histoire ! ne t'emballe pas ! » Mais il lui claironne au cœur le « *Duc in altum !* »

Nous avons cela dans le sang, nous autres, nous voulons servir Dieu *effrontément*. Je ne puis donc pas me faire à l'idée que le toupet — c'est-à-dire l'audace — soit laissé comme monopole et apanage, aux seuls méchants ! Ils n'ont pas peur, eux, de propager par tous les moyens leur doctrine maudite. Et vous voudriez que nous mettions notre drapeau dans la poche ? Mais ce n'est plus un drapeau, alors, c'est un mouchoir ! Dieu trouvera toujours, dans sa milice, des « fiers-à-bras » qui n'auront peur de rien. Cela le consolera, peut-être, de la décevante apathie de tant d'autres.

« *En vous voyant, je ne savais pas si je devais rire ou pleurer.* » — R. 1^o Vous pouviez, en ce cas, rire d'un œil et pleurer de l'autre ;

2^o Pleurez le moins possible ; cela soulage parfois, mais ça n'avance à rien. Nous autres, quand il nous arrive de sentir des larmes qui nous grelottent au fond du cœur, nous les étouffons, nous toussons fort et... ça passe ; 3^o Pourquoi donc ne pas vous réjouir avec moi de ce que Dieu ait daigné se servir, pour son œuvre, de ma pauvre misère ambulante ? Humainement, il ne fait pas gai ici ; pourtant, je vous affirme bien que je n'ai jamais été si heureux. Quand on donne un sou au bon Dieu, il rend toujours mille francs.

« *Vous me faites penser à saint Jean-Baptiste* ». — R. Très bien ! Il est vrai que comme lui je prépare les voies du Seigneur. Mais il était « une lampe ardente et brillante » ; moi, je dois, au contraire, « baisser la lampe ». Il mangeait des sauterelles ; ici, c'est défendu !

« *Vous êtes comme les saints Innocents* ». — R. En effet, il est dit d'eux « qu'ils ont confessé Dieu, non en parlant mais en mourant ». Ne pouvant pas encore parler, je devrais bien me mettre plus sérieusement à mourir.

« *Vous en faites trop !* » — R. C'est pour ceux qui n'en font pas assez !

« *Vous ne vous soignez pas ! Vous vous tuez !* » — R. Me soigner ? Je ne demande pas mieux, mais dites-moi donc avec quoi et comment on fait ça... Quant à me tuer, non ! Je m'épuise seulement, et cela est dans l'ordre. Et puis, mieux vaut se tuer que se rouiller ; faire feu qui brûle, quand on ne sait pas si on pourra faire feu qui dure.

« *Quoi ? des parfums pour vos sauvages— ?* » — R. Tout d'abord, ils ne sont pas sauvages, mais la crème des braves gens ! Vous ferez toujours de la peine à un missionnaire, quand vous lui direz que ses enfants sont des sauvages. Si vous saviez, au contraire, le cœur qu'ils ont !

Quant aux odeurs, pourquoi pas ? D'abord, ça sent si mauvais, par ici : le beurre rance et la... chose de vache ! Et puis, il faut prendre les gens comme l'on peut : les uns se font prendre par le cœur, d'autres par le ventre, d'autres par les yeux... Si je puis réussir à prendre mes paroissiens par le nez, qu'importe ! pourvu qu'ils mordent ! Et ça mord. Enfin, cela leur permettra, peut-être, un jour, de « courir à l'odeur de mes parfums », si je puis arriver à être ici « la bonne odeur de Jésus-Christ ».

« *On se demande pourquoi vous est venue l'idée saugrenue de vous déguiser ainsi.* » — R. Ici, j'aurais une envie rouge de me fâcher. Mais à quoi bon ? Quand on ne comprend pas, on n'a qu'à dire : je ne comprends pas ! Il en est qui ne pourront jamais comprendre certaines choses. Sachez, pourtant, que jamais il ne sera possible de s'établir ici, dans ces pays farouchement fermés, précédés de la

MISSION ET CHARITÉ

croix et de la bannière ! Il nous faut choisir entre deux choses : ne rien faire, et alors *ad quid venisti* ? ou essayer, à n'importe quel prix, par n'importe quel moyen, de pénétrer dans ces régions impénétrables. Ah ! certes, si je m'écoutais. j'aimerais, mieux parler, prêcher, confesser, mener comme en France, la vie si belle du missionnaire missionnant. Mais il ne s'agit pas de ce qu'on aimerait mieux faire, mais de ce que Dieu demande de nous. Que j'aie des idées « saugrenues », peu importe ! L'avenir nous dira si j'ai eu tort de naviguer ainsi, tous feux éteints, et si, un jour, la lumière ne pourra pas briller. Nous en reparlerons. Pour moi, je songe à Jésus qui, descendu du ciel pour prêcher l'Évangile et sauver le monde, a voulu passer trente ans de sa vie dans le silence, à raboter des planches... Et cet exemple stupéfiant d'un Dieu me prouve que je n'ai peut-être pas tort. Adieu ! laissez-moi donc tomber, si vous voulez ; mais priez quand même pour ces pauvres âmes si attachantes, au milieu desquelles je vis et pour lesquelles j'aimerais tant mourir... »

A lire cet apôtre-écrivain on n'est pas tenté de lui répéter son mot : « Tais-toi, Baeteman », mais au contraire : « Continue, Baeteman. à nous parler, à nous montrer comment on va toujours : « Plus près du Christ » !

Jean GONTHIER, c.m.

Bibliographie de M. Joseph Baeteman

BAETEMAN (Joseph), c.m.

Grammaire amarigna. — Addis Abéba. 1923. VI-168 p.

Dictionnaire amarigna-français. — Diré-Daoua. 1929. XXIV p + 1262 col. + 4 p. + 426 col. + 8 p.

Editeur de GOULBEAUX (Edouard), c.m.

Histoire politique et religieuse de l'Abyssinie. Paris. s.d. (1929*) 3 volumes.

Les missions des Lazaristes. — Luçon. s.d. (1929), 32 p.

Les Lazaristes en Abyssinie (1839-1930). — Louvain. 1931. 40 p.

Les missions des Filles de la Charité de Saint Vincent de Paul. — Luçon. s.d. (1929), 32 p.

Les Filles de la Charité en mission. — Evreux. 1936. 2 volumes.

La religieuse missionnaire ou l'Appel de Dieu, drame en un acte. — Lyon. s.d. (1929), 32 p.

Le Bienheureux Justin de Jacobis. — Bellevue. s.d. (1939), 192 p.

- Traduction française de TEKLA-HAIMANOT. — *Abouna Yacob ou le ven. Justln de Jacobis*. Paris. 1914, 240 p.
- Un martyr abyssin. Abbé Ghebré Michael, Prêtre de la Mission* (1791-1855). — Paris. s.d. (1926), 48 p.
- Les deux sœurs Maurice*. — Evreux. s.d. (1935), 312 p.
(Sous le pseudonyme de J. de Cassel)
- Magda* (1899-1931). — Tournai. 1931, 152 p.
- Odette. La petite rose blanche*. — Evreux. s.d. (1931), 60 p. Réédition : Paris. s.d. (1932), 64 p. ; Réédition (3 édit.) : Evreux. s.d. (1932), 60 p. ; Edition en Braille, 2 volumes. Paris.
- Le camoufflé du Bon Dieu*. — Sens. 1928, 100 p. ; Réédition : Evreux. 1929, 144 p. ; Réédition : Evreux. 1934, 132 p.
- Croquis noirs. Au pays de Ménélik*. — Lyon. 1930, 224 p.
- Fleurs de guerre. Traits édifiants tirés de la grande guerre*. — Evreux. s.d. (1918). X-312 p.
- Souvenirs de guerre*. — Evreux 1919, 112 p.
- Dialogues apologétiques*. — Evreux. s.d. (1933), 400 p.
- La médaille miraculeuse*. — Paris. s.d. (1943), 64 p.
- J'aime le Christ. Théorie et pratique de l'amour de Dieu*. — Evreux. 1932, 92 p. Réédition : Evreux. 1932, 96 p.
- Les vertus chrétiennes à l'école de Saint Vincent de Paul*. — Evreux. 1937, 148 p.
- Méditation pour la retraite du mois*. — Evreux. 1935, 204 p.
- Courtes méditations sur la doctrine chrétienne à l'usage des jeunes filles*. — Luçon. 1927, 2 volumes. Réédition en 1 volume sous le titre : *Méditations sur la doctrine chrétienne*. Evreux. 1933, 750 p.
- Courtes méditations sur la doctrine chrétienne à l'usage des fidèles*. — Evreux. 1932, 768 p.
- Retraite de huit jours pour religieuses*. — Evreux. 1935, 168 p.
- Retraites de huit jours pour des religieuses selon l'esprit de Saint Vincent de Paul*. — Evreux. 1930, 180 p.
- Mois de Marie de la Médaille miraculeuse*. — Evreux. s.d. (1933), 180 p. Réédition : Paris. 1945, 128 p.
- Plus près de toi, mon Christ*. — Evreux. 1938, 256 p.
- Va, fille de Dieu, va*. — Evreux. 1917, 6 volumes. — Réédition : Evreux. s.d. (1919). Réédition sous le titre : *Formation de la jeune fille*. — Evreux 1922. Evreux 1925. Existents une IV^e édit. et une V^e édit. Evreux. s.d.
- Avant et après la Communion*. — Evreux. s.d. (1934), 24 p.
- Courtes réponses aux objections contre la religion*. — Evreux. 1934, 36 p. Réédition. Evreux. 1935, 36 p. Réédition. Evreux s.d. 24 p.
- Debout! Coup de clairon aux jeunes filles de France*. — Evreux. 1918. 36 p. Réédition. Evreux. 1921, 48 p. Réédition. Evreux. 1930, 32 p.

MISSION ET CHARITÉ

- Exercice du chemin de la Croix.* — Evreux. s.d. (1933), 24 p.
- La mortification chrétienne.* — Evreux. s.d. (1934), 24 p.
- Le défaut dominant.* — Evreux. s.d. (1933), 24 p.
- La communion fréquente. Lève-toi et mange.* — Paris. s.d. (1910), 64 p. Réédition. Evreux. 1919, 68 p. Réédition. Evreux. s.d., 72 p.
- L'humilité et la vérité.* — Evreux. s.d. (1933), 28 p.
- Ma messe. La comprendre, la suivre, la vivre.* — Evreux. s.d. (1934), 24 p. Réédition. Evreux. s.d. 24 p.
- Marie. Soyons enfants avec elle. Elle sera mère avec nous.* — Evreux. s.d. (1934), 24 p.
- Nos confessions.* — Evreux. 1935, 24 p.
- Pour bien communier.* — Evreux. s.d. (1933), 24 p.
- Pour bien prier.* — Evreux. s.d. (1937), 24 p.
- Pratique de l'abandon à Dieu.* — Evreux. s.d. (1933), 28 p.
- Résolutions. Comment les prendre. Comment les tenir.* — Evreux 1935, 24 p.

Quelques traits pour un portrait

Monsieur Charles Mantelet

Prêtre de la Mission

par René PHILLIATRAUD c. m.

« La Bourgogne, cette forte terre qui produit le pain et le vin ». Phrase très brève. Quelques mots à peine la composent, il suffit pourtant, et leur assemblage, nettement défini et cimenté : jouissance pour les amateurs de la plus pure langue française. C'est déjà comme un premier trait de celui qui les prononça : le Père Charles Mantelet... Deuxièmement, l'amour de sa province natale : son nom est jeté en tête de la phrase, avec franchise nette et fierté : le démonstratif la désigne et la détache et la jette sous le regard : première annonce d'un esprit précis en ses affirmations, et qui avait horreur du

MANTELET Charles Gabriel, fils de Claude Jules Mantelet et de Justine Petit, né le 16 février 1877 à Tonnerre (Yonne), diocèse de Sens. Entré au Séminaire de la Congrégation de la Mission le 10 mars 1901, à Paris, après avoir fait ses Etudes ecclésiastiques au Grand Séminaire de Sens. (Deux ans de philosophie, 3 ans de théologie ; Baccalauréat 1^{re} partie lettres, 11^e partie sciences). Emet ses vœux le 9 avril 1903, à Paris, en présence du T. H. Père Fiat. Il avait reçu les ordres mineurs et le sous diaconat dans le diocèse de Sens. Il reçoit le Diaconat à Paris, le 25 janvier 1902, et la prêtrise le 27 juillet 1902 des mains de Mgr Lesné c.m. à la Maison-Mère. Placements successifs : En famille, en raison de son état de santé 1902 ; 1902, Gran. Séminaire de Meaux ; 1904, Petit Séminaire de Quito (Equateur) ; 1911, Berceau de Saint-Vincent-de-Paul ; 1912, Constantinople ; 1914, mobilisé ; 1917, placement à la Maison-Mère ; 1918, Gentilly jusqu'en 1948, date de son placement à la Maison-Mère (Infirmier). Décédé le 6 décembre 1949, à Paris, Hôpital Saint-Michel.

MISSION ET CHARITÉ

compromis et du méli-melo : de cette Bourgogne ce qui est dit, sans lambiner, est un bref chant de gloire, et le tout dans une sonorité verbale qui fait penser à l'« imperatoria brevitatis » et du meilleur métal...

* * *

Ceux qui ont connu le Père Mantelet nous sauront gré de cette insistance sur une simple phrase... Ils nous souffleront peut-être le jour et la circonstance où elle fut prononcée : dans le Panégyrique de sainte Catherine Labouré : pour l'orateur c'était thème de choix par lequel il retrouvait sa province ancestrale, et la présence de la Vierge, encore plus chère à son cœur... Quelques mots, et déjà s'y annoncent les dominantes d'une vie et les lignes principales d'un portrait...

* * *

Sans rechercher des allures d'Eglise triomphante, le Père Mantelet était imposant. De forte taille, et déplaçant un large espace vital, s'il avait eu cette vanité, il aurait pu se donner des airs majestueux. Malgré son peu de goût et même sa répulsion pour les extérieurs pontifiants, la robustesse et la solidité émanaient de sa forte carrure...

Conscient lui-même de cette puissance physique, et, dans sa vie quotidienne avec les élèves, craignant quelque mouvement brusque, il disait — « J'ai peur de ma force. » Sur ce point il se surveillait se retenant même de faire le geste d'une confirmation paternelle : ceux que, de temps en temps, il esquissait d'une main aussi légère que possible, faisaient dire au bénéficiaire ou aux témoins :

« Je te plains de tomber dans ses mains redoutables. »

Quand il entrait dans une assemblée de jeunes pour leur faire un cours, une classe ou une conférence, il n'avait pas besoin de dire : « Je veux que l'on m'écoute ». La question ne se posait même pas... La crainte salutaire est le commencement de la sagesse. Il arrivait cependant que sa bonhomie donnât libre cours à un peu de laisser-aller dans son jeune auditoire » :

« Sa main sur ses chevaux laissait flotter ses rênes ». Instants de détente et de répit... Mais, si cette agitation tournait à la houle, le « Quos Ego » retentissait ! ! ! Et jamais trident de Neptune ne ramena aussi rapidement le calme sur le tapage et le tumulte des flots agités...

Les élèves, qui ont tant d'intuition, sentaient cette puissance intérieure. Elle éclatait surtout dans le front, que le Père Mantelet avait magnifique et large, dans le visage bien étalé, sans lourdeur, comme pour y recueillir plus encore l'abondance et la sonorité du verbe ; et aussi cette manière de porter la tête, bien dressée, presque offensive, que l'on voit aux grands orateurs : le Père Janvier, Mirabeau... Ainsi, spontanément, les élèves le comprenaient... Et, dans ces conversations, où ils cherchent toujours à définir leurs professeurs, se référant à une image qu'ils trouvaient dans leurs livres de latin, ils disaient : « Le Père Mantelet ressemble à Cicéron ».

* * *

Cet homme que l'on voyait si sûr de lui quand il paraissait en chaire, pendant les jours qui précédaient, avait vécu dans les transes. C'était une véritable anxiété, une angoisse. A tel point que, parfois, nous l'avons vu, doutant de lui-même, demander à être déchargé de ce qu'il devait réussir admirablement. Devant ces craintes, son supérieur et ami, le Père Crapez, tenait ferme... Alors, la veille même du sermon, c'était le travail de rédaction. En quelques heures, qui se prolongeaient parfois tard dans la nuit, les pages succédaient aux pages, la plume courait, presque sans reprises, d'une encre ferme et infailliable... Il faut avoir vu ces pages, où la netteté de l'écriture, la fermeté sans fièvre, témoignaient d'une pensée en pleine possession du sujet : prélude à ce qui serait donné le lendemain, sans notes sous les yeux, dans un mot à mot sans défaillance, dans une exactitude et une forme où tout était travaillé, prévu, précisé, achevé, digne enfin de la Parole de Dieu. « Qui vidit testimonium perhibuit », et beaucoup d'autres en pourraient porter témoignage. Enfin, nous en sommes assurés par maints exemples, le bien en résultait ; ce qui avait commencé par la chaire se terminait au confessionnal, signe excellent d'un Evangile convenablement annoncé.

* * *

Dans cette parole publique, l'Evangile était maître et tout le reste n'était mobilisé que pour entrer à son service ; cette culture, qui était vaste : allant de l'histoire à la peinture ; informée de la « chose littéraire » au point de citer, sans faillir, dans une conversation courante, des pages entières de nos classiques ; et pour la chimie, la physique, enfin toutes les sciences de cet ordre, capable de les enseigner : « honnête homme » s'il en fut, au sens du dix-septième

MISSION ET CHARITÉ

siècle ; ne pouvant point être appelé spécialiste en une matière, si cette appellation laissait entendre un manque d'ouverture sur les autres questions ; ayant « des clartés de tout », autant d'ailleurs que de paires de lunettes, dont nul, ni lui-même, n'a jamais connu le nombre ; intelligent, si l'intelligence est ouverture et accueil : il disait souvent, et c'était une de ses formules familières ; « comprendre, c'est sortir de soi » ; bricoleur à l'occasion, mais avec ingéniosité : ainsi Blaise Pascal descendait parfois de ses spéculations mathématiques pour s'appliquer au perfectionnement de cette chaise à porteurs, à deux roues, et que l'on appelait « la vinaigrette ». « Même quand l'oiseau marche, on sent qu'il a des ailes ».

* * *

En somme, un assemblage d'esprit de géométrie et d'esprit de finesse. Tout cela distribué au cours de la vie quotidienne ; mais enfin ramassé, et comme éclatant et trouvant son point de maturité et d'utilisation suprême dans l'exposé de la Parole de Dieu. Tel nous apparut, en ce chapitre, le Père Charles Mantelet...

Y aurait-il dans l'air que l'on respire, en la province de ses ancêtres quelque secrète vertu qui prédisposerait à l'éloquence ; et, comme le midi a, depuis longtemps reçu le nom de « Pays du Gai Savoir », ne devrait-on pas donner à la Bourgogne celui du bien écrire et du bien parler ?

Dijon n'est pas si loin, où naquit Bossuet.

De Recey-sur-Ource, qui est aussi dans la Côte-d'Or, nous est venu Lacordaire. Enfin Pierre Larousse, « célèbre grammairien, lexicographe et littérateur français », a vu le jour à Toucy, dans ce même département de l'Yonne où l'on entend sonner les cloches de Tonnerre et de Sens.

* * *

Parmi les multiples réalités que Dieu a permises pour le divertissement des hommes, il faut compter les distractions. Elle apportent le bienfait de ce qui fait sourire et quelque délassement dans la suite des jours. Mais, à leur tour, elles comptent des degrés multiples : depuis celle qui, dans son voyage, croyant aller au Sud, prend le chemin du Nord, jusqu'à ces divagations plus célèbres qui colorent les biographies de certains hommes illustres, et si monumentales que,

pour elles, fut créé le Proverbe : « Les grands esprits sont distraits. » A ceux qui vécurent en sa compagnie tout en donnant ces agréments et ces charmes, le Père Mantelet atteignit parfois ces sommets, et parcourut presque tous ces degrés. Entre mille, deux exemples suffiront...



D'abord, les fameuses lunettes, dont nous avons déjà dit un mot. Le Père Mantelet en avait un nombre incalculable, de toute taille, de toutes dimensions, une véritable Arche de Noé de lunettes. Et, le plus beau, c'est que toutes lui convenaient : lunettes pour myopes, lunettes pour presbytes, pour y voir de loin, pour y voir de près : il il était toujours également à son aise. Au-dessus des lois de l'optique et de l'ophtalmologie, un véritable miracle ! Mais ces lunettes avaient une autre spécialité : elles étaient instables et toujours en déplacement. Combien de voyages n'ont-elles pas faits autour de cette chambre !! De tiroir en tiroir, de table en fauteuil, par quels itinéraires mystérieux aboutissaient-elles sous un matelas où on les retrouvait un jour de grand nettoyage !!! Les voies de Dieu sont insondables ! Il y avait aussi le célèbre mouchoir rouge, qui sortait si souvent de la poche, « en feu arrière », et qui, dans une classe d'algèbre ou de géométrie, se substituait véhémentement à l'humble torchon destiné à essuyer le tableau noir... On ne peut s'attarder sur ce chapitre, qui serait très intéressant, mais infini comme le sable de la mer... A ce géomètre, notre monde à trois dimensions ne suffisait pas. Parfois il lui fallait celui, moins étroit, de la distraction, où son esprit puisse trouver place et prendre ses ébats...



Mais, c'était aussi une ouverture sur le monde de la bonté... Les méchants ne sont pas distraits. Ils surveillent leurs pions : d'un pas mesuré et d'une marche toujours contrôlée, ils avancent sur le chemin qui les mène à leur but...

Tout le contraire du Père Mantelet : point d'esprit qui combine, se surveille de crainte de ne point réussir : savant et distrait : et ce double aspect nous amène à ce paradoxe qui nous le fait bien retrouver : un grand mathématicien, qui ne savait pas calculer...

MISSION ET CHARITÉ

Savait-il davantage calculer quand il s'agissait de son temps ? La multiplicité de ses montres ne lui a jamais donné l'heure exacte. Il en avait une véritable collection, de tous les calibres et de toutes sonorités... Mais aucune n'était au même point que sa voisine. Quelques-unes même, étaient perpétuellement arrêtées. On lui demandait alors : « Père Mantelet, comment faites-vous pour avoir l'heure avec toutes ces montres dont chacune marque son heure originale et incommunicable ». Il nous répondait, moitié riant, moitié sérieux : « Je les regarde toutes, et je fais la moyenne. » Sur quoi il se lançait dans quelque belle improvisation sur la relativité de toutes choses, et spécialement du temps, en partie par jeu d'esprit et divertissement mathématique, et aussi pour justifier ses chères montres : après tout, quel était leur délit : d'être divergentes pour indiquer une chose dont on est incertain...

* * *

Cependant, dès qu'il s'agissait de dévouement, cette indifférence au chronomètre atteignit presque au sublime. Le Père Mantelet aimait à répéter : « Les âmes n'ont pas d'heure; la charité non plus ». Sentence qui mettait à l'aise et sa bonté native, et une certaine élasticité dans le compte des minutes et de leur durée. Mais c'était toujours le dévouement qui dominait. En ce cas, la nuit devenait pour lui comme le jour. On le vit bien plus d'une fois... Sur ce point, ses confrères le taquinaient, disant de lui et de ses veilles prolongées : « Non extinguetur in nocte lucerna ejus. Sa lampe ne s'éteindra pas pendant la nuit. » Mais, si cette lampe restait allumée, ce n'était pas seulement parce que le Père s'était endormi sur quelque lecture commencée : il fallait aussi penser à quelque rentrée tardive, après avoir visité un malade, arrangé quelque affaire urgente et compliquée, qui demandait discussions et entretiens prolongés : « Les âmes, elles aussi, ont leurs « urgences », disait-il encore. Et ce mot, évoquant le médecin qui s'empresse à toute heure du jour et de la nuit, le dépeint une fois encore parfaitement.

* * *

Bien souvent Dieu le mit en voyage sur ce chemin qui « descend de Jérusalem à Jéricho »... Comme tous ceux qui s'occupent des âmes, le Père Mantelet, y rencontrera quelques vies humaines, dépouillées, blessées, jetées dans le fossé. Il aurait pu, comme ces deux autres dont parle l'Évangile, passer en disant : « J'ai mon itinéraire

bien tracé au cordeau ; j'ai mon emploi du temps, bien fixé, bien réglé, et à tel moment précis, il faut que j'arrive au terme de mon voyage ». A cette vue des choses, le Père Mantelet n'aurait pas consenti. Il préférerait s'arrêter, dévier vers l'imprévu, s'il soupçonnait une misère ou une détresse... Enfin, même si cette décision devait l'amener à laisser sa lampe allumée toute la nuit, il choisissait d'être le Bon Samaritain...

* * *

Cela le menait évidemment, à quelque désordre dans les apparences. Il disait simplement : « Il y a deux sortes d'ordres : l'ordre ramassé et l'ordre dispersé. J'ai plutôt le second ». Formule d'humilité, et qui « colle au réel ». Elle aurait certainement été approuvée et admise par l'auteur de *La Connaissance de soi-même*. M. Mantelet dira encore, un peu avant de mourir : « Je demande pardon à tous ceux que j'aurais pu malédifier : je n'ai peut-être pas toujours été très régulier ». Nous certifions l'exactitude et le mot à mot de ces paroles. Nous n'hésitons pas à les reproduire : il y avait dans cet aveu une humble confession qui nous édifiait, et surtout une évidence qui en faisait le charme...

* * *

« Il y avait un homme riche dont la terre avait beaucoup rapporté. Et il raisonnait en lui-même, disant : mon âme, tu as beaucoup de biens mis de côté pour de nombreuses années ; repose-toi, mange, bois, prends bien ton temps ». Il fallait entendre le rire du Père Mantelet quand il nous entretenait de cette Parabole, telle qu'elle se trouve au chapitre douzième de Saint Luc. Parlant du personnage qui en est le héros principal : « L'imbécile, le sot, l'idiot, disait-il même avec sa nette franchise. Il ne pensait pas qu'il lui faudrait rendre compte, et que, d'ailleurs, auparavant, la mort lui rafflerait tout ». Sur ce point encore, le Père Mantelet ne calculait guère. Mammon ne le vit jamais dans son temple... Stylos, cahiers, aumônes : il donnait tout ce qu'il avait : ne sachant d'autre part jamais bien exactement les dimensions de son avoir. Ses mains, larges et fortes, qui auraient pu frapper de rudes coups, ne voulaient être que des distributrices abondantes de ce qu'il avait reçu... Les ouvrages qui stigmatisaient la laderrie lui plaisaient. Aussi lisait-il avec délices

MISSION ET CHARITÉ

L'Homme, ce livre d'Ernest Hello où se trouve tout un chapitre sur « Le Veau d'Or ». Le Père Mantelet aimait le comparer à l'Harpagon de Molière. Mais surtout parce qu'elles décrivent, analysent et montrent les funestes effets de l'avarice, ces pages étaient particulièrement chères à son cœur.

* * *

Cher Père Mantelet, ceux qui l'ont connu et qui lui doivent tant, sont assurés qu'il n'aura pas été jugé sur quelques horaires ou sur les voyages de ses lunettes, mais sur une charité inlassable qui couvrait la multitude de ses distractions.

* * *

S'agissait-il de rectitude, le Père Mantelet revenait immédiatement à la géométrie classique. C'était sa pente naturelle : en gestes comme en paroles il avait le culte de la ligne droite. Elle était l'axiome principal. Il le disait parfois dans une formule assez pittoresque : « Vous et moi, nous avons une bouche et des oreilles : c'est afin que l'on s'en serve : que je vous parle et que vous m'entendiez ; que vous me parliez, et que je vous entende. » En ce domaine, il était parfois abrupt et rude d'approche. Où d'autres auraient simplement « passé l'éponge », lui, comme il en convenait dans une autre formule « passait la brosse », plus proche du crin que de la soie !! Comme il avait le verbe précis et la voix retentissante, il arrivait qu'il cassât le morceau avec un certain fracas et un peu à coups de hache. C'était effet de franchise. Ç'aurait pu être explosion d'indignation, si l'occasion s'en était présentée. Mais certainement jamais manifestation d'une malice qui aurait cherché à blesser. Cet homme, qui avait tant de flèches à son arc, n'y aurait jamais voulu mettre, de propos délibéré, « la flèche de *Parthe* », surtout si elle avait été empoisonnée. D'ailleurs, et c'était une autre forme de sa loyauté, et non la moins admirable, il était le premier à reconnaître l'excès d'un premier mouvement. Alors on ne se souvenait plus que de la délicatesse avec laquelle il savait réparer et demander pardon...

* * *

Il restait enfin qu'il ne pouvait supporter ce qui était faux ou contrefait. Devant une injustice il se serait indigné. Il aimait le « face à face ». Il y avait toujours en lui de l'orateur qui apostrophe, interroge, interpelle. Plus d'un élève, entre autres, pourrait en témoigner.

Lui-même avait une grande admiration pour les âmes vraies et qui ne se dérobent pas. Du Père Pouget, dont il louait si souvent et en connaissance de cause, les dons incomparables, il nous répétait : « Ce que j'admire en lui, par-dessus tout, c'est le culte de la vérité ». Pour ces deux hommes, et sur ce point, quand il s'agissait de la vérité, il n'y avait point d'amitié qui tienne ; et, le cas échéant, ils auraient obligé Platon lui-même à céder devant elle...

* * *

Comme on l'a déjà pressenti, malgré certains mouvements d'impulsion, quand se présentaient les valeurs véritables, le Père Mantelet savait se fixer. Ce serait un beau chapitre, et bien édifiant à écrire, que celui de sa fidélité.

* * *

D'abord, envers ses parents. Dans cette chambre un peu tourmentée dont nous avons esquissé les révolutions, une chose ne bougeait point : le portrait du père et de la mère de M. Mantelet... Tout le reste pouvait s'agiter et fluctuer, cette image restait en sa place. Souvent il revenait à eux, en parlait avec vénération : on sentait que la véritable image, plus inamovible et jamais effacée était dans le cœur.

* * *

Du père et de la mère on passait tout naturellement aux souvenirs. Interminables récits, fourmillant d'anecdotes, d'où jaillissaient d'innombrables portraits, des personnages passant du comique le plus franc aux gestes les plus émouvants ; quelle variété de tons et de figures : depuis le chien Pyrame, jusqu'à Monsieur l'Archiprêtre. Défilé de chantres et de sacristains, et même de très vénérés chanoines. Espiègleries innombrables aussi, et dont le jeune Charles Mantelet était souvent le metteur en scène, l'acteur principal invisible et présent.

« Et de tous ces « complots » l'âme toute puissante ». Le Père était un conteur de premier ordre, riche d'expressions et de trouvailles imprévues : agréments de nos récréations, derniers restes d'un temps où l'on savait encore converser. Quelles savoureuses pages que celles des *Enfances Mantelet* ! On a dit qu'il y avait « deux sortes de cul-

MISSION ET CHARITÉ

tures : la culture maraîchère... et puis... l'autre ». Le Père Mantelet n'avait pas la première, mais il avait certainement « l'autre » : on le sentait dans la plus courte de ces mises en scène, dans le plus bref de ses récits...

* * *

Fidélité enfin à sa famille religieuse. M. Mantelet aimait rappeler le souvenir des Lazaristes qui l'avaient formé au Grand Séminaire de Sens : M. Morlon, M. Francisque Aroud. Si son « œil de peintre » avait parfois saisi au vol et croqué un de leurs gestes, une de leurs façons de présenter leurs cours, il savait nous redire tout ce qu'il leur devait dans des domaines plus élevés : tout d'abord son attachement à la Congrégation de la Mission. Pendant près d'un demi-siècle il demeura fidèle, et avec joie à ceux qu'il appelait ses maîtres.

* * *

« Serviteur bon et fidèle »... Comme dans la Parole, la fidélité de M. Mantelet s'accompagnait de « service ». Anciens élèves de Gentilly : lazaristes ou chrétiens demeurés dans le monde, et ceux aussi qui, maintenant, sont devenus Curés dans quelques campagnes, ou religieux en quelques monastères. Nous pourrions les convoquer et les appeler en témoignage. Quand, une fois ou l'autre, il leur arrive de se retrouver, ils ouvrent l'album des souvenirs. Sur des feuilles qui déjà s'effacent et jaunissent, des figures et des noms demeurent. De ceux qui furent Frères Coadjuteurs ou professeurs, nul n'est oublié. Le Frère François, redoutable aux chenilles ; le Frère Henry, grand échanson et grand panetier, qui présidait à la substance et aux menus plaisirs de notre réfectoire. Et aussi ceux qui enseignaient latin et grec : MM. Le-Meur, Girard, Deblander : à ne citer que les disparus, ayant reçu leur récompense. Mais il semble que deux personnages surtout retiennent l'attention et se détachent sur la page. Le Père Crapez, qui fut notre vénéré Supérieur, et le Père Mantelet. Unis dans notre même reconnaissance, on les imagine, dans deux médaillons, se faisant face : comme sur les anciennes images on voit le profil de saint Pierre en face du profil de saint Paul : tous deux apôtres, vivant du Christ, également vénéré ; de l'Eglise dont ils furent les solides commencements...

...« Intra in gaudium. Entre dans la joie de ton Maître ». En ces jours de novembre le moment d'entendre cette invitation suprême. Dans cette chambre d'hôpital où le Seigneur va venir le chercher, le Père Mantelet commence cette entrée dans la joie. Sa simplicité et sa limpidité d'âme transforment ces derniers moments, souvent si troublés : et ses dernières heures seront des heures de sérénité. Il le doit à la Vierge, et le répète : « J'ai demandé à la Vierge de mourir pendant la neuvaine de la Médaille ». Il s'arrête, reprend souffle un instant, et puis : « Je l'ai prêchée, je l'ai prêchée, cette Neuvaine, souvent... » Ces paroles, nous les avons entendues, ayant été près de lui, pendant ces trois jours, à l'Hôpital Saint-Michel. Nous en garantissons le mot à mot. Ainsi que pour tout ce qui suit... La Sainte Vierge occupait beaucoup la pensée du Père Mantelet : « Après le Christ, voyez-vous, il n'y a qu'elle qui compte... Les livres... Les livres ». Et il avait le geste comme de quelqu'un qui déblaie, qui repousserait de la main des bagages inutiles, des ballots que l'on rejette pour aborder plus facilement au rivage.

* * *

Au contraire, il tenait son chapelet... Ce chapelet... Où l'avait-il trouvé ? D'où l'avait-il exhumé ?... Un de ces grands chapelets à gros grains, très espacés, un de ces chapelets que nos bonnes vieilles grand'mères accrochaient autrefois aux murs de leurs chambres, avec un grand crucifix, des médailles à chaque Pater, toutes chargées d'indulgences. Signe d'une dévotion inlassable. Depuis des années, M. Mantelet avait promis à Dieu de ne point passer une seule journée sans réciter son Rosaire. Ce chapelet, à quelques instants de comparaître devant son Seigneur, M. Mantelet l'avait maintenant sur sa poitrine ; et c'est en le tenant dans l'une de ses mains qu'il reçut la dernière absolution. « intra in gaudium... ». Des rayons de Marie, on passe tout droit aux rayons du ciel. Et M. Mantelet, âme droite, lumineuse, aimant la clarté, allait enfin trouver dans sa plénitude ce Fleuve de la Joie qui prend source dans la Vérité : ce que saint Augustin appelle, dans une formule célèbre : « *Gaudium de veritate* ».

* * *

La perfection n'est pas de ce monde. Ici-bas nul ne peut mettre sur son front la parfaite auréole. Il faut attendre le ciel. Comme nous tous, M. Mantelet eut ses limites, inhérentes à notre humaine nature. Cependant elles ne furent pas les traits dominants de son portrait.

MISSION ET CHARITÉ

Au contraire, il a dû se présenter devant son Juge, ayant surtout pratiqué : « la justice, la miséricorde, et la bonne foi » : ce qui pèse le plus dans la balance, et ce que le Seigneur appelle précisément : « Les points les plus graves de la Loi » (Evangile selon saint Matthieu, XXIII, 2,3).

* * *

A-t-il lu les phrases que nous venons d'écrire, et ces quelques traits pour son portrait?... Nous devinons son sourire : « Allez, nous dira-t-il lui aussi, occupez-vous à cette littérature. tandis que vous êtes sur terre. Vous verrez que le ciel est bien autre chose ». Alors, comme nous le connaissons, et qu'il doit avoir encore gardé son caractère un peu enjoué, nous demanderons au Père Mantelet : « Le ciel, le ciel... ». Est-ce plus beau que la Bourgogne ? » — Un instant d'arrêt, puis nous l'entendrons, moitié souriant, moitié bougonnant, — si l'on bougonne encore dans l'autre monde — : « Vous me mettez dans l'embarras... Mais tenez. Je vais vous dire... Si je redescendais sur terre, c'est en Bourgogne que je voudrais revenir. Mais, puisque le ciel m'est donné, j'y suis, j'y reste ». Ceci dit, laissez-moi tranquille : je rentre dans mon éternité. »

René PHILLIATRAUD, c. m.

Les fils et les filles de Saint Vincent de Paul au Vietnam

par Hubert HOUFFLAIN c.m.

Visiteur des Lazaristes de la Province de Paris

I. — LES FILLES DE LA CHARITÉ DE S. VINCENT DE PAUL

Les enfants de Saint Vincent de Paul sont arrivés au Viet-Nam en 1928. Les trois premières Filles, appelées par Mgr Dumortier, vicaire apostolique de Saïgon, et sur les instances du médecin-chef de l'hôpital de *Giadinh*, arrivèrent le 11 décembre 1928, pour prendre la direction de l'hôpital destiné aux Vietnamiens.

En 1949, un dispensaire, avec consultation de nourrissons, était créé. En 1951, c'était une école primaire avec 150 élèves, et sa section ménagère de vingt élèves. Les demandes d'admission ne cessent d'affluer ; elles se chiffrent par centaines ; faute de place, il faut refuser. En 1963, l'hôpital avait déjà reçu plus de 14.000 malades. Un hospice de vieillards, qui abrite 35 pensionnaires, y a été ajouté.

La paroisse de *Giadinh* bénéficia très vite de l'influence des Filles de la Charité. Elle devint le centre de la dévotion à la Vierge de la Médaille Miraculeuse, qui se répandit avec rapidité dans toute la région. Le centenaire des Apparitions de 1830, la béatification de Sœur Catherine Labouré en 1933, sa canonisation en 1947 furent l'objet de manifestations grandioses.

MISSION ET CHARITÉ

Thu-duc, à 15 kilomètres, commence par une crèche et reçoit très vite les premières aspirantes à la Communauté. Nous sommes en 1931.

L'œuvre se développe par la fondation d'un orphelinat, d'un ouvroir, d'un asile de vieillards, hommes et femmes, et d'une maison de relèvement.

Un centre de jeunesse féminine avec toutes ses activités scolaires, ménagères, artistiques, sportives, complète l'ensemble des œuvres de *Thu-duc*.

Cette maison a été transférée à *Dalat*.

Un an plus tard, soit en 1932, c'est la fondation de *Nhatrang*, sur la côte d'Annam, dans une baie merveilleuse de la mer de Chine.

La maison connut des heures angoissantes. *Nhatrang*, port de mer et port militaire, fut bombardée et occupée par les Japonais, puis réoccupée par les Vietnamiens, et reçut en 1953-1954, des contingents nombreux et de lamentables réfugiés du Vietnam-Nord.

En plus de l'hôpital, *Nhatrang* possède une crèche avec 30 bébés, un orphelinat de 90 enfants et une école primaire qui prend en charge 150 élèves.

Les Filles de la Charité de *Nhatrang* assurent en plus la visite des pauvres à domicile.

L'œuvre la plus importante du Vietnam-Sud, chez les Filles de la Charité, est, sans contredit, le « Centre Caritas » de Saïgon, 38, rue Tu-Xuong. Les filles de Saint Vincent de Paul furent appelées par la Croix-Rouge. Il s'agissait de prendre la direction d'un dispensaire pour enfants vietnamiens. Le développement de cette œuvre connaît une progression extraordinaire.

Deux autres dispensaires furent créés ; et dans ces trois dispensaires, les consultations devaient atteindre, en 1963, le chiffre de 212.450 malades.

Trois écoles agréées préparent les jeunes filles et les dames, Européennes et Vietnamiennes, par des cours que sanctionnent des diplômes, aux soins compétents des enfants et des adultes :

- 1° L'école de Jardinières d'enfants ;
- 2° L'école d'Infirmières d'Etat français : 30 élèves ;
- 3° L'école d'Assistants sociales : 30 élèves.

Un Centre de nutrition infantile, avec 100 lits, poursuit son action bienfaisante dans une garderie qui reçoit 120 enfants, de zéro à six ans, et dans deux jardins d'enfants, de trois à six ans, qui reçoivent 620 petits. Il y a aussi une consultation de nourrissons, l'œuvre de la goutte de lait, et la distribution du lait en divers points de la ville.

Si l'on ajoute à toutes ces activités la visite des pauvres à domicile avec un centre populaire et la soupe populaire quotidienne, et la surveillance des crèches de la ville et des environs, on a un éventail très large des possibilités de christianisation et même de vie religieuse en ce pays que le Pape Pie XII a appelé « Fille aînée de l'Eglise d'Asie ».

Si la maison de Saïgon revêt une telle importance pour la bonne marche des établissements hospitaliers et charitables, *Dalat*, qui succède à Thu-duc, est l'âme de la Province du Vietnam. *Dalat*, le Nice vietnamien !...

C'est en 1935 que prirent corps les premières fondations d'un immense ensemble, « Le Domaine de Marie », qui aurait pu à première vue ressortir d'une imagination désordonnée, mais qui en fait répondait aux appels de la Providence. Il devait abriter les œuvres de nécessité eurasiennne. Au lendemain des accords de Genève, le Domaine prenait sa forme actuelle et se stabilisait en des activités exclusivement vietnamiennes que les circonstances et l'avenir attendaient des Filles de la Charité.

Le « Domaine de Marie », aujourd'hui Maison Provinciale, comprend :

1^o La maison de formation religieuse des Filles de la Charité constituée par les « aspirantes » — les futures Filles de la Charité — qui s'initient à la vie religieuse et charitable pendant trois ans, par une culture humaine, française et vietnamienne, et une culture religieuse, qui les acheminent au postulat et au Séminaire ou noviciat.

En 1963, tandis que les aspirantes étaient au nombre de 40, le postulat comptait 9 sujets et le séminaire, 16. C'est la certitude de la maintenance, c'est la vision d'enrichissantes perspectives sur l'avenir assuré.

2^o La maison d'enfants : les œuvres internes du Domaine de Marie vont, en 1963, de la crèche, avec 50 bébés, au jardin d'enfants avec 82 petits, aux classes maternelles avec 127 élèves, à l'orphelinat avec 150 garçons et 150 filles, aux écoles primaires avec 137 garçons et 443 filles, à l'école secondaire classique avec 146 élèves, pour aboutir au foyer d'étudiantes avec ses 30 pensionnaires.

3^o La maison des œuvres externes du Domaine de Marie : trois garderies d'enfants avec 200 pensionnaires, les classes maternelles avec 150 enfants, les internats avec 110 garçons et 90 filles, encadrent trois dispensaires qui, en 1963, avaient secouru, depuis leur fondation, 22.000 malades.

En 1937, le Père Cassaigne, des Missions-Etrangères, curé de

MISSION ET CHARITÉ

Djiring, aujourd'hui Dítinh, devenu depuis évêque de Saïgon, et qui, victime lui aussi de son dévouement, est retiré aujourd'hui à la léproserie où il exerce les fonctions d'aumônier des lépreux, fit appel aux Filles de la Charité.

Sur son territoire de mission de Djiring, il avait découvert de nombreux cas de lèpre. Ce n'est pas dans un hôpital, mais dans des cases individuelles où les malheureuses victimes conservaient l'illusion d'un chez soi et pouvaient encore mener une vie sociale avec leurs voisins, qu'ils étaient soignés avec un dévouement admirable par le P. Cassaigne lui-même.

Devant l'accroissement du nombre des lépreux, le P. Cassaigne ne pouvait plus suffire à la tâche et, dans son amour pour ces déshérités, il fit appel aux Filles de la Charité de Djiring, venues de Dalat.

Les Filles de la Charité possédaient à Djiring même un hôpital administratif qui recevait les pauvres coolies des plantations environnantes, les accidentés des convois très fréquents sur la route qui mène à Saïgon, les nombreux montagnards des tribus d'alentour qui affluent pour y être soignés, voire même hospitalisés.

La construction du village des lépreux, à quelques kilomètres de Djiring, fut l'œuvre du P. Cassaigne et des Filles de la Charité de Djiring. La reconstruction et le développement de ce village seront entrepris par les Filles de la Charité de *Kala*, maison créée en 1957, pour dégager l'hôpital de Dítinh qui se consacrera désormais au soin des malades dans son hôpital, où, de 1937 à 1963, 12.400 malades ont été soignés, tandis que son dispensaire a donné des soins à 10.800 malades.

Les Filles de la Charité visitent les villages montagnards de la contrée où elles assurent la prophylaxie de la lèpre et la surveillance des enfants dans des villages-témoins.

Une école primaire avec 150 élèves et sa section ménagère de 50 élèves complète les activités actuelles à Dítinh.

Toujours plus avant sur les Hauts Plateaux, voici *Kontum*, siège d'un évêché dont le titulaire est Mgr Sciltz, des Missions Etrangères. Nous sommes ici en plein pays banhar, au centre de l'Annam, dans un site merveilleux. Cette contrée conserve un cachet très particulier et, dans un cadre très pittoresque, présente ses villages composés de vingt à cent maisons, groupées, sans ordre et sans symétrie, autour de la maison commune, facile à reconnaître grâce à son toit élevé et parfois dressé avec art.

Les maisons sont grandes, bien aérées. Deux rangs de colonnes en bois les supportent, et le plancher, formé de lattes de bambou bien tressées ou simplement aplaties mais fortement unies entre

elles, s'élève à cinq ou six pieds au-dessus du sol. Les murs sont faits de treillis de bambous, moins serrés. La toiture très mince et très élancée est ajustée avec des pailles très longues, choisies une à une par les femmes. Aucun clou : ils sont remplacés par le rotin.

Devant la porte principale de l'habitation, une avancée découverte, large et très solide où tous les matins les femmes écossent, à grands coups de pilon, le riz, base essentielle et quelquefois exclusive de tous les repas.

On accède aux habitations par un tronc d'arbre creusé d'encoches qui font échelons. Sous le plancher, des troncs évidés attendent (ce sont les cercueils) de recevoir les corps des divers membres de la famille.

A côté de ces troncs, toute la basse-cour s'abrite et gîte la nuit.

L'intérieur est divisé en autant d'appartements qu'il y a de familles. Il faut y ajouter une pièce assez grande pour recevoir les étrangers. Quelques jarres destinées à contenir du vin en forment tout l'ornement. Au centre, le foyer pour la cuisine. Le soir venu, le mari, la femme et les petits enfants auront seuls le privilège de se coucher, sur des nattes de jonc, autour du même foyer. Les filles auront un coin à part, et les jeunes gens, dès l'âge de treize ans, iront coucher à la maison commune.

C'est en 1938, que Mgr Janin, des Missions-Etrangères de Paris, fit appel aux Filles de la Charité. Les débuts furent très durs. Ces enfants de la forêt, habitués à une totale liberté, ne pouvaient dans leur sauvagerie se laisser encadrés et recevoir un commencement d'éducation et de formation. Leur frayeur devant la religieuse était visible ; elle était invincible en face de la Fille de la Charité visiteuse de lépreux. Ils refusaient même de toucher la blouse des Sœurs ayant soigné les lépreux.

En plus de l'hôpital administratif, les Filles de la Charité ont une crèche avec 80 bébés, un internat avec 100 petites filles, une école primaire avec 600 élèves, et une école rurale avec son foyer qui compte 85 jeunes filles.

C'est dans ce cadre et ce milieu que Mgr Janin osa créer une communauté religieuse pour les jeunes filles banhar, qu'il appela les Filles de la Médaille Miraculeuse et qu'il confia pour leurs premiers pas à la direction des Filles de la Charité.

Elles sont maintenant trente professes perpétuelles. Il y a quatre novices et sept postulantes.

A la périphérie de *Kontum*, voici la fameuse léproserie dont les développements tiennent du miracle quotidien. Qui ne connaît les faits et gestes de cette léproserie qui, à intervalles plus ou moins

MISSION ET CHARITÉ

rapprochés, défrayent la chronique du pays, témoin ce jeune tigre capturé par la Sœur Supérieure et qui se promenait en liberté à travers les hectares de la léproserie et qui lui obéissait comme un tout petit chat friand de caresses.

Cette léproserie compte 300 lépreux et possède une école pour leurs enfants, une centaine actuellement.

Les Filles de la Charité prospectent les villages environnants pour le dépistage de la lèpre, et soignent à domicile ou contrôlent leurs anciens malades blanchis — plus de 200 — retournés dans leurs villages banhars.

Revenons à Saïgon et ses environs. Nous sommes en présence d'un éventail de maisons. C'est *Cholon* qui, en 1950, a réclamé les Filles de la Charité pour l'hôpital « Hong-Bang » où sont soignés, en 1963, 420 malades atteints de tuberculose.

De ce centre administratif, les Filles de la Charité étendent encore leur action charitable sur trois hôpitaux chinois qui reçoivent leurs visites.

A ces activités débordantes vont encore s'ajouter, en réponse à des invitations pressantes, la visite des pauvres à domicile.

C'est la *Maternité de « Tu Du »*, prise en charge en 1953. En dix ans, plus de 21.000 naissances ont été enregistrées en cette maternité.

C'est l'Hôpital *Populaire*, en 1954. En 1963, on comptait que plus de 14.000 malades y avaient été traités.

C'est l'hôpital *Nhi-Dong*, en 1956. Cet établissement est exclusivement réservé aux enfants. Il est situé dans un quartier très populaire. De 1956 à 1963, il a reçu en hospitalisation 24.200 enfants.

A ces activités, les Filles de la Charité ajouteront un centre de quartier populaire avec ouvrier et soupe populaire.

Toujours en 1956, et en plein centre de Saïgon, au 42 rue Tu-Xuong, fut créé le centre de « Regina Pacis » qui, en sept ans, devait connaître des développements prodigieux. Un orphelinat de filles avec 250 pensionnaires ; très vite une école primaire qui atteindrait, en 1963, 1.150 élèves, une école secondaire avec 420 élèves, et une école technique de 70 élèves.

A l'extrémité de ce vaste groupe scolaire fut construit un centre très moderne pour polyos, qui compte 40 hospitalisés en voie de rééducation et qui a reçu en consultation 530 sujets.

Ajoutons que le centre « Regina Pacis » distribue les dons du C.R.S. à 49.950 familles dépendant de 16 centres régionaux.

Remontons vers les Hauts Plateaux pour retrouver à nouveau une création de 1953 qui dépasse en 1963 toutes les prévisions. Une petite maison qui abritait difficilement trois Sœurs pour la visite

des pauvres à domicile, fut attribuée aux Filles de la Charité à *Ban Me Thuot*. Le dispensaire primitif, modernisé et agrandi, a traité, de 1953 à 1963, plus de 22.000 malades.

Des développements inattendus s'inscrivent en une école primaire avec 850 enfants et une école secondaire classique avec 125 élèves.

En 1957, à *Kala*, près de *Di Linh*, premier poste du célèbre Père Dournes des Missions-Etrangères, auteur du fameux ouvrage *Dieu aime les patens*, fut érigée une maison de Filles de la Charité sous la direction de l'unique survivante des trois premières Sœurs venues au Vietnam, une école primaire qui compte 70 élèves de ce pays montagnard habité par les Jorai.

Les Filles de la Charité de cette maison ont pris en charge la célèbre léproserie de *Di-Linh* qui compte 280 lépreux. On ne naît pas lépreux, on le devient. Pour enrayer la contagion, les bébés de parents lépreux sont momentanément séparés de leurs parents. Pour eux, tout un pavillon en dur, véritable centre hospitalier d'enfants, a été ouvert. Ajoutons à toutes ces créations le beau dispensaire qui, en 1963, comptait déjà 3.250 consultations.

Le même année 1957, à mi-route entre *Dalat* et *Di-Linh*, et en avancée profonde dans la région montagnarde, nous trouvons *Fy-An*. Il fallait là une école pour la rude population des Moï, plus exactement nommés aujourd'hui « Montagnards ». Une école montagnarde de garçons compte aujourd'hui 50 garçons ; l'école des filles, 28 élèves.

Une grande infirmerie, embryon d'un futur hôpital, a déjà abrité, de 1957 à 1963, 1 100 malades. Le dispensaire, accolé à cette infirmerie, a donné 5.420 consultations. Les Filles de la Charité de *Fy-An*, pour leur beau travail d'inspection et de prophylaxie dans les innombrables villages perdus dans la montagne, ont déjà visité plus de 4.000 foyers.

Deux ans plus tard, c'est l'inoubliable fondation de la léproserie de *Ben-San*, à 30 kilomètres de *Saïgon*.

Cholon, faubourg chinois de *Saïgon*, regorge de lépreux. Les plus atteints gisent dans les débarras du grand cimetière de *Cholon*. Emus et bouleversés de cette détresse, un Père des Missions Etrangères et une Fille de la Charité vietnamienne, obtinrent un vaste terrain, quelques centaines d'hectares de forêt, qu'il faudra convertir en un séjour attrayant et bienfaisant pour y attirer et y maintenir jusqu'à guérison plus ou moins complète les lépreux si nombreux. Ils sont actuellement 275 enfants, adultes, voire même des ménages avec leur double chambre dans des pavillons séparés. Et l'on construit toujours... bien que la forêt qui cerne la léproserie soit un centre

MISSION ET CHARITÉ

d'opération efficace des Viet-Congs. Plusieurs attaques, accompagnées de fusillades, sans qu'on ait eu à déplorer de mort, maintiennent les responsables de cette léproserie dans une situation précaire. L'Aumônier, prêtre de la Mission, et les Filles de la Charité donnent au monde le témoignage héroïque de l'amour du prochain le plus déshérité, le lépreux, et cela au mépris de leur repos et de leur vie.

Les fondations nouvelles continuent au même rythme malgré les développements des œuvres anciennes qui exigent toujours un renfort en personnel. En 1959, c'est *Can-Tho*, à 170 kilomètres au sud de Saïgon.

En quatre ans, le dispensaire a donné 20 800 consultations, et les Filles de la Charité assurent la visite des pauvres à domicile.

Dispensaire et visites à domicile ont abouti à la création d'un ouvroir pour les fillettes et à la distribution d'une soupe populaire.

Et voici, en 1963, la dernière-née du Vietnam, la plus avancée dans les Hauts-Plateaux, dans le nord du Vietnam, à 32 kilomètres au nord de Kontum, en un site merveilleux, la maison de *Kon-Horing*.

C'est une école montagnarde, une école rurale qui compte déjà 190 élèves ; c'est un dispensaire qui, en cinq mois, a déjà donné 1.800 consultations. Ici aussi et, en plus, les Filles de la Charité assurent la visite des pauvres à domicile.

Les Filles de la Charité étaient venues, appelées par Mgr Dumortier, évêque de Saïgon, et sur les instances du médecin-chef de l'hôpital de Giadinh. Elles étaient trois. De ces trois, une seule est encore sur la terre vietnamienne, l'actuelle Supérieure de Ka-La.

Elles sont actuellement 161. Parmi elles, 25 viennent de France et d'autres pays d'Europe, mais 136 sont Vietnamiennes.

Il y a, au 14 février 1964, 40 jeunes filles qui constituent le groupe des Aspirantes ; au postulat, elles sont 9 ; le « séminaire » compte 16 novices. Cela suit... Chrétienté continue !

II. — LES FILS DE SAINT VINCENT DE PAUL : LES PRÊTRES DE LA MISSION

Les Prêtres de la Mission vinrent au Vietnam en 1936, quand fut érigé le séminaire des Filles de la Charité à Thu-Duc. Un Prêtre de la Mission en fut nommé directeur. Le développement des activités charitables et hospitalières des Filles de la Charité, l'expulsion des confrères de Chine sont au point de départ d'une implantation des

Prêtres de la Mission en terre vietnamienne, implantation demandée d'ailleurs avec instance par les autorités religieuses du pays.

En 1956, fut érigée officiellement en maison constituée, le Domaine de Clairval, appelé depuis « Pavillon Saint-Vincent », nom de la première résidence des Lazaristes.

Un foyer de jeunes, devenu aujourd'hui école apostolique, séminaire de la Mission, qui assure toutes les classes d'un enseignement secondaire classique avec le programme français, autorise tous les espoirs pour un avenir rassurant des œuvres vincentiennes au Vietnam.

Les confrères sont responsables de la direction des Sœurs, de la paroisse du Domaine de Marie, de l'aumônerie du lycée français.

La Mission chinoise. — Une mission a été confiée à la petite Compagnie en Chine. Mission que nos confrères ont remplie selon leurs moyens depuis 200 ans, qui ne nous a pas été retirée et que les circonstances actuelles ne suppriment pas pour autant.

Il reste en Chine quelque 150 confrères chinois, quelque 200 Filles de la Charité Chinoises, qui continuent de leur mieux leur apostolat; un jour viendra où il sera possible, où il faudra les rejoindre, les comprendre et les aider.

On trouve des Chinois dans le monde entier. Mais les plus intéressants sont ceux du Sud-Est asiatique, parce qu'ils sont appelés à reprendre contact avec le continent dès qu'il sera ouvert. Ils sont au Vietnam plus d'un million.

« Ces millions de Chinois de la dispersion, christianisés, formeront ce « petit reste » dont parle l'Écriture, salut du peuple tout entier. Guidés et évangélisés par des chefs spirituels de leur race, en collaboration avec des missionnaires d'autres nations, ils fourniront les cadres nécessaires pour les futures reconstructions, expérimenteront de nouvelles méthodes d'apostolat, créeront une science et une littérature religieuses et forgeront d'autres instruments destinés à hâter l'évangélisation de leur mère-patrie libérée.

« Cette évangélisation est d'autant plus urgente que ces masses chinoises sont touchées par les idéologies qui se disputent la maîtrise du monde. C'est donc une heure cruciale pour l'Église, une de ces minutes dont parlait Pie XI, qu'il ne faut pas laisser passer. »

La présence de nombreux Chinois à Dalat et dans les environs fut l'objet de vives préoccupations du Supérieur actuel de la Maison des Lazaristes à Dalat, le Père Dulucq. Il confia la Mission Chinoise au Père Tchang, lazariste chinois. Sa responsabilité s'étend à tout le diocèse de Dalat pour la population chinoise.

Une école chinoise est en construction.

MISSION ET CHARITÉ

Un séminaire de frères coadjuteurs de langue chinoise vient d'être établi.

Ce sont là quelques-unes des réalisations de la paroisse « Regina Pacis » qui a été créée à Dalat même et qui compte plus de 2 000 Chinois.

Au hameau stratégique de *Lieu-Kan*, situé à 30 kilomètres de Dalat, un nouveau centre de mission, avec une école chinoise, a été fondé récemment.

Mission montagnarde de Djom. — En 1961, sur la demande de Mgr Hien, évêque de Dalat, la Compagnie a pris en charge le secteur montagnard de Djom-Stiétuc où nos confrères s'initient à la langue locale, le chulu.

Il y a trois centres qui englobent, le premier 7 villages autour de Djom, le second 20 villages, et le troisième 15 villages, tous païens, mais instamment désireux de devenir catéchumènes. Entre ces groupes s'étend une cinquantaine d'autres villages païens, que guettent les protestants.

Les travaux sont durs et pénibles. Il faut visiter les maisons une à une, et les seuls moyens de communication possibles sont la marche à pied ou le cheval. Rouler en jeep est quelquefois possible, mais si le moteur résiste, l'homme y tient difficilement.

Saïgon. — En 1964, l'école apostolique de Dalat, va être transférée à Saïgon, où une nouvelle maison vient d'être érigée avec l'assentiment de Mgr Binh, archevêque de Saïgon.

Nos confrères ont déjà l'aumônerie des Maisons des Filles de la Charité de Saïgon et des environs.

C'est de Saïgon que dépend, entre autres, l'Aumônerie de la fameuse léproserie de Ben-San.

La léproserie de Ben-San. — Le P. Berset en est l'aumônier en même temps que curé de la paroisse de *Khanh-Van*, hameau stratégique qui compte 300 chrétiens, mais 150 pratiquants. La paroisse est restée douze ans sans prêtre (1945-1957).

La léproserie de Ben-San comprend 9 Filles de la Charité (7 Vietnamiennes et 2 Françaises).

La léproserie a inauguré son fonctionnement le 24 avril 1959. Le 3 juin 1959, 12 premiers malades arrivaient. En fin juin 1959, ils étaient 150.

Son fonctionnement a été arrêté en juin 1961, mais a repris en octobre 1963, avec 500 malades. Dans quelques années, prévoit-on, la léproserie abritera 1 000 malades.

Le nombre de chrétiens est de 190, dont 90 Chinois ; des catéchumènes : 50.

DOCTRINE

Le groupe des lépreux blanchis est en apprentissage ou au travail à Saïgon, mais revient « sous contrôle médical ».

Un beau projet est à l'étude : à 2 kilomètres de la léproserie, à l'Est, un village de lépreux blanchis est à prendre sur la forêt. Il aurait une population de 1 000 habitants qui se livreraient au tissage, à la vannerie, à l'ébénisterie, à la fabrication des meubles...

Un seul vœu, une seule prière : que Dieu accorde la paix à ce pays qui attend depuis dix ans la cessation de la lutte fratricide. La paix serait le point de départ d'une accélération dans le développement du catholicisme et d'une expansion dans l'Extrême-Orient de l'évangélisation chrétienne.

Hubert HOUFFLAIN, c.m.

Saint Vincent l'Afrique du Nord Notre vocation missionnaire ⁽¹⁾

par le R.P. André PASQUEREAU
Provincial d'Afrique du Nord

Monsieur et Très Honoré Père ;
Mes chers Confrères ;
Mes Sœurs ;
Mes bien chers Frères.

Je voudrais vous parler de saint Vincent, de l'Afrique du Nord, et de notre vocation missionnaire. Pourquoi ? Parce qu'il est temps pour moi, de rendre hommage à Dieu pour les grâces nombreuses qu'il m'a accordées en dix-sept ans de ministère en ces pays !

Saint Vincent a voulu communiquer à ses fils spirituels « l'inquiétude » du pauvre. C'est autour de cet objectif que se joue notre vocation missionnaire : « ... d'autant que la Petite Congrégation de la Mission désire imiter Jésus-Christ Notre Seigneur, selon son petit possible, moyennant sa grâce... C'est pourquoi sa fin est : 1^o de travailler à sa propre perfection... 2^o de prêcher l'évangile aux pauvres... » nous est-il signifié au premier paragraphe de nos Règles Communes.

Le « type » de la pauvreté du XVII^e siècle, celle qui « inquiéta » le zèle de Saint Vincent, fut celle des « gens des champs » (paragraphe 1, chapitre 1). Pauvreté économique, pauvreté de foi ! ils constituaient une sorte de Tiers-Monde, sous-développé de l'époque, dignes de

(1) *Panégyrique pour la fête de la translation des reliques de Saint Vincent* (12 avril 1964).

l'intérêt charitable et du zèle des nouveaux missionnaires que Saint Vincent leur envoyait.

Mais bientôt, notre fondateur découvrait mieux encore... ou pis : la pauvreté sordide écœurante des rameurs sur les bancs des galères Et ce fut la mission charitable et évangélique auprès des galériens.

Pouvait-on descendre encore plus bas dans la pauvreté ? Dans l'insécurité, la misère physique et morale ? Se pouvait-il trouver abandon, solitude plus grande que celle du pauvre honteux, du banni, de l'exilé qui fuit la terre natale devant l'invasion ?

De Marseille à Paris, le voyage interminable, toujours dangereux, s'achevait très souvent dans les bagnes d'Alger et de Tunis.

Saint Vincent qui achève de quadriller la pauvreté en France ne veut pas manquer le coche de l'Eglise missionnaire.

En 1646, il fonde coup sur coup la mission d'Alger et de Tunis. Trois siècles d'apostolat authentique ! Trois siècles de présence effective (1) sur ce sol ingrat où l'Islam hermétique soutint toujours mal le rayonnement d'un foi étrangère au Coran.

Cette obstination de l'Eglise et de la Congrégation à s'accrocher à cette terre apparemment stérile, réfractaire à la semence qui tombe, sans arrêt recèle un ferment — et pourquoi pas ? — un enseignement lumineux pour la vocation missionnaire qu'est la nôtre.

I. — HISTOIRE DE LA VOCATION MISSIONNAIRE VINCENTIENNE EN BARBARIE

1^o L'Eglise de l'Afrique du Nord se présente comme celle de l'échec ! toujours précédé d'un essor étonnant. Au temps des saints Augustin et Cyprien, plus de 300 évêques ! Un rayonnement universel !

Pourtant saint Augustin écrit sa « Cité de Dieu » dans Hippone qui attend dans l'angoisse le choc de l'invasion des Vandales.

Quelques siècles plus tard, les lambeaux d'une belle chrétienté vont se diluer dans l'invasion progressive et méthodique de l'empire ottoman.

A partir du XII^e siècle, c'est déjà l'Eglise du silence !

2^o Au temps de saint Vincent, de cette chrétienté qui ne peut être conçue qu'inférieure en nombre et en niveau humain, il ne reste que des bastions militaires espagnols ou français, tremplin de domi-

(1) Moins quinze ans d'absence de 1827 avec le départ de M. Solignac à 1842 avec l'arrivée (13 nov.) de M. Viallier.

MISSION ET CHARITÉ

nation ou porte ouverte sur des échanges commerciaux... et des milliers de captifs dans les bagnes d'Alger, Tunis et Oran : 10 000 pour la seule ville d'Alger répartis dans quelque 400 prisons.

Comment saint Vincent va-t-il résoudre ce problème d'évangélisation charitable, si loin de ses bases, loin de tout appui sur une terre hostile, où l'opposition séculaire, Eglise-Islam, complique la tâche du missionnaire qui veut travailler au nom du Christ souffrant !

Comme en de nombreuses circonstances de sa vie si bien remplie, le saint et l'homme d'affaires vont se rencontrer et se liquer pour trouver un « modus vivendi » acceptable et accepté de 1646 à 1827.

— Le saint et le missionnaire lucide se rendit compte qu'il ne pouvait prétendre pour ces « pauvres » parmi les pauvres, à la seule œuvre de rachat qui finalement n'intéressait que des unités ; et les autres, tous les autres ? Il fallait non seulement maintenir un contact mais organiser leur évangélisation.

Et ce sont les missions dans les bagnes où l'on frappe, où l'on meurt de misère... dans les fermes de l'intérieur où les chrétiens captifs ne connaissent pas de répit. Les missionnaires prêchent, confessent et, — détail non négligeable, pour des gens qui manquent de tout, — achèvent leurs exercices par un bon repas. Ils coopèrent ainsi à redonner à ces « pauvres » leur dignité humaine et un rayonnement dans le monde musulman.

— L'homme d'affaires prit conscience, des tractations toujours difficiles pour racheter un captif, des difficultés de garder à l'argent sa valeur réelle en Orient, des difficultés à faire entendre la voix de la justice ou de faire prévaloir des libertés essentielles.

Son génie en la circonstance fut d'accepter qu'un prêtre ou frère de la Congrégation devint consul de France (1) à Alger, puis Vicaire Apostolique.

Ce mandat officiel, sous l'égide du Roi très chrétien ou sous l'autorité du Souverain Pontife, donnait du poids à leurs démarches peineuses. Ils disposaient ainsi d'une autonomie relative quant à leurs initiatives et leurs disponibilités financières. Enfin leurs possibilités apostoliques s'en trouvaient accrues avec un titre aussi précieux.

Pourtant plusieurs payèrent de leur vie le cran qu'ils manifestaient. Beaucoup connurent les fers et la prison (2).

3^o 1830 ! Nouvelle période... Nouvel essor de l'Eglise ! Une

(1) Il y eut six Lazaristes consuls de France à des époques différentes : M. Jean le Vacher, frères J. Barreau, Fr. Dubourdieu, M. Montmasson, M. Boussu, M. Groiselle.

(2) Morts à la bouche d'un canon : M. Jean le Vacher, le 29 juillet 1683, M. Montmasson, le 5 juillet 1688 et le F. Francillon, le 6 juillet 1688.

chance s'ouvrait pour elle avec l'implantation nombreuse d'une minorité chrétienne, malheureusement étrangère à ces marches d'Afrique. Les conséquences devaient en être tragiques.

Pourtant la Congrégation pouvait écrire une belle page dans ce nouveau départ. Elle entre de nouveau en scène en 1842, avec une grande figure qui domine cette époque : le P. Girard, plus connu sous le pseudonyme de « Père Eternel » ! Homme fait (50 ans), loin des illusions de jeunesse ! Animé depuis toujours du désir de travailler à la conversion des Musulmans. Dès son arrivée il fonde l'œuvre du catéchuménat, s'installe en pleine Casbah. Plusieurs essais n'aboutissent qu'à des apostasies parce qu'il ne pouvait pas imaginer que le milieu de ses jeunes convertis soit aussi tyranique et intolérant.

On lui confie alors Kouba et la fondation du premier Séminaire. C'est pour lui l'occasion de communiquer sa flamme aux jeunes Séminaristes, une orientation nettement missionnaire qui comprend l'étude de la langue dès le départ. Il lance même une sorte de soupe populaire pour les enfants pauvres du coin qui bénéficient de ce repas moyennant une petite demi-heure d'instruction religieuse. Le général Pélissier, alors Gouverneur général, prit ombrage de ces initiatives et ordonna qu'on les arrête, et que le Père Girard fut révoqué. Mge Pavy parvint, non sans mal, à une reconsidération du maintien du « Père Eternel » mais il fallut se résoudre à abandonner les premiers pas officiels de l'évangélisation. Pourtant l'œuvre du P. Girard aura un premier prolongement dans la fondation des Pères Blancs où son expérience et son prestige servirent le Cardinal Lavigerie... et un deuxième, dans la construction vaste, immense, du Grand Séminaire, qu'il « prévoyait » non seulement Algérien ou Maghrébin mais Africain.

II. — NOTRE VOCATION MISSIONNAIRE ACTUELLEMENT

Après l'essor sur lequel on pouvait fonder à juste titre tant d'espérances, nouvel effondrement... très rapide... trop rapide ! Vous en connaissez les événements marquants...

Sans oser préjuger d'un avenir, mal défini dans le présent, on peut déjà découvrir une synthèse de l'époque de saint Vincent et du temps du P. Girard, à savoir : une petite chrétienté, réduite au silence, sans être pour autant captive, d'une part ; animée d'une volonté organique d'évangélisation ou de pré-évangélisation, d'autre part.

MISSION ET CHARITÉ

Le jeu en vaut-il la chandelle ? Faut-il suivre ceux qui voient tout en noir ? et accusent forfait avant de livrer bataille ?... Ou faut-il emboîter le pas aux « enthousiastes » natifs qui ne voient que le bien à faire ?

Comment l'Eglise va-t-elle à nouveau résoudre ce problème ? La seule réponse valable est dans le cœur de Dieu ! Mais nous participons tous au dessein divin. Il nous appartient de le retrouver, de le deviner, de le « côtoyer ». Pourquoi la Congrégation n'y aurait pas sa part... sa place, une place marquée ?

a) Il y va de l'œuvre fondamentale de l'Eglise.

1^o Petite ou grande, nombreuse ou restreinte, l'Eglise constitue partout une « Présence », non seulement en acte, comme le minimum recherché d'une démarche, mais un argument de foi en sa Sainteté : « Qui me voit, voit mon Père. » (Joa, 14^o) ... en sa solidité indestructible : » ... et les portes de l'enfer ne pourront rien contre elle. » (Math. 16¹⁶) ... argument de foi en son rayonnement effectif : « Vous êtes le sel de la terre... le levain... la lumière du monde ! » D'autant meilleur levain que la pâte à soulever est compacte, énorme ! D'autant meilleur sel que le plat est copieux... D'autant meilleure lumière que la pièce est vaste et les convives nombreux et dispersés...

Notre foi en l'Eglise est engagée dans sa seule « Présence », par notre « Présence » même infime. Et si demain, par un sort toujours actuel et vérifiable, nous étions tous chassés de cette terre, prêtres et laïcs, l'Eglise chercherait dès notre départ à recréer une « Présence ». Tant il est vrai que l'Eglise doit avoir sa place partout et est partout à sa place !

2^o La deuxième argument tire sa formulation dans les grands courants de la spiritualité actuelle, à savoir : Dieu n'a jamais pris appui sur le nombre, sur la grandeur, la puissance. Bien au contraire, il s'est plu — et nous pouvons affirmer — qu'il s'est acharné, sans jamais y réussir parfaitement à dégager son peuple du complexe de sécurité.

Tout l'Ancien Testament est rempli de cette plainte : « J'avais ceci, cela... Seigneur, et tu me l'as enlevé »... d'une part.

Et de la volonté éducatrice du Seigneur pour nous mettre coûte que coûte sur son chemin, d'autre part.

En tout cas, le fait est patent et nous l'admettons théoriquement :
— C'est dans le malheur qu'Israël découvre ou redécouvre son Dieu...

— C'est dans la captivité interminable qu'il trouve les plus beaux chants, les actes de foi les plus vibrants...

— C'est à la petite communauté juive exilée d'Alexandrie que nous devons la première codification de l'Ancien Testament.

Sommes-nous prêts à l'admettre pratiquement, réellement ?

Le « petit reste » de l'Eglise d'Afrique du Nord s'apprête à vivre ce temps de grâce. Puisse-t-il y approfondir le sens de son Dieu ? Puisse-t-il le faire découvrir à tous ceux qui l'ignorent, par sa seule souffrance qui se veut rédemptrice !

3° Déjà des signes de renouveau et d'espérance pointent à l'horizon. Car silence, infériorité, « petit reste », n'équivaut pas à démission, capitulation : « Gardez courage, dit le Christ, j'ai vaincu le monde » (Joa, 16^{ss}). Nos églises sont vides, saccagées bien souvent. Le tombeau lui aussi était vide mais le Christ ressuscité... et le Christ ressuscité ne meurt plus ! Nos églises sont vides... mais les prêtres sont là... les religieuses elles aussi !... Quel pays dit de mission, bénéficiant pour un départ comme le nôtre, de la présence simultanée de plusieurs centaines de prêtres et d'un bon millier de religieuses dont on peut dire qu'ils et elles sont équipés pour la plupart du fait de leur connaissance pratique et linguistique du pays ?

Ce qui a permis, depuis deux ans, malgré la douleur cuisante occasionnée par l'exode massif de 900 000 chrétiens de voir surgir un peu partout de nombreux essais et même des réalisations étonnantes qui témoignent une vitalité réelle et une volonté solide d'adaptation.

b) Quelle est donc la part des fils et filles de Saint Vincent ? Si Saint Vincent n'a pas hésité en son temps à fonder la mission de Barbarie pour les « pauvres » qui s'y trouvaient, nous ne pouvons douter que les « pauvres » de 1964, si nombreux, tant parmi les musulmans que parmi le petit reste de chrétiens, ne soient prêts à redorer notre blason.

Quand on est avec les pauvres, on est avec l'Eglise... »

Le Salut du monde n'est-il pas lié intimement à l'évangélisation des pauvres. « Allez rapporter à Jean ce que vous entendez et voyez : les aveugles voient et les boiteux marchent, les lépreux sont guéris et les sourds entendent, les morts ressuscitent et la Bonne Nouvelle est annoncée au pauvres » (Math. 11^o),

Pouvons-nous prétendre travailler à notre salut et à celui du monde sans nous intéresser au sort des « Pauvres » ?

La Congrégation peut-elle se désintéresser de cette portion du Tiers-Monde à l'heure où « *Pacem in terris* » suscite une mobilisation de l'Eglise... des chrétiens... pour régler dans un grand mouvement d'unité évangélique, le problème de la faim, de l'alphabétisation... deux domaines d'élection du monde des « Pauvres ».

MISSION ET CHARITÉ

Aussi, sans renier le passé lointain et proche, les fils et filles de Saint Vincent, dans des œuvres sans prétention, mais pauvres parmi les pauvres, préparent dans le désintéressement total, le passage du Christ... qui vient quand Il veut et comme Il veut.

CONCLUSION

Nous cherchons le ou les moyens capables d'accrocher l'esprit des jeunes générations qui boudent une vocation, manquant d'horizon à leur sens.

L'élan initial, imprimé par Saint Vincent a débordé depuis longtemps l'Afrique du Nord pour se répandre dans tout le Moyen-Orient. Nous sommes devenus, sans en prendre conscience, une Congrégation implantée profondément et fortement en pays islamiques, les missions les plus dures du monde. Cent confrères y travaillent dont vingt-cinq parmi eux sont Arabes de naissance dont un patriarche. Quelle mine de riches possibilités ! capables d'intéresser des esprits épris de risques et à la recherche d'aventures apostoliques !!!

« Quand l'Eglise prend conscience d'elle-même, a dit le cardinal Montini, elle devient missionnaire. »

C'est la grâce que je nous souhaite !!!

Les évêques d'Algérie lancent un appel en faveur de l'enfance malheureuse.

« Les évêques d'Algérie viennent de lancer un appel commun en faveur de l'enfance malheureuse. Ils déclarent notamment, en prescrivant une quête pour le 8 mars :

« Aggravée par des années d'épreuves et par les difficultés économiques, une dure misère sévit dans de nombreuses régions. Les inépuçables et les catastrophes naturelles ajoutent encore aux détresses qui viennent de la faim, du dénuement, et causent des ravages parfois mortels, surtout parmi les petits enfants.

On sait combien les carences alimentaires sont funestes dans les toutes premières années de la vie, provoquant des déficiences dont l'adulte ne se remettra jamais complètement.

Pour mesurer l'étendue du fléau, pensons aux quatre cent mille enfants qui naissent chaque année en Algérie, promesse magnifique pour l'avenir d'un peuple, mais trop souvent contrariée dès son point de départ.

Les évêques d'Algérie ne peuvent faire leur émotion devant ces souffrances innombrables, qui soulèvent au fond du cœur les sentiments les plus élémentaires d'humanité.

Ils estiment de leur devoir de lancer un appel à tout le peuple chrétien et à tous les hommes de bonne volonté, pour qu'ils viennent en aide, par les moyens appropriés, à des situations si poignantes.

Pour les catholiques, le temps du Carême est un temps de prière, de pénitence et de restrictions volontaires ; l'Église les invite à transformer en généreuse : sauver les vies menacées des petits enfants d'Algérie.

Que les femmes et jeunes filles ayant plus de possibilités s'ingèrent et se dévouent pour instruire, éduquer et porter secours aux déshérités de leur voisinage.

24 FÉVRIER 1964 : ALGÉRIE.

Faits et Dates

L'ÉGLISE ET LA CHARITÉ

MISSION ET CHARITÉ

Que, dans les familles, on sache se priver du superflu ; que les enfants eux-mêmes soient encouragés aux petits sacrifices ; et que toutes les économies réalisées en espèces ou en nature, vêtements, ou provisions durables, soient réunies par ville et par village et confiées aux organismes qualifiés, comme les délégations paroissiales et diocésaines de la Caritas algérienne. Que les prêtres et les dirigeants des œuvres ou institutions catholiques veuillent bien favoriser cette campagne traditionnelle du Carême contre la faim et la misère et servir d'intermédiaires pour les collectes et les répartitions nécessaires. »

« La Croix », 24/2/64.

27 FÉVRIER 1964 : FRANCE.

Les travaux de l'Assemblée des Cardinaux et Archevêques : Appel à la solidarité et à la réconciliation.

« Nous voulons attirer l'attention sur des cas douloureux qui prolongent les souffrances d'un certain nombre de familles françaises. Ils demandent de la part de tous compréhension, sympathie et charité active.

Ce sont d'abord les « disparus » en Algérie (hommes, femmes, enfants) pour lesquels nul ne possède une information certaine. Sont-ils décédés ou survivants ? On imagine l'angoisse de leurs familles en France.

Des enquêtes ont déjà eu lieu. Des démarches ont été faites de notre part. L'Eglise demande instamment que les recherches soient poursuivies partout où l'on peut présumer que ces personnes auraient pu être transférées.

Ce sont aussi les femmes et les enfants, restés en Algérie, d'anciens soldats, fonctionnaires, élus musulmans réfugiés en France. Ces familles souffrent d'être séparées. Il serait humain qu'elles puissent se réunir au plus tôt. D'une manière plus large, notre sollicitude va vers les 800 000 rapatriés d'Algérie. Déjà, dans nos diocèses et par notre Assemblée, des appels pressants ont été adressés à tous les chrétiens, aux organismes d'Action catholique et d'action charitable et sociale pour que ces rapatriés soient accueillis partout comme des frères. Que tous leur apportent l'entraide et les services dont ils ont besoin ! Qu'ils soient reçus avec cœur au sein de la communauté nationale dont ils font partie.

Enfin, nous pensons à tous ceux qui, dans les prisons, expient la peine à laquelle ils ont été condamnés à l'occasion des événements d'Algérie. L'heure est venue d'oublier les discordes passées. Une large amnistie devrait être un grand acte de solidarité et de réconciliation nationales. En particulier, il faut offrir aux jeunes et aux chefs de famille la possibilité de mettre leurs énergies et leurs espoirs au service de la patrie, qui a tant besoin du concours de tous ses fils. »

« La Croix », 1^{er} mars 1964.

FÉVRIER 1964 : FRANCE.

Pax Christi. Tous nous unir.

« S'il est un mouvement qui puisse suivre avec satisfaction le développement et les réalisations de la Campagne contre la faim et des divers Comités qui y participent, c'est bien « Pax Christi ». Pour la raison bien simple que c'est lui qui, le premier en France, lançait, dès 1955, une campagne en faveur des pays sous-développés.

LES TRAVAUX ET LES JOURS

Après ce départ, l'effort de « Pax Christi » se poursuit d'une façon que l'on serait tenté d'appeler « normale ».

Ainsi, en 1956, ce fut la première Campagne contre la faim qui porta ce nom, avec une quête qui se déroula le « dimanche de la paix », et l'édition de « J'ai faim », le premier document qui se proposait de vulgariser cette idée simple, mais terrible, que deux hommes sur trois dans le monde souffrent de la faim. « Pax Christi » avait senti juste, le public découvrit avec stupeur cet immense problème et les cent mille exemplaires de la première édition du petit livre furent rapidement épuisés.

En 1957, la campagne du mouvement porta sur « l'essor des peuples de couleur », mais restait étroitement attachée aux réalités primordiales de la sous-alimentation et de la faim...

... Il est bien évident que si, pour quelques-uns, le développement c'est le nouveau nom de la paix, beaucoup en sont encore au seul geste de l'aumône au stade caritatif et ne ressentent pas le fait d'aider les pays sous-développés comme un devoir de solidarité et de fraternité humaine.

C'est cette idée-là qu'il va falloir désormais développer, exposer le plus clairement possible, si l'on veut vraiment que l'aide au tiers-monde soit efficace. L'assistance technique des pays nantis n'est pas une charité, c'est une œuvre de justice. Il faudra aussi appuyer ou préparer toutes les structures qui vont dans ce sens, en particulier celles qui s'occupent du départ des cadres et techniciens. Sur ce point bien précis, « Pax Christi » souhaite la création d'un organisme unique. »

« La Croix », 23-24 / 2 164.

FÉVRIER 1964 : FRANCE

M.J.R.C. et M.J.R.C.F. : Les jeunes Africains doivent prendre en main leur propre développement : A nous tous de les aider.

« Depuis déjà sept ou huit ans, la J.A.C. et la J.A.C.F. (devenus depuis M.R.J.C. et M.R.J.C.F.) s'intéressent activement aux grands problèmes du développement africain. L'envoi de responsables européens, principalement français, pour la mise en place du mouvement dans les divers pays de l'Afrique francophone a largement contribué à la connaissance et à l'étude des problèmes du sous-développement...

... La J.A.C. a surtout, par ses permanents européens, fait porter ses efforts sur la technique des cultures. C'est ainsi que, pour aider à passer la longue période de la saison sèche, ont été développées les cultures de jardin irriguées, ainsi que l'élevage des poulets. Quant aux cultures traditionnelles, on a essayé de les améliorer. Ainsi, c'est en grande partie grâce à l'action de la J.A.C. que s'est développée la culture attelée utilisant les bœufs et les ânes dans les régions les plus pauvres. La culture attelée, qui est encore loin d'être dépassée, a été la grande révolution apportée ces dernières années à l'agriculture africaine...

... Les résultats, ils apparaissent déjà un peu partout. On a reconstruit des villages entiers selon les nouvelles normes, on installe partout des filtres à charbon, on creuse des puits pour éviter d'aller chercher au loin l'eau boueuse des marigots. La traction animale a permis de labourer plus profond, donc d'obtenir de meilleurs rendements.

Et puis les jeunes apprennent à travailler ensemble : ainsi s'amorcent des réalisations de travail coopératif, travail qui peut amener de sérieux progrès dans la lutte pour le développement. Puis on passe à l'organisation des

MISSION ET CHARITÉ

loisirs, ou, au moins, à la mise sur pied de fêtes, de veillées, d'équipes de sport. Ce n'est qu'un peu plus tard que l'on passe à d'autres activités, plus spirituelles, telles que l'organisation de Journées de préparation au mariage, car M.R.J.C. et M.R.J.C.F. n'oublie pas qu'ils ont un idéal chrétien à transmettre.

Déjà, par ses multiples activités, J.A.C. et J.A.C.F. font maintenant partie de la vie des jeunes Etats africains. Dans l'Afrique francophone, il y avait environ 3 000 groupes J.A.C. il y a dix-huit mois ; en en compte plus de 4 000 à l'heure actuelle...

... Une trentaine de « permanents » travaillent actuellement dans les pays d'Afrique francophone, presque tous français. Et une cinquantaine y ont déjà travaillé, au cours d'un volontariat d'une période de deux ans environ. Mais l'intention du M.R.J.C. et du M.R.J.C.F. est d'africaniser le plus tôt possible le mouvement, donc de former le plus rapidement possible des militants africains capables de prendre le relais. Cette africanisation est sur le point de se réaliser, en plusieurs endroits, ou déjà faite, comme en Haute-Volta et au Sénégal... »

« La Croix », 23-24 /2/64.

FÉVRIER 1964 : U N E S C O.

Le problème des familles inadaptées : la collaboration doit être plus étroite entre scientifiques et chercheurs sociaux.

« Coopération internationale entre groupes de chercheurs et scientifiques, nécessité d'un plus large échange d'informations et, enfin, action sur les administrations nationales des affaires sociales, telles sont les principales conclusions auxquelles ont abouti les quelques 300 délégués et experts de seize pays qui ont examiné, pendant trois jours, au palais de l'U N E S C O, les problèmes se rapportant aux « familles inadaptées dans les sociétés occidentales contemporaines »...

« En descendant dans les rues de Liverpool, de Copenhague, de Cologne ou de Rotterdam, devait déclarer M. l'abbé Joseph Wresinski, secrétaire général de l'Association « Aide à toute détresse », nous devons nous rendre à l'évidence qu'effacer la pauvreté n'est pas l'affaire d'une mesure économique ni de la démarche d'une assistante sociale, si compétente soit-elle. Face à ces zones humaines, nous savons que la répartition de l'ensemble des biens économiques, sociaux et culturels doit être repensée. Développement social du monde des pauvres, grâce à un renouveau des institutions politiques, culturelles et religieuses, voilà, nous semble-t-il, la seule solution scientifique et sociologiquement valable d'une misère qui nous échappe depuis trop longtemps. »

« La Croix », 14 /2/64.

14-15 MARS 1964 : FRANCE.

Congrès national de « Pax Christi » : « Le dialogue et la paix ».

« Aux 250 délégués et militants, venus de France et des pays voisins, M. Jean Hau, secrétaire national de Pax Christi », faisait notamment remarquer, en clôturant les débats avec Mgr Lalande :

« Notre recherche doit se faire dans un sens rigoureusement scientifique ; le temps des élans pacifiques, généreux mais impulsifs est dépassé. Il ne

LES TRAVAUX ET LES JOURS

s'agit pas de faire le procès du vieux pacifisme du cœur, mais de le remettre à jour.

... C'est pourquoi nous vous avons proposé une analyse sérieuse des données de fait et de situation aux divers plans du dialogue ; mais nous savons aussi que si une pure technocratie de la paix est concevable et réalisable, elle n'est pas suffisante. Il faut en plus un profond effort de foi et d'amour, un dialogue ouvert aux âmes de bonne volonté dans l'acceptation de l'autre, et aussi un dialogue interne entre les catholiques de différentes tendances, entre « Pax Christi » et les divers mouvements catholiques ou non, entre le Secrétariat national et les diocèses, entre les jeunes et les moins jeunes. Notre rôle est de créer des liens. »

Mgr Lalande, résumant à son tour les travaux du Congrès, pensa pouvoir le faire en cette phrase lapidaire : « Pour faire la paix, il faut être deux, et pour être deux, il faut être un. » Mais le dialogue, à notre époque, ne doit pas être seulement un fait et un droit, il est un devoir, une obligation et, partant, les chrétiens doivent prendre l'initiative, l'initiative dans tous les secteurs de la vie pour qu'à travers le dialogue la paix s'établisse partout entre les hommes. »

« La Croix », 17/3/1964.

17 MARS 1964 : AFRIQUE DU SUD.

Les évêques condamnent le projet de statut des Noirs.

« La conférence des évêques catholiques d'Afrique du Sud a publié une déclaration affirmant que le projet d'amendement aux lois sur le statut des Noirs, actuellement soumis au Parlement, « est la négation de la morale sociale et de la pensée chrétienne. »

Bien que le texte « contienne quelques clauses favorables aux Africains, il constitue dans l'ensemble une violation des droits fondamentaux de l'homme », déclarent les évêques.

Cette loi priverait 7 millions de citoyens africains « de leurs droits de résider, de se déplacer et de trouver un emploi en dehors des zones bantoues, c'est-à-dire en fait dans les quatre cinquièmes de la République », disent les évêques, ajoutant que la loi envisagée « ne s'accorde avec aucune conception de la dignité de la personne humaine ».

On sait que l'archevêque de Bloemfontein, Mgr Whelan, avait fait dernièrement une déclaration dans laquelle il admettait le principe d'une politique de « développement séparé » des communautés raciales. La Conférence a tenu à faire une mise au point, affirmant que cette déclaration n'exprimait pas l'opinion officielle de l'épiscopat.

En tout cas, l'épiscopat est unanime à condamner les mesures par lesquelles le gouvernement sud-africain entend appliquer la conception du « développement séparé ». La divergence de vues que l'on a pu constater entre Mgr Whelan et d'autres archevêques comme Mgr Hurley, de Durban, ou Mgr McCann, du Cap, porte sur un point théorique : pourrait-on ou non, dans l'état actuel de l'Afrique du Sud, concevoir une autre politique de « développement séparé », qui, elle, ne serait pas contraire à l'Evangile ? Beaucoup d'évêques pensent que non et regrettent sans doute l'exploitation partisane qui a été faite de la déclaration de Mgr Wehlan. »

« La Croix », 19/3/64.

MISSION ET CHARITÉ

MARS 1964 : CONGO.

Les Bills de Léopoldville.

« Qui sont ces jeunes de dix-sept à vingt-deux ans qu'à Léopoldville on appelle « les Bills » ? Une variété locale de « blousons noirs » ? Des chômeurs et des vauriens ? Ce serait une erreur de les enfermer trop rapidement dans l'un de ces qualificatifs...

... On peut dire que les « Bills », c'est toute la jeunesse populaire de « Lipo-poville » (argot pour Léopoldville). A l'exception de quelques grands étudiants ou jeunes employés, tous les jeunes de la capitale aspirent à devenir des « Bills ». La mentalité de ces derniers se caractérise par une certaine franchise (« vis-à-vis ») entre eux, et par un esprit d'indépendance envers leurs parents et envers les adultes en général. Si leur comportement est souvent brutal, on ne peut mettre en doute leur générosité et leur esprit de solidarité. Cette solidarité les amène à se venger de la moindre injustice commise vis-à-vis de l'un des leurs. Le jeune qui n'affiche pas ces traits caractéristiques ne tardera pas à se faire exclure du groupe : c'est un « mauvais témoin » : il se range parmi les ennemis de la jeunesse.

... Chaque groupe a ses chefs, les « grands Bills » qui jouissent d'une réelle autorité : ils fixent la « doctrine » du groupe, jugent les membres et les situations, décident s'il y a ou non couvre-feu dans le quartier, y contrôlent tous les événements, ordonnent ou empêchent les « boulements » (bagarres). Un prêtre de la paroisse Saint-Pie-X de Ngiri-Ngiri, le R.P. Joseph De Laet, c.i.c.m., a tenté de se faire accepter par les « Bills » et il y est parvenu. Il a vécu parmi eux, a appris leur langue, les a visités dans leurs « nganda », les a aidés et surtout les a aimés.

En se faisant « bill avec les Bills », le P. Joseph a réussi à vaincre leur méfiance et à conquérir leurs cœurs : beaucoup d'entre eux sont maintenant de vrais militants de la J.O.C. Soucieux d'aider leurs copains, ils ont créé à leurs intentions divers services : restaurants, cordonnerie, boulangerie, menuiserie, maçonnerie... Pour les étudiants, ils ont mis sur pied une « procure » où l'on vend des cahiers et autres objets scolaires, ainsi qu'une salle d'étude et de lecture...

« ... Les « Bills » de Ngiri-Ngiri publient même leur journal, « L'Esprit de la jeunesse », que s'arrache littéralement toute la jeunesse de Léo. Les « grands Bills » jacistes s'efforcent en outre, par des réunions dans les quartiers, de créer de véritables communautés de jeunes et de leur communiquer la formation qu'eux-mêmes reçoivent dans les réunions de militants...

... L'influence des « Bills » de Ngiri-Ngiri et de leur aumônier dépasse de loin le cadre de la paroisse. C'est dans toute la ville que leur action a fait lever un rayon d'espoir dans le cœur de tous les jeunes en quête d'une affirmation de leur personnalité et d'un avenir meilleur.

Cette expérience montre sans doute la voie de la solution d'un problème social grave. On sait que de telles bandes de jeunes, en diverses régions du Congo, ont été mobilisées pour semer la violence. De tels jeunes, dans beaucoup de pays africains, représentent une force qui peut s'employer pour le meilleur comme pour le pire... »

« La Croix », 2/3/64.

LES TRAVAUX ET LES JOURS

MARS 1964 : FRANCE.

Le handicapé physique n'est pas un diminué professionnel.

« Il existe, en France, plus de 1 500 000 handicapés dont 300 000 de moins de 20 ans, à la suite d'accident, maladie, malformation ou faits de guerre. Ces chiffres étaient cités par M. Robert Prigent, ancien ministre, président du Comité national de liaison pour la réadaptation des handicapés, et les œuvres hospitalières de l'Ordre de Malte, dans une conférence de presse sur l'exposition qui se tient à Paris jusqu'au 15 mars, avec ce thème : « Le handicapé physique dans le monde moderne » et sous le patronage des différents ministères.

Créé il y a deux ans, le Comité de liaison s'est donné pour tâche de coordonner les actions et les efforts de différentes associations qui se préoccupent du sort des handicapés, pour assurer leur réinsertion sociale, tant sur le plan humain que sur le plan économique.

« Pour cela, a indiqué M. Prigent, une multitude de petits problèmes se posent : difficulté de trouver un logement adapté à la situation physique, problèmes ménagers pour celui ou celle dont les moindres gestes sont souvent difficiles à accomplir, le transport et la circulation, enfin, la réadaptation au travail dans une fonction compatible avec l'état du sujet. »

L'exposition est une étude des difficultés qui se posent aux handicapés et plusieurs maisons françaises et étrangères offrent un certain nombre de solutions pratiques adaptées à la vie quotidienne, en suggérant des idées d'aménagement selon les cas individuels.

En ce qui concerne la réadaptation professionnelle des handicapés, la sécurité sociale s'en préoccupe et divers organismes publics et privés présentent des stands où il est prouvé que le handicapé physique n'est pas obligatoirement un diminué sur le plan professionnel, comme l'attestent plusieurs témoignages d'employeurs.

Des journées médico-sociales sont organisées parallèlement pendant toute la durée de l'exposition avec la participation d'éminents professeurs et spécialistes des problèmes qui se posent aux handicapés physiques. »

« La Croix », 11 /3 /64.

MARS : 1964 : FRANCE.

Trois millions d'enfants inadaptés demandent soins, éducation et place dans la société.

« Chaque jour, en France, se joue le sort de 3 millions d'enfants inadaptés qui ont besoin d'être soignés, éduqués, qui aspirent à un métier, à une prise en considération, à une place dans la société. Quant à leurs parents, on devine quelle peut être leur anxiété devant le manque de solution aux problèmes de leurs fils et de leurs filles.

L'Eglise du Christ, qui attache sa prédilection aux plus petits d'entre les siens, se doit de créer des organismes consacrés au meilleur service de ses enfants les plus pauvres en santé, en intelligence, en volonté, en affection... C'est cet objectif que poursuit l'Office catholique des inadaptés... (cf. « Mission et Charité », n° 13-14, janvier-avril 1964, p. 161 ; n° 10, avril 1963, p. 192).

Entre autres tâches, l'O.C.I. fait des recherches : citons, par exemple, ses études sur l'avenir social et professionnel de l'arriéré mental, sur l'interro-

MISSION ET CHARITÉ

gatoire de l'enfant en justice, sur les problèmes psycho-pédagogiques posés par l'adoption...

Il aide à la création d'établissements pour inadaptés et les conseille dans leur marche ; il contribue à l'information et à la formation des éducateurs d'inadaptés ; il assure une liaison entre les organismes catholiques ou neutres que préoccupent les droits et les besoins des inadaptés.

Il soutient plus particulièrement :

— Le Secrétariat catholique de l'enfance et de la jeunesse inadaptées, organisme d'information et de coordination habilité par l'Assemblée des cardinaux et archevêques.

— Le Secrétariat général de la Commission médico-pédagogique et psychosociale du Bureau international catholique de l'enfance.»

« La Croix », 26/3/64.

MARS 1964 : MADAGASCAR.

Le Secours catholique crée un centre de formation ménagère rurale.

« Nous avons annoncé récemment que le Secours catholique a fondé un Foyer social féminin à Djibouti, avec l'aide des diocèses d'Annecy et de Rouen.

Avec l'aide du diocèse de Marseille, le Secours catholique va créer, à Anosibé An'ala (Madagascar), un Centre de formation ménagère rurale. Dans la partie sud du diocèse d'Ambatondrazaka, dans la ville d'Anosibé An'ala, située en pleine forêt, la mission catholique a organisé un Centre social avec école et dispensaire. Les religieuses ayant constaté l'abandon des jeunes filles par leur famille dès l'âge de 13 ans et la complète ignorance de celles-ci, ont décidé d'ouvrir, pour une trentaine d'entre elles, un Centre d'éducation ménagère rurale.

Les connaissances de base d'hygiène, de puériculture, de cuisine et de couture, comme les notions pratiques de jardinage et de petit élevage qu'elles recevront au Centre, prépareront les jeunes filles à lutter efficacement contre la sous-alimentation et la malnutrition.

La formation durera deux ans. Le Centre sera construit en bois, sur pilotis. »

« La Croix », 28/3/64.

MARS 1964 : FRANCE (Paris).

Les dix ans d'activité de la Cité-Secours du S.O.S. : La pauvreté prend parmi nous de multiples visages.

« Il y a eu, en mars, dix ans, le Secours catholique dressait, à la Porte d'Orléans, sa première Cité-Secours, en toile, pour y accueillir les sans-travail et les sans-logis.

C'était le coup d'essai, avant l'aménagement, au, 6 rue de la Comète, de la Cité-Secours Notre-Dame.

Depuis dix ans, Dames de Charité, Louise de Marillac, membres de l'A.C. G.F., Tertiales, Confrères de Saint-Vincent de Paul et religieuses de quarante Congrégations participent, chaque soir, sans interruption, ni ralentissement, à cet accueil vraiment fraternel réservé aux hôtes des Cités-Secours (la Cité-Secours Notre-Dame à Paris et, durant les mois d'été, la Cité-Secours Saint-Pierre de Lourdes).

LES TRAVAUX ET LES JOURS

Rappelons-le : Lourdes reçoit les pèlerins pauvres ; Paris héberge non pas des clochards ni des chômeurs professionnels, mais des hommes pour qui la vie est momentanément difficile et dure : sans travail, sans logis, sortants d'hôpital, sortants de prison.

Les Confrères de Saint-Vincent de Paul pointent et reçoivent les hôtes ; dix « hôtes de la charité » les servent ; d'autres confrères passent la nuit. Les religieuses s'occupent spécialement de l'infirmerie.

72 544 fois, chaque soir, ces permanents de la charité ont assuré, sans bruit, sans répit une charité permanente. Et c'est cela, la pédagogie du Secours catholique : non pas seulement l'acte de charité, une fois, en passant, mais cette vie et ce pain chaque jour partagés.

Pour commémorer ces dix années de cette chaîne de charité, Mgr Rodhain avait rassemblé tous ces « permanents » autour de S. Em, le cardinal Feltin... Mgr Rodhain a rendu hommage à la fidélité de toutes et de tous. Puis il a montré combien prennent des visages divers les formes de la pauvreté dans l'immense Paris. En 1954, à la Cité-Secours les jeunes représentaient 5 % des hébergés ; ils sont désormais 30 %. Aussi bien Mgr Rodhain envisage-t-il la construction d'une nouvelle Cité-Secours pour ces jeunes et d'une autre pour les femmes chargées d'enfants.

En 1954, il semblait que loger, nourrir et reclasser les hébergés était suffisant. On constate maintenant qu'il faut aménager comme des « chambres de décompression » pour aider certains à se réadapter à la vie normale, et comme il en existe déjà à Berlin, à Milan, à Bruxelles...

Le cardinal Feltin se plut à souligner comment le Secours catholique est le premier à porter partout le témoignage effectif de la charité de l'Église, non seulement lors des grandes catastrophes, mais dans cette autre catastrophe que constituent la souffrance et la misère dans notre propre milieu, chaque jour, à notre porte...

Il y a là, conclut le cardinal, une date qui marquera dans l'histoire de la charité, et aussi une grâce. »

« La Croix », 8/4/64.

MARS-AVRIL 1964 : FRANCE

« **Les chances de la pauvreté** » : thème des conférences de Carême du pasteur André de Robert en l'église réformée de l'Annonciation.

« Dans sa première conférence, le pasteur de Robert a dénoncé l'illusion qui consiste à croire qu'en la richesse résiderait la solution de nos problèmes.

Dans sa deuxième prédication, dont le thème était une parole de l'apôtre Paul : « Dieu a choisi les choses faibles du monde pour confondre les fortes », l'orateur a expliqué qu'il ne s'agissait pas d'un renversement des valeurs. C'est-à-dire que ce ne sont pas la pauvreté ni la faiblesse qui ont du prix en elles-mêmes, de sorte qu'il serait habile et fructueux de les rechercher, mais que Dieu choisit librement de s'en servir pour intervenir dans le monde quand il veut, et de préférence à des moyens de puissance. Il découle de là que nous devrions avoir à l'égard de la pauvreté une attitude plus nuancée, peut-être plus respectueuse. Le devoir d'assistance n'en est pas le moins du monde réduit, mais il devrait être entrepris dans un esprit nouveau. Dans sa troisième allocution, la pasteur souligna qu'il n'est pas suffisant de constater que Jésus était un pauvre, repoussant comme une tentation les

MISSION ET CHARITÉ

moyens de puissance qui auraient pu faciliter sa tâche, mais qu'il faut aussi entendre l'appel à la pauvreté qu'il adresse à quiconque veut être son disciple. Puis il fit observer que l'Évangile du Christ n'a pas été reçu par tous les peuples de la Terre, mais par quelques-uns seulement, et que, par une curieuse rencontre, ce sont ces peuples qui sont devenus riches. En fait, Jésus n'a pas été suivi dans son appel à la pauvreté.

Dans sa quatrième conférence, enfin, le pasteur de Robert a estimé que ce qui complique, passionne et rend insolubles les problèmes d'argent ou de possession, c'est que l'homme y puise d'ordinaire la justification de son existence...

Mais s'il sait qu'il appartient à Dieu, qu'il a du prix pour lui et qu'il ne court aucun risque de ce côté, l'homme n'est plus dans la nécessité d'être prétentieux, susceptible et avare.

Suivant cette ligne, le prédicateur déconseille toute tentative d'acquérir l'esprit de pauvreté comme on cherche à acquérir une vertu, car cette démarche est illusoire, mais il conseille d'entendre la parole de la réconciliation, qui n'est rien d'autre que l'Évangile : « Ne crains rien car je te rachète. Je t'appelle par ton nom. Tu es à moi. »

« Le Monde », 23-24/2/64 ; 3/3/64 ; 8-9/3/64.

« La Croix », 16-17/2/64.

1^{er}-10 AVRIL : U N E S C O.

Alphabétisation massive ou sélective ?

« Environ sept cent millions d'adultes (plus de quinze ans), soit 44 % de ceux qui vivent sur le globe, ne savent ni lire ni écrire. Les chiffres, dans leur sécheresse, sont bouleversants : Algérie, 80 % environ d'adultes analphabètes ; Angola, 95 % ; Congo (ex-belge), 60 % ; Soudan, 90 % ; Bolivie, 65 % ; Brésil, 50 % ; Afghanistan, 95 % ; Arabie Saoudite, 95 % ; Iran, 85 % ; Chine continentale, 50 % ; Inde, 80 %. Même en Europe il y a encore 40 % d'analphabètes au Portugal, 25 % en Grèce et en Yougoslavie, 20 % en Bulgarie et en Roumanie, 10 % en Italie.

Cette estimation date de 1950. Loin de se résorber, le mal ne fait que croître. Ce nombre, en effet, augmente de 20 à 25 millions par an.

Devant les 18 experts, venus du monde entier et réunis à Paris du 1^{er} au 10 avril, sous le patronage de l'U N E S C O, M. René Maheu, directeur général de l'U N E S C O, a ainsi défini les buts de la lutte contre l'analphabétisme : « Le devoir de notre génération est de reconnaître le droit de tous à la culture et de faire de ce droit une réalité ». Ouvrant les travaux du Comité des experts, il a d'autre part souligné la nécessité d'être réaliste : « Nous allons soulever un grand espoir ; ce serait une tragédie si nous étions ensuite incapables de le réaliser ».

M. Maheu a insisté sur le fait que l'effort d'alphabétisation devait avoir un caractère national. Après avoir défini des « stratégies régionales », il faut passer maintenant à une action tactique nationale. Trois points d'appuis apparaissent possibles dans la plupart des pays : les entreprises économiques, les coopératives et les écoles.

Le directeur de l'U N E S C O souhaite tout particulièrement que l'alphabétisation soit étudiée dans le cadre de « l'éducation permanente » : « l'alphabétisation ne peut porter ses fruits que si elle est résolument située dans la grande perspective de l'éducation des adultes, au sens où celle-ci couvre l'ensemble des tâches qui incombent aux adultes en tant qu'individus,

LES TRAVAUX ET LES JOURS

chefs de famille, producteurs et citoyens, aussi bien sur le plan professionnel qu'intellectuel.»

C'est d'ailleurs ce que déclare la résolution approuvée par les experts, unanimes à condamner le projet de « campagne mondiale contre l'analphabétisme » adopté en décembre 1961 par l'Assemblée générale des Nations Unies (cf. « Mission et Charité », n° 13-14, janvier-avril 1964, p. 155) : « la lutte contre l'analphabétisme n'est pas une fin en soi. Elle doit être, plus intimement que par le passé, liée à l'éducation permanente des adultes et, en particulier, à la formation professionnelle et technique. »

« La Croix », 3/4/64.

« Le Monde », 15/4/64.

5 AVRIL 1964 : FRANCE.

X^e Anniversaire des Compagnons d'Emmaüs.

« Le X^e anniversaire de la fondation de la communauté itinérante des Compagnons d'Emmaüs a été fêté dimanche, à Rouen, par une messe à l'abbatiale Saint-Ouen, puis par un défilé de 3 000 véhicules, transportant 30 000 tonnes de ferraille et de chiffons — collectées dans les 136 communes de la région — et qui seront vendues au profit de l'enfance malheureuse de Normandie. »

« La Croix », 8/4/64.

10 AVRIL 1964 : ÉQUATEUR.

Le nouvel archevêque-coadjuteur de Quito met l'accent sur les problèmes sociaux.

« Le 10 avril, au Théâtre National de Quito, le nouvel archevêque-coadjuteur, Mgr Munoz Vega, jésuite, ancien recteur de l'Université grégorienne à Rome, prononça un discours très remarqué par l'accent qu'il mit sur les questions sociales et sur son désir « de collaborer avec les pouvoirs civils en vue d'atteindre l'objectif d'une vraie fraternité équatorienne, qui réalise les grands idéaux de la justice sociale et de la charité chrétienne ».

« Quito est une ville dont la beauté fait l'admiration des étrangers, poursuit-il, mais aussi quel spectacle de souffrances présentent ses rues et ses places justement dans ce qu'elle possède de meilleur, qui est son peuple. Que d'infirmités, de sans-travail, de mendiants (...) témoignent ici des multiples problèmes sociaux qui tourmentent notre société ! Ce spectacle fait naître en moi l'immense désir de me consacrer au travail et à l'étude pour préparer, dans la mesure où cela dépend de l'Eglise, un avenir meilleur (...). Il nous faut chercher les justes chemins d'un nouvel ordre socio-économique (...) pour que tous trouvent du travail, une rétribution meilleure et qu'ainsi s'établisse plus sûrement la paix sociale. »

« Informations Catholiques Internationales »,
n° 215, 1^{er} mai 1964.

11 AVRIL 1964 : FRANCE.

Envoyés par leurs évêques, quatorze prêtres français s'apprentent à partir pour l'Amérique latine.

« Quatorze prêtres français envoyés par leurs évêques s'apprentent à partir cette année pour l'Amérique latine. Ils s'ajoutent aux 44 qui sont partis les années précédentes pour répondre à l'appel des diocèses sud-américains.

MISSION ET CHARITÉ

Ainsi donc, en France, parallèlement à l'envoi de missionnaires, des frères et des religieuses appartenant à des ordres ou à des congrégations religieuses, un courant missionnaire propre au clergé diocésain et semblable à celui qui existe depuis « Fidei Donum » pour l'Afrique existe désormais en faveur de l'Amérique latine.

Mais ce courant n'est pas un courant aveugle. Il est parfaitement organisé grâce à l'existence du « Comité épiscopal des missions à l'extérieur » que dirige Mgr de Provençères, archevêque d'Aix. Ce Comité comprend plusieurs sections parmi lesquelles la « section d'entraide pour l'Amérique latine » que dirige Mgr Riobé, évêque d'Orléans...

... D'autre part, la « section française d'entraide pour l'Amérique latine » n'est pas isolée. Elle travaille en liaison avec la « Commission pontificale pour l'Amérique latine » et fait partie d'un Conseil général qui vient d'être constitué...

... En effet, le 30 novembre dernier, à l'occasion de l'inauguration du Collège pontifical Pio latino-americano à Rome, Paul VI avait manifesté l'intention de constituer un Conseil général en vue de compléter la Commission pontificale pour l'Amérique latine. Ce Conseil général vient de voir le jour. Il a pour but de coordonner le travail et les initiatives visant à faire progresser la vie catholique dans les pays d'Amérique latine, d'après l'étude des besoins signalés et des disponibilités en personnel et en moyens d'apostolat. Il est composé d'évêques représentant les évêchés d'Europe, de l'Amérique du Nord et d'Amérique latine...

... Pour ce qui concerne le choix des diocèses où sont envoyés ces prêtres, deux priorités guident le Comité :

a) La priorité des ministères, c'est-à-dire dans l'ordre les aumôneries d'Universités d'Etat, les petits et grands séminaires, les aumôneries d'Action catholique, les secteurs d'apostolat par les moyens modernes de communication sociale.

b) La priorité géographique. Deux secteurs ont été plus spécialement désignés à l'attention des évêques de France : le nord-est du Brésil (diocèses de Recife, Aracaju, São Luis) et le Chili (diocèses de Valdivia, Puerto Montt, Osorno)...

... Mais si des séminaristes désirent se destiner à l'Amérique latine ?

Des séminaristes sont effectivement en liaison avec le Comité épiscopal, mais en plein accord avec les évêques dont ils dépendent. Toutefois, il est préférable que ce soit des prêtres qui partent pour l'Amérique latine après avoir déjà eu deux ou trois ans d'activité pastorale dans leur diocèse d'origine.

Et surtout que ceux qui désirent y aller, le fassent en pauvres, non pas pour donner, mais pour recevoir. C'est le secret de la véritable entraide. »

« La Croix », 11/4/64.

21 AVRIL 1964 : FRANCE

Nos évêques face aux problèmes sociaux.

Son Excellence Mgr Pioger, évêque de Sées :

« La participation au syndicat est une forme de la charité. »

« 1^o En communion de pensées et de sentiments avec les prêtres de La Ferté-Macé et avec l'Action catholique ouvrière diocésaine, nous ressentons vivement la souffrance des ouvrières privées de leur travail, celle en particulier des mères de famille et des personnes âgées dont le reclassement est si difficile. Nous ressentons vivement l'humiliation qu'elles éprouvent dans

LES TRAVAUX ET LES JOURS

leur dignité de personnes libres, en se voyant imposer une décision à laquelle elles n'ont pas participé.

2^o Avec les Papes Pie XII, Jean XXIII et Paul VI, nous demandons que la société économique ne méconnaisse plus les droits fondamentaux des personnes et des familles : travail, sécurité de l'emploi, responsabilité des travailleurs là où se prennent les décisions qui les engagent, les problèmes humains ne doivent pas être sacrifiés au rendement et au profit.

3^o Nous invitons les travailleurs à s'inscrire et à militer dans les organisations syndicales. Qu'ils sachent bien — comme l'affirment les évêques — que la participation au syndicat est pour un travailleur une des formes actuelles de la charité envers le prochain, ce second commandement semblable au premier. »

Son Excellence Mgr Rougier, évêque de Nîmes :

« Les hommes ne sont pas faits pour l'intérêt d'une entreprise ».

« Responsables d'abord de votre entreprise et des personnes qui y travaillent, vous devez non seulement assurer le maintien et promouvoir l'extension de votre usine comme respecter les lois sociales qui règlent vos devoirs à l'égard de votre personnel, mais encore dépasser tout cela dans une attention portée à chacune des personnes qui travaillent chez vous.

C'est à vous d'assurer leur droit à la vie dans la sécurité de l'emploi. C'est à vous qu'il revient de leur permettre d'assurer aussi leur vie familiale, leur légitime promotion comme de les ouvrir au sens de leur propre responsabilité dans l'entreprise dont ils sont membres.

Avant tout profit personnel, il y a ! la vie des personnes à sauvegarder. Dieu a créé le monde pour les hommes. Ceux-ci ne sont pas faits pour l'intérêt d'une entreprise. Mais toute entreprise ne peut exister que parce qu'elle contribue à la vie des hommes qui lui permettent de prospérer et d'atteindre sa fin : la mise à la disposition des hommes des produits utiles à leur vie et à leur épanouissement. »

« La Croix », 21/4/64.

AVRIL 1964 : ESPAGNE.

Après la conférence des O.I.C. à Barcelone : Pour une action efficace des catholiques au plan international.

« Les organisations internationales catholiques ont tenu pendant quatre jours leur conférence annuelle à Barcelone...

Dès l'ouverture des travaux, lecture a été donnée d'un message adressé aux O.I.C. au nom du Souverain Pontife par le cardinal Cicognani, secrétaire d'Etat : « Notre temps, y est-il dit, voit se multiplier les relations et se développer les institutions internationales, dans une conscience plus aiguë de la solidarité entre les nations. Il importe donc que les catholiques participent à cette action internationale et qu'ils y soient présents avec leurs apports spécifiques. Ce faisant, ils facilitent en outre dans l'Eglise une présence du monde et de ses problèmes qui ne peut qu'augmenter la conscience qu'elle a de sa tâche d'évangélisation... »

Les travaux de la Conférence ont porté sur des sujets multiples, mais essentiellement sur la collaboration des O.I.C. avec les grands organismes internationaux où les O.I.C. ont le statut consultatif...

MISSION ET CHARITÉ

La Conférence a adopté, en concluant une longue suite de résolutions, parmi lesquelles on relève : le vœu d'une liaison renforcée entre les O.I.C. et les organismes épiscopaux (Conférence épiscopale, etc.) et les grands Ordres et Institutions religieux, les décisions d'entreprendre une vaste enquête sur les problèmes du développement, une action particulière dans les pays en voie de développement en collaboration avec l'épiscopat de ces pays, l'organisation au cours de l'année à venir d'un « séminaire » consacré aux problèmes de l'enseignement, un effort particulier pour faire répandre par la presse et les autres moyens de communication sociale la parole de Dieu — les O.I.C. se proposent de soumettre prochainement à la Commission pontificale pour les moyens de communication sociale un vaste plan d'action à ce sujet — la multiplication de centres de consultations conjugales pour lutter contre la désunion des foyers ; enfin, une protestation contre la persécution des chrétiens au Soudan et la reconnaissance de la propagande antireligieuse en U.R.S.S. après le rapport Ilytchev. »

« La Croix », 22/4/64.

AVRIL 1964 : FRANCE.

« Les pauvres, ces autres frères séparés ».

« Tel est le titre d'un ouvrage de 140 pages que les Editions du Secours catholique viennent de publier.

Il appartient à ceux qui pensent et ont autorité dans l'Eglise d'élaborer une théologie de l'Eglise des pauvres. L'ouvrage du Secours catholique nous trace les grandes lignes de cette théologie. En effet, dans la première partie du livre, Mgr Ancel nous livre ses réflexions sur l'Eglise, le Concile et les pauvres ; dans la seconde partie est reproduite l'extraordinaire lettre pastorale du Carême 1963 sur le chrétien et le bien-être temporel du cardinal Montini, devenu Paul VI, et enfin, Henri Bars essaie, dans une troisième partie, de définir ce qu'il faut entendre par « Eglise des pauvres » : « L'Eglise du Christ, écrit-il, sera toujours un facteur de progrès social ; elle luttera contre la misère ; elle travaillera même à élever le niveau de vie des hommes ; et comme « il y aura toujours des pauvres parmi nous », elle n'aura jamais fini. Mais sa fin propre est de faire des pauvres « en esprit ». Ne nous dissimulons pas que la pauvreté « en esprit » suppose, pour ne pas être une mystification, un minimum d'incarnation. Ne nous dissimulons pas non plus que ce double mouvement — pour alléger la pauvreté économique et pour promouvoir la pauvreté spirituelle — contribue à maintenir l'Eglise en état de perpétuelle tension. » Le cardinal Montini écrivait de son côté : « La pauvreté évangélique est la prise de conscience de l'insuffisance humaine et du besoin de Dieu qui en découle, c'est le désaveu de la primauté des biens temporels à satisfaire le cœur de l'homme. C'est une libération de l'esprit qui, dégagé de la sujétion des biens inférieurs, peut agir et almer spirituellement. »

Il est évident que les pauvres ne sont donc pas uniquement ceux qui sont dépourvus de biens matériels. Toutefois, les pauvres sont d'abord ceux-là, et ce sont ceux-là qui, d'habitude sont le moins évangélisés. « Les pauvres ne sont pas évangélisés ! » s'écrie Mgr Ancel avec le cardinal de Bologne, Mgr Lercaro. Il suffit de penser aux masses sous-développées, aux catégories sociales les plus pauvres. Tous sont cependant des frères, mais des frères « séparés » des riches en biens et des riches « en esprit » installés dans

LES TRAVAUX ET LES JOURS

l'Eglise. Pour que cette séparation cesse, « il faut, écrit Mgr Ancel, que les institutions chrétiennes deviennent un témoignage de l'amour de prédilection de l'Eglise envers les plus pauvres. Il faut aussi qu'à l'époque actuelle les institutions chrétiennes évitent soigneusement le luxe et tout gaspillage. A leur manière, elles doivent présenter une pauvreté institutionnelle... » Le meilleur de l'ouvrage est sans doute sa quatrième partie, un questionnaire sur l'existence de la pauvreté, sur l'Eglise et la pauvreté, sur le service des pauvres. Au total 24 questions, qui en la circonstance et sans ironie, valent de l'or. Les questions sont posées nettement et des pistes de recherche permettent d'y répondre...

La méthode ne se veut pas négative, mais constructive. La notion de pauvreté est une notion très relative, et il faut la saisir à travers des faits et des situations plus qu'à travers des théories. »

« La Croix », 5-6/4/64.

AVRIL 1964 : U.S.A.

L'Amérique découvre ses pauvres.

« ... Au cours de ces trente-cinq années, l'Amérique est devenue le pays le plus riche du monde. Comment expliquer alors la déclaration de guerre du président Johnson contre la misère ?

C'est un fait, ce pays riche redécouvre aujourd'hui ses pauvres.

La pauvreté aux Etats-Unis est le fait d'une minorité. Et c'est ce qui la rend à la fois si originale et si poignante.

C'est là un phénomène social sans précédent. Pour la première fois dans l'histoire, une société dispose des moyens techniques qui lui permettent d'en finir avec la misère, mais les créations de la technique ne font qu'aggraver le sort de ceux qui souffrent de cette misère.

Combien sont-ils à pouvoir être regardés comme pauvres ? Tout dépend évidemment des critères selon lesquels on fixe les limites de la pauvreté. Les estimations sont donc variables : 41 millions pour la grande centrale syndicale A.F.L.C.I.O. ; de 40 à 50 millions pour l'auteur de l'« Autre Amérique » ; 35 millions pour l'Administration Johnson.

Une chose est certaine : tandis que le revenu annuel moyen d'une famille américaine est de 5 956 dollars (29 780 F), quelque 30 millions d'Américains appartiennent à des familles ne disposant, par an, que de moins de 3 000 dollars (15 000 F). Plus de la moitié d'entre eux vivent sur un revenu de moins de 2 000 dollars (10 000 F). Cinq millions de personnes seules gagnent enfin moins de 1 500 dollars (7 500 F).

Si l'on considère que tous les gens qui ont moins de 50 % du revenu moyen de leur pays sont des pauvres, il faut admettre qu'un Américain sur cinq entre dans cette catégorie : c'est ce qu'on appelle le « lower fifth », le cinquième d'en bas, le dernier cinquième.

Près de la moitié de ces pauvres (47 %) vivent dans le Sud, 22 % des familles pauvres américaines sont des familles de Noirs ou de « gens de couleur ». Il est indiscutable que le chômage est une des causes essentielles de la misère aux Etats-Unis. Actuellement, 4,6 millions de personnes, soit 5,6 % des forces vives du pays, sont en chômage. Pourtant, ce facteur n'est pas le seul en jeu.

Sont également pauvres les milliers de travailleurs qui touchent des bas salaires, les immigrants sans qualification, les salariés agricoles, les personnels domestiques...

MISSION ET CHARITÉ

Les jeunes sont fréquemment les premières victimes de cet état de choses. Et, malheureusement, la médiocrité de leur situation n'est pas toujours provisoire : incapables d'en sortir, beaucoup d'entre eux s'y installent définitivement ; n'ayant pas de quoi faire suivre un minimum d'études à leurs enfants, ils engendreront à leur tour la pauvreté.

Il y a aussi le destin tragique de ceux qui sont éliminés par l'automatisation ou par les reconversions d'activités, et qui ne parviennent à retrouver qu'un emploi deux fois moins bien rétribué que celui qu'ils ont perdu. Plus que tous les autres, ils méritent le nom de « nouveaux pauvres ».

Un autre groupe important de miséreux est constitué par les vieux qui n'ont jamais été couverts par la Sécurité sociale et qui habitent un Etat où l'on n'a pas su prévoir pour eux des secours adéquats. Les déficients physiques et mentaux entrent dans une catégorie analogue. Ici, c'est l'insuffisance des systèmes d'assistance qui est essentiellement responsable...

En fait, la guerre à la misère est une idée de John Kennedy...

Exactement trois jours avant sa mort, Kennedy donnait le feu vert pour cette action. Il devait appartenir à Johnson de l'entreprendre...

Sans doute le problème de la misère ne peut-il être résolu en un jour, pas plus aux Etats-Unis qu'ailleurs. Le président Johnson en est le premier convaincu : ce qu'il espère, c'est seulement réduire de 1 % par an le nombre des nécessiteux. Mais il n'a pas inventé ce problème ni les termes nouveaux dans lesquels il se pose. Sa « guerre » a donc une raison d'être.

Quant à l'arsenal dont il demande à disposer, il est insuffisant, il peut du moins permettre de s'attaquer aux situations les plus douloureuses et les plus scandaleuses. Il est d'ailleurs raisonnable de penser que le programme annoncé n'est qu'un début.

C'est en tout cas l'honneur de l'Amérique et de ses dirigeants d'avoir osé regarder en face une réalité désagréable pour tenter d'y porter remède. »

« La Croix », 8/4/64.

AVRIL 1964 : COLOMBIE.

La lutte contre l'ignorance dans le monde : « les écoles-radio toucheront cette année un million d'analphabètes », déclare Mgr Salcedo, leur fondateur.

« Nommé vicaire à Sutatanza (Colombie) en août 1947, le P. Salcedo, pour lutter contre la misère et l'ignorance des 6 826 habitants de sa paroisse, éparpillés sur un immense territoire, coupé de chaînes de montagne, créa la première « école radiophonique ». Ce fut une idée de génie qui eut un succès immense en Colombie et se répandit dans de nombreux pays d'Amérique latine...

Son premier émetteur fut successivement remplacé par des émetteurs plus puissants et, en 1953, avec un émetteur de 25 000 Watts, il atteignait déjà de façon satisfaisante 3 403 récepteurs à l'écoute dans 318 paroisses.

« Actuellement, déclare Mgr Salcedo, grâce à l'aide du gouvernement, nous allons porter le nombre de nos écoles-radio à 100.000 dès cette année et nous toucherons un million d'habitants. Mais dites-vous bien qu'il y a 7 millions d'illettrés en Colombie, et l'augmentation démographique est si grande que les quelque 400 000 personnes déjà éduquées par l'enseignement donné par radio sont loin d'être l'équivalent de cette augmentation.. Comme je le disais le 16 mars à Santiago du Chili : « Le pauvre, parce qu'il est pauvre, ne peut recevoir d'instruction, et, parce qu'il est ignorant, il ne peut échapper à son ignorance.

LES TRAVAUX ET LES JOURS

On doit considérer l'éducation du peuple comme l'outil propre à rompre les cercles vicieux qui maintiennent l'Amérique latine dans un état de sous-développement. L'ignorance des masses populaires met nos pays dans l'impossibilité de rompre ces cercles vicieux par des progrès constants.

Il doit y avoir une réponse authentiquement chrétienne à cette situation douloureuse que crée dans nos pays l'état de sous-développement, avec ses conséquences de misères, d'ignorance, de faim et de maladie ; et cette réponse n'est pas du tout la résignation. Le dynamisme de la foi chrétienne a aussi une réponse positive et efficace pour les problèmes angoissants de notre temps. Devant la dramatique pauvreté fondamentale de notre peuple, le christianisme a deux formules qui, sous un impératif de charité et de justice, se confondent avec les formules de l'économie et du droit : produire plus que l'on ne consomme et organiser les structures pour distribuer plus équitablement le revenu du capital.

Notre tâche ne consiste pas uniquement dans l'alphabétisation de l'homme. Notre tâche doit se baser sur ce que nous pourrions appeler l'expression technique et efficace du commandement suprême de la charité.

Nous devons guider les grandes masses populaires de nos pays autant pour les élever jusqu'au monde sublime de la grâce que pour éveiller en elle les valeurs humaines endormies, pour semer dans leur esprit les inquiétudes constructives, pour modifier sensiblement leur mode de pensée, pour organiser un processus d'éducation, socio-culturel, pour obtenir les changements féconds que réclament notre temps et également le futur. Nous devons ainsi promouvoir les structures qui permettront le miracle du développement harmonieux.

Le dilemme que nous devons affronter est très simple : ou bien les grandes masses populaires de l'Amérique latine (120 millions d'hommes incapables de participer pleinement au développement) arrivent dans le meilleur temps possible à être les acteurs, à assumer des responsabilités, à être capables d'un développement ordonné basé sur les grandes valeurs de la dignité de la personne humaine, de la liberté et de la justice, ou bien ces grandes masses populaires, malgré nos efforts et notre apparente générosité, seront conduites par les voies de la démagogie, démagogie qui passe par toutes les couleurs du spectre, depuis une couleur indéterminée jusqu'au rouge le plus foncé, rouge si voisin du sang... »

Parallèlement aux écoles-radio, le P. Salcedo a créé, en 1958, un hebdomadaire : « El Campesino », qui facilite le travail d'enseignement des 30 000 moniteurs et des auditeurs. Le journal vend, actuellement, environ 105 000 exemplaires, mais les installations sont prévues pour tirer à 500 000. »

« La Croix », 19-20/4/64.

AVRIL 1964 : AMÉRIQUE LATINE.

Du pain et du travail pour les 600 millions d'hommes de la fin du siècle : objectifs de la nécessaire réforme agraire d'Amérique latine.

Parce qu'il avait proposé quelques réformes jugées « révolutionnaires », le président brésilien Joao Goulard a été renversé en trois jours. Parmi ces projets figurait celui de la réforme agraire...

Pourtant, le Brésil est bien hélas ! au centre des pays de la faim. Dans la fameuse zone du Nord-Est vivent 25 millions d'hommes (un tiers du Brésil) qui ont chacun un revenu annuel moyen équivalent à 500 francs et qui doivent souvent affronter de terribles sécheresses au cours desquelles les

MISSION ET CHARITÉ

morts se comptent par dizaines de milliers. On a bien tenté de faire quelque chose pour eux et l'on a même envisagé l'abandon des régions inhospitalières. Mais où reclasser 25 millions de pauvres agriculteurs, alors que les terres riches sont livrées aux immenses propriétés de la monoculture du café ou de la canne à sucre ?

En fait, le problème agraire du Brésil est celui de toute l'Amérique latine. Et c'est d'abord un problème démographique : à elle seule, la pression démographique devrait faire envisager la redistribution des terres.

La population latino-américaine, qui augmente chaque année de 2,9 %, peut actuellement être évaluée à 210 millions. Il y a quarante ans, il n'y avait qu'environ 93 millions d'hommes, mais on risque fort d'en compter 600 millions vers la fin du siècle ou au début du prochain. Le Brésil, quant à lui — 75 millions aujourd'hui — atteindrait alors 180 millions d'hommes.

Il faudra fournir du travail à ces millions de bras, nourrir ces millions de bouches — alors qu'actuellement déjà le travail manque et, pour le peuple, les rations alimentaires sont fort réduites.

Or, la terre n'est pas cultivée : seulement 1 à 2 % des terres arables. La cause de cela ? On l'a assez dit, c'est le système, importé par l'Espagne, des grandes propriétés, des latifundias qui veut cela : les propriétaires absents se désintéressent de leurs terres ou bien les exploitent de façon extensive, beaucoup plus économique en hommes, en machines et en engrais. Dans les terres riches, la monoculture — café, canne à sucre, bananiers — procure de gros bénéfices aux possédants, mais n'assure en rien l'alimentation quotidienne de l'ouvrier agricole. Enfin, le petit paysan est bien trop pauvre, trop ignorant pour mettre sur pied une nouvelle organisation, de nouvelles structures. Et si ce petit paysan existe, il n'a pratiquement aucun pouvoir économique : 65 % des terres arables d'Amérique latine sont contrôlées par 1,5 % des propriétaires terriens (et les 90 % de la population totale ne reçoivent que 50 % des revenus).

Cette situation a duré plusieurs siècles et se perpétue. Cependant, les masses rurales commencent à se manifester violemment sur la place publique. Et si l'on regarde bien l'histoire latino-américaine depuis le début du siècle, l'on s'apercevra que toutes les révolutions, — à l'exception de celle déclenchée en Argentine par Péron — furent avant tout inspirées par la réforme agraire...

Démontrée par les nécessités économiques, activée par les manifestations publiques, l'idée de réforme agraire a fait son chemin et chaque pays, ou presque, possède maintenant une plus ou moins copieuse législation sur le sujet...

Cependant, malgré les multiples raisons qui poussent à la réforme agraire, malgré les bonnes dispositions législatives, les résultats sont loin, très loin des nécessités...

La raison de ces demi-échecs — en dehors de raisons politiques ou de l'obstruction que peuvent provoquer les U.S.A., en Amérique centrale, par exemple — c'est que, si la réforme agraire est une nécessité, de plus en plus urgente pour tous ces pays pauvres, il faut bien l'accrocher à un moment concret de l'espace et du temps, et non la décider dans l'abstrait...

Si la réforme agraire ne peut être conçue que conjointement à un effort massif d'alphabétisation et de diffusion d'une élémentaire technique agricole, s'il faut, si possible, consentir de lourds investissements, il faut aussi lui fournir son encadrement. Programme difficile, mais qui peut être mené de front, à l'intérieur des coopératives.

LES TRAVAUX ET LES JOURS

C'est du moins ce qui semble se dégager des expériences entreprises par l'épiscopat de plusieurs pays... (Cf. « Mission et Charité », n° 12, octobre-décembre 63, pp. 444 et 453).

C'est peu, évidemment, mais l'espoir est né de concilier la nécessité de la réforme agraire et les possibilités limitées dont disposent, pour l'entreprendre les divers pays.

Ce qui est sans doute plus important que l'échec momentané enregistré au Brésil par ceux qui luttent pour la réforme agricole pour un meilleur niveau de vie.

« La Croix », 11/4/64.

8-10 MAI 1964 : FRANCE (Lourdes).

« Le service des pauvres à l'heure du Concile » : thème de travail de 450 délégués de France et d'Afrique aux Journées nationales du Secours catholique.

« ... Plusieurs schémas du Concile abordent par un biais ou par un autre ce thème de l'Eglise des pauvres et de la charité, notamment le schéma consacré à l'apostolat des laïcs et le schéma 17 sur l'Eglise et le monde moderne... Il a été demandé à la Caritas internationalis et au Secours catholique en particulier de mener une enquête justement sur l'Eglise des pauvres.

Et ce sont les premiers résultats de cette recherche que viennent d'étudier les Journées nationales du Secours catholique dans le cadre de la Cité-Secours Saint-Pierre de Lourdes, les 8, 9, et 10 mai.

Dans sa méditation du premier jour, M. le chanoine Gelin, sur ce thème de l'Eglise des pauvres rappelait qu'on n'accède au vrai dialogue que si chacun accepte de se dépouiller : « Nous devons non seulement aider, mais aimer. Nous ne rencontrerons les pauvres que si nous sommes détachés et pauvres... »

Dans une conférence qui ouvrait de vastes pistes, M. l'abbé Bars redisait que la charité n'est pas une vertu individuelle, mais une vie donnée d'en haut et où chacun peut prendre sa part sans rien dérober à quiconque.

Puis il montra que le pain de l'Eucharistie est le corps du Christ, comment aussi les pauvres sont, selon un autre mode, le corps du Christ. « J'ai eu faim, j'ai eu froid, j'étais nu... » Les misères et les souffrances des hommes sont un autre mode de la présence de Dieu.

L'exercice de la charité est vraiment une « messe sur le monde »...

M. de Bourbon-Busset constatant que ces journées étaient surtout de recherche et d'interrogation, tint à y voir le fait que le Secours catholique est arrivé à l'âge adulte : cette recherche est signe de santé et de vitalité. Le président du Secours catholique donna alors les orientations de travail : agir sur les structures, certes ; donner l'alarme, l'alerte, être la mauvaise conscience des pouvoirs publics ; lutter contre une certaine sclérose des services administratifs et sociaux ; proposer des plans d'équipement charitable, jusque sur le plan des nouvelles régions économiques ; en même temps, boucher les trous, combler les lacunes ; ne pas assister, mais aimer fraternellement ; intéresser les jeunes à l'action charitable qui est une action concrète et désintéressée et qui a valeur militante ; comprendre que la situation du Secours catholique dans l'Eglise est privilégiée, car il est à la fois une institution chrétienne et complètement inséré dans la pâte humaine. Situation privilégiée : 40 % des 580 000 abonnés de « Messages »,

MISSION ET CHARITÉ

par exemple, sont des non-croyants ou des non-pratiquants : quel extraordinaire atout !...

Le travail du Secours catholique est œcuménique...

Travail œcuménique que celui des micro-réalisations dont M. Pierre de Calan, dans une remarquable conférence sur l'évolution économique et sociale des 14 Etats francophones d'Afrique noire, dit toute la portée économique et sociale.

En trois ans et demi, précisèrent Mlle Rivet et M. Colas, 5 566 micro-réalisations ont été demandées et financées, attirant l'attention et les remerciements de la F.A.O., du Comité français de lutte contre la faim, du cardinal Liénart, et de la hiérarchie africaine (dont plusieurs des délégués présents se firent les interprètes). Les micro-réalisations ont non seulement une portée économique et sociale, mais ouvrent de grandes possibilités apostoliques. Travail œcuménique encore que la prochaine construction de la Cité-Secours Abraham à Béthanie d'abord et bientôt peut-être sur le mont des Oliviers, dans le vaste hôtel Claridge et son très grand parc de cèdres et d'oliviers. Travail œcuménique, la fondation prochaine du Secours catholique à Tahiti, au Tuamotu et aux Iles Gilbert, sur la demande des évêques. Travail d'Eglise enfin... Une conférence de Mgr Etchegaray, directeur du Secrétariat pastoral de l'épiscopat, fit mieux comprendre comment l'action charitable a sa place dans le tableau des urgences et dans les services et outils que l'épiscopat s'est donné en France pour mieux remplir sa tâche pastorale en l'adaptant aux besoins d'aujourd'hui.

A Skoplje, Mgr Rodhain fit se rencontrer pour la première fois des évêques catholiques et orthodoxes. Ce geste, cet acte a valeur de signe, comme a valeur de signe la Cité-Secours de Jérusalem, où seront reçus et hébergés gratuitement les pèlerins pauvres de tous rites et de toutes confessions : latins, orthodoxes, israélites, musulmans, tous fils d'Abraham... »

« La Croix », 14/5/65.

MAI 1964 : FRANCE.

La Fraternité catholique des malades et infirmes.

« Très nombreux sont actuellement les organismes et mouvements qui s'intéressent aux malades et aux infirmes : mouvements à orientation directement religieuse, ou bien tournés vers une valorisation humaine du malade, ou bien encore visant à aider le malade à se réintégrer parmi les bien-portants. Il est impossible de présenter ici tous ces mouvements.

Cependant, le cas de la Fraternité catholique des malades et infirmes étant quelque peu particulier, il est indispensable de l'examiner.

Le principal souci de la Fraternité catholique des malades et infirmes est de faire prendre conscience au malade de cette réalité : « Les autres malades, ça me regarde ! » Le grand danger, pour le malade, c'est, en effet, de rester isolé, replié sur lui-même... Combien y en a-t-il de ces malades enfermés chez eux, qui ne veulent voir personne, qui ne pensent pas à autre chose qu'à leur maladie ou à leurs infirmités ?

La Fraternité regroupe donc des malades, ceci de différentes manières. Il faut noter cependant que les anciens malades ne sont pas exclus. Ils ont fait l'expérience de la maladie. Ils comprennent ! Il y a aussi des personnes

LES TRAVAUX ET LES JOURS

qui ont eu de grandes souffrances morales. Celles-ci les ont marquées autant que la souffrance physique (pensons aux femmes de grands paralysés, aux mères d'enfants infirmes ou déficients mentaux). La Fraternité leur est ouverte !

Si la Fraternité regroupe les malades entre eux, cela ne veut pas dire qu'elle se ferme au reste du monde, au contraire.

D'abord, il est bon de noter qu'il y a des malades dans le monde ouvrier, dans le monde bourgeois ; qu'il y a des malades dans les fermes, dans les villes... Or, la Fraternité doit être ouverte à tous ces malades de telle façon que tous s'y sentent à l'aise. Eh bien, si la Fraternité est vraiment ouverte aux malades de partout, elle est forcément ouverte à tous les différents aspects de la vie sociale, donc du monde.

Ensuite, s'ouvrir aux malades, cela ne veut pas dire se fermer aux bien-portants. Sans doute, ces bien-portants « ne font pas partie » (au sens strict) de la Fraternité. Bien sûr, le bien-portant pourrait faire des visites, il pourrait mener rondement une réunion... Cependant, pour la Fraternité, ce serait une déviation grave que de suivre cette voie, car son but est d'aider le malade à sortir de son isolement, à « revivre » en s'ouvrant à d'autres malades, en essayant de prendre des responsabilités. Il est donc nécessaire de laisser les malades eux-mêmes mener la Fraternité. Mais, malgré cela, il est absolument indispensable qu'il y ait des liens, des conversations, des échanges, des services... qui soient établis entre malades et bien-portants. La Fraternité n'a pas le droit de se replier sur elle-même, elle tomberait alors justement dans l'erreur qu'elle veut faire éviter au malade.

Enfin, une des tâches de la Fraternité, c'est d'aider le malade à avoir une place, la plus normale et la plus active possible, dans le monde du travail, dans la société, dans les organismes familiaux, municipaux, dans les mouvements d'éducation et autres... Là encore, la Fraternité s'ouvre largement vers le monde.

Ce qui anime la Fraternité, c'est finalement le souci de correspondre au mieux à l'orientation proposée par le Christ, par l'Évangile.

Le problème n'est du reste pas aussi simple qu'il peut paraître. La Fraternité est une Fraternité catholique, elle n'a pas peur de l'affirmer. Il est fait appel tout le temps à l'Évangile ; un prêtre est présent à chaque réunion. Mais, en même temps, la Fraternité doit être ouverte à tous ; tous les malades doivent s'y sentir à l'aise, quels que soient leur croyance, leur manière de penser, leur milieu de vie... Il est donc nécessaire de trouver une certaine façon de présenter les choses qui évite « l'embrigadement », « l'endoctrinement »..., disons qu'il s'agit d'éviter de heurter les gens et d'éviter de leur imposer d'office une certaine façon de penser. Il faut absolument que tous les malades, sans exception, se sentent vraiment à l'aise dans la Fraternité.

Cette dernière constatation oblige, du reste, à faire allusion à l'importante question de la pauvreté. Si l'on veut que tous les malades soient à l'aise dans les différentes Fraternités, encore faut-il que ces Fraternités sachent rester pauvres dans leur façon d'agir ; elles doivent utiliser des moyens pauvres. Et là encore, n'est-on pas dans la ligne de l'Évangile ? Le Christ n'a-t-il pas su rester pauvre, sans excès bien sûr, mais sûrement sans excès de richesse ? »

« La Croix », 7-8/5/64.

MISSION ET CHARITÉ

MAI 1964 : FRANCE.

Participation des scouts à la campagne contre la faim : 70 millions d'anciens francs de matériel.

« La campagne « Jeunes contre la faim », lancée par les scouts de France, peut se traduire en chiffres de la façon suivante : 70 millions de francs (anciens) de matériel neuf de première qualité, sans compter des mètres cubes de médicaments de brousse remis au Secours catholique et de tonnes de produits d'urgence expédiées à la Caritas algérienne.

Ce n'est pas là le produit d'une quête, mais d'un travail. Chaque garçon et chaque fille était invité à gagner 1 000 F, à acheter du matériel divers pouvant être utile dans des pays en voie de développement.

Pour gagner cet argent, les scouts ont eu recours aux astuces les plus diverses. C'est ainsi que 100 garçons de Vincennes ont passé un week-end du mois de mars à peindre tous les pneus du Salon de la machine agricole.

Tous les colis furent entreposés à Vincennes. Les opérations de tri et de mise en caisse représentent un total de 15 000 heures de travail.

850 caisses sont en partance (250 pour des centres d'aménagement rural, 220 pour des dispensaires de brousse, 170 pour les centres d'alphabétisation, 90 pour des écoles ménagères, 42 pour les nouveaux districts scouts, 80 pour des centres professionnels artisanaux.

A l'occasion de la présentation de ce bilan à la presse, M. Philippe Farine, secrétaire général du Comité catholique contre la faim souligne : « Cette campagne des scouts de France n'était pas seulement une B.A. Elle aura surtout permis aux jeunes de prendre conscience du problème de la faim.

« Un adolescent se fait sa vérité à l'issue d'une expérience, ajoutait François Lebouteux, commissaire national éclaircur scout de France. M. Maurice Schumann, président du Comité français de lutte contre la faim, affirma qu'il fallait faire comprendre à chaque jeune : 1^o que ce problème est le sien ; 2^o que ce problème est soluble. »

« La Croix », 13/5,64.

MAI 1964 : CHILI.

Le programme de construction de Caritas-Chili.

« La pénurie de logements pour les classes à faible revenu est un des problèmes majeurs du Chili.

C'est pourquoi Caritas-Chili a entrepris, dès 1959, une campagne pour stimuler la construction d'habitations à bon marché. Elle a créé à cet effet l'Instituto de Viviendas Populares Caritas-Chili (INVICA).

Invica a institué un réseau de coopératives pour permettre aux familles qui désirent avoir une maison en toute propriété de s'organiser en société de construction jouissant de la personnalité juridique.

Invica joue un rôle qui se limite à l'assistance technique et à la gestion d'un fonds de roulement qui octroie des prêts sans intérêt. Cet argent vient s'ajouter aux économies des membres de la coopérative.

Invica veille aussi à ce que la construction de chaque village soit accompagnée d'un programme de formation pour la promotion humaine et sociale des membres de la coopérative (hygiène, santé, économie domestique, etc.).

En 1963, Invica est venu en aide à 144 coopératives de construction dans tout le pays. A Valparaíso, Santiago, Conception et Tenuco, on dénombre

LES TRAVAUX ET LES JOURS

2 446 maisons terminées ou en chantier. Compte tenu qu'environ 30 000 familles sont à la recherche d'un toit, ce système de coopérative représente sans doute une des solutions les plus appropriées à ce problème crucial. On ne peut que féliciter Caritas-Chili de cette action-pilote qui retient l'attention des autres Caritas de l'Amérique latine affrontées à des problèmes similaires. »

« Messages du S.O.S. »,

n° 141, mai 1964.

MAI 1964 : BRÉSIL.

L'Eglise a sa part dans la grande aventure du développement.

« Mgr Helder Câmara, nouvel archevêque de Recife et Olinda, déclare notamment dans son discours d'inauguration, très remarqué :

« Je dois, à l'exemple du Christ, avoir un amour spécial pour les pauvres (...) Nous aurons soin des pauvres, nous penchant par-dessus tout sur la pauvreté honteuse et essayant d'éviter qu'elle dégénère en misère (...). La misère est révoltante et avilissante : elle abîme l'image de Dieu en chaque homme ; elle viole le droit et le devoir de l'être humain à son perfectionnement intégral (...).

» Je ne viens aider personne à se duper en pensant qu'il suffit d'un peu de générosité et d'assistance sociale (...). Il y a des misères criantes (...) qu'il faut secourir immédiatement. Mais nous ne pensons pas que le problème se limite à quelques petites réformes et nous ne confondons pas la belle et indispensable notion d'ordre, fin de tout progrès humain, avec ses contre-façons responsables du maintien des structures dont tous s'accordent à reconnaître qu'elles ne peuvent être maintenues.

» Si nous voulons atteindre les racines de nos misères sociales, nous devons aider notre pays à rompre le cercle vicieux du non-développement et de la misère. Il y en a qui se scandalisent quand on leur affirme que c'est là notre problème social numéro un. Il y en a qui taxent cela de démagogie, alors qu'il s'agit du souci de créatures qui ne parviennent même pas à en connaître la condition d'êtres humains (...).

» Nous n'avons pas peur des idées justes, même si elles ont été trop exploitées (...), L'Eglise ne vit pas en marge de l'Histoire, elle vit au cœur même de l'Histoire (...). Le Christ a donné à l'épiscopat une mission spéciale d'évangélisation. Mais en aucune manière il n'a écarté la communauté chrétienne de la grande aventure du développement (...). Ayons la sérénité d'esprit et le courage de sauver les idées justes incarnées dans des expressions qui, pour le moment, sont des mots quasi interdits et abhorrés. La culture populaire, l'éveil de la conscience, la formation du sens politique, l'auto-promotion (...). Nous ne pouvons abandonner certains drapeaux parce qu'ils ont été portés par des gens qui se trompaient. Comment craindre des mouvements qui ne s'intéressent qu'à l'authentique démocratie et ne peuvent se réaliser qu'en des régimes qui respectent la liberté ? Comment craindre des mouvements qui sont d'essence profondément chrétienne ?

» Il serait scandaleux et impardonnable que des masses soient abandonnées par l'Eglise en cette heure si dure (...). Nous croyons tous que la liberté est un don divin qui doit être sauvé à tout prix. Libérons donc dans le sens le plus haut et le plus profond du mot toutes les créatures humaines qui vivent autour de nous...

MISSION ET CHARITÉ

Le Nord-Est est devenu un cliché, un slogan. Corrigeons cela, rectifions-le. Le Nord-Est n'accepte pas le professionalisme de la misère et ne peut ni ne veut être tenu pour la région explosive par excellence de l'Amérique latine (...). Intégrés au Brésil et à l'Amérique latine, nous portons la responsabilité d'être la partie chrétienne, le continent chrétien du Tiers Monde (...).

» Aucun effort missionnaire ne vaudra autant pour nos frères africains et asiatiques que, de la part de l'Amérique latine chrétienne, une fraternité réelle à l'intérieur du continent, un échange fraternel avec le Tiers Monde, un dialogue de frères avec le monde sous-développé.

» Hâtons-nous, sans perdre de temps, à l'œuvre d'évangélisation, à l'effort de développement (...). J'affirme qu'au Nord-Est le Christ s'appelle Zé, Antonio, Severino... « Ecce Homo » : voici le Christ, voici l'Homme ! Voici l'homme qui a besoin de justice qui a droit à la justice, qui mérite la justice... »

« Informations Catholiques Internationales »,
n° 216, 15 mai 1964.

INTENTIONS ET RÉALISATIONS

1. — Les Dames de la Charité

AU SERVICE DES MALADES

Saint Vincent de Paul réunit, à Châtillon-les-Dombes, en 1617, les premières Dames de la Charité pour secourir une famille accablée par la maladie.

Peu d'années, après, alors que l'Œuvre prenait une rapide extension, une des plus importantes « Charités » de Paris se consacrait à la visite des malades de l'Hôtel-Dieu.

Depuis cette époque, tout en assumant beaucoup d'autres tâches, les Dames de la Charité n'ont pas cessé d'être fidèles à leur vocation première. Nous les rencontrons, dans les hôpitaux, non seulement au chevet des personnes secourues par elles, avant leur hospitalisation, mais aussi auprès des malades que la paroisse leur signale parce qu'ils se trouvent particulièrement isolés. Celles qui résident dans des quartiers proches de grands établissements hospitaliers se voient confier par les associations plus éloignées, des malades auxquels elles assurent des visites fréquentes.

Il se forme un réseau d'aide, au service de tous, car les appels viennent aussi de province et de l'étranger pour des cas qui sont presque toujours particulièrement graves et douloureux. Certains malades doivent être accueillis dès leur arrivée, aidés dans les diverses démarches, accompagnés et réconfortés lors des consultations. L'hébergement d'un membre de la famille est quelquefois organisé, la liaison est, en tous cas, établie et les nouvelles acheminées, dans un climat d'affectueuse compréhension. Depuis plusieurs mois, une jeune fille de la Guadeloupe venue à Paris dans un état alarmant et qui a dû subir plusieurs traitements et une grave opération est ainsi entourée d'un soutien qui est devenu une réelle amitié.

Dans un grand hôpital parisien, une équipe s'est constituée pour s'occuper d'enfants déficients, mais en partie récupérables, auprès desquels il faut assurer une présence journalière pour des leçons ou des exercices. La régularité parfaite et les excellents résultats obtenus ont attiré la confiance des médecins qui demandent maintenant, aux dames, d'assister aux séances de rééducation.

En province, plusieurs groupes entrent dans les associations non confessionnelles de la visite aux établissements hospitaliers. Chaque fois que cet organisme fonde un nouveau groupe dans une ville de province, elle fait appel à l'Association du lieu. Les cas d'isolés sont fréquents puisque les malades sont envoyés, de toute la région, au centre hospitalier.

MISSION ET CHARITÉ

Dans une ville située sur un grand axe routier, les Dames de la Charité se consacrent particulièrement aux trop nombreux accidentés de la route. Elles se sont ainsi trouvées au chevet d'enfants, seuls rescapés d'un accident, ou d'étrangers, démunis de tout, qui ont dû faire appel à leur vestiaire en même temps qu'à leur aide pour les démarches.

Depuis de nombreuses années, les Dames de la Charité de Paris, participent au moment de Noël, aux distributions organisées par le Comité du Noël des Hôpitaux. En 1963, elles étaient au nombre de 65, représentant 26 paroisses, heureuses d'adoucir, en ces jours de fête, la solitude et les souffrances des malades.

2. — Les Conférences de Saint-Vincent de Paul

OPÉRATIONS DE JUMELAGE INTERNATIONAL ENTRE CONFÉRENCES DE SAINT-VINCENT DE PAUL

Avant même que le mot eût pris son sens actuel ou du moins fût devenu d'usage courant, la Société de Saint-Vincent de Paul pratiquait déjà le jumelage. N'était-ce pas jumelage pour une Conférence d'adultes, d'aider de ses conseils et de ses ressources une Conférence voisine de collège ou d'école et de suppléer ses jeunes membres pendant les vacances auprès de leurs familles ? N'était-ce pas jumelage aussi dans les grandes villes, pour une Conférence du Centre, d'aller dans les faubourgs ou la banlieue au secours de Conférences locales qui, moins bien pourvues en membres et en ressources, étaient en présence de misères plus nombreuses et plus criantes ? Mais ce n'étaient encore que des relations de bon voisinage nées de circonstances locales.

C'est vers 1960 seulement que fut réellement amorcée l'institution d'un jumelage international des Conférences, qui est l'une des formes actuelles de la participation de la Société de Saint-Vincent de Paul à la campagne contre la faim dans le monde et à l'effort missionnaire renouvelé de l'Église.

Il s'agissait en somme de porter sur le plan universel des initiatives jusque là limitées au plan local ou régional, tout en restant fidèle aux principes essentiels de la Société, c'est-à-dire de ne pas se borner à une aide financière anonyme, mais d'établir des relations spirituelles personnelles entre les Conférences participant au jumelage : prières mutuelles, échange de correspondances, éventuellement visites.

La tâche était assez ardue car il fallait alerter les Conférences des pays dits favorisés pour provoquer leur aide fraternelle et en même temps établir la liste des pays moins favorisés dans lesquels existaient déjà des Conférences ayant besoin d'un appui matériel et moral, ou dans lesquels une aide extérieure était de nature à susciter des groupes apportant le témoignage de la Charité du Christ. Il fallait ensuite ajuster les offres et les demandes en prenant en considération aussi bien des facteurs d'ordre matériel — appui financier — que des facteurs de tous ordres de nature à faciliter la prise de contact sur le plan moral : communauté de langage, affinités historiques ou culturelles, etc...

LES TRAVAUX ET LES JOURS

Au bout de trois années, c'est-à-dire au début de 1963, la situation des jumelages internationaux était la suivante. Elle faisait ressortir, en un an une progression de plus de 40 % qui s'est poursuivie depuis lors et ne paraît pas arrivée à son terme.

6 Conseils centraux
12 Conseils particuliers
783 Conférences

} de 46 pays moins fortunés.

sont jumelés à :

33 Conseils centraux
26 Conseils particuliers
près de 3.000 Conférences

} de 14 pays plus avantagés.

Allemagne (Bombay). Angleterre (Afrique du Nord, Ile de Grenade, Guyane Britannique, Inde, Afrique du Sud). Australie (Indes, Pakistan, Thaïlande, Iles Fidji). Belgique (Congo-Léo, Ruanda). Canada (Afrique du Nord, Tanganika). Ecosse (Nigeria, Afrique du Sud, Inde). Etats-Unis (Açores, Bolivie, Brésil, Chili, Colombie, Equateur, Hong-Kong, Jamaïque, Japon). France (Afrique du Nord, Afrique du Sud, Cameroun, Côte-d'Ivoire, Dahomey, Israël, Madagascar, Ile Maurice, Nouvelle-Calédonie, Viet-Nam). Irlande (Ceylan, Kenya, Malaisie, Nigéria, Rhodésie du Nord, Tanganika, Uganda, Zanzibar). Italie (Hong-Kong, Congo Léo). Nouvelle-Zélande (Corée). Pays-Bas (Inde). Suisse (Afrique du Nord).

Chargé de provoquer et coordonner ces gestes de charité fraternelle, le Conseil général ne sait le plus souvent que par des communications d'ensemble reçues des présidents des Conseils nationaux la cordialité des relations qui s'établissent entre les Conférences associées par un jumelage.

Il a eu toutefois connaissance de quelques lettres adressées par des « filleules » à leurs « marraines ». Voici, à titre d'exemples, de courts extraits de certaines d'entre elles, émanant de Conférences de l'Inde ou de l'Afrique du Sud, jumelées avec des Conférences d'Ecosse.

De la Conférence Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, East Kadappakada, Quiton, I, (Inde) :

« Notre quartier est peuplé d'environ 5.000 personnes ; parmi elles, quelque 2.000 sont catholiques ; les autres sont soit non-catholiques, soit bouddhistes, soit mahométanes. Plus de la moitié est pauvre. La principale activité de la population de la région est de décortiquer des anacardes dans les ateliers spécialisés, activité qui rapporte quelque argent.

« Le niveau de vie étant très peu élevé, on vient très fréquemment nous trouver pour des secours médicaux. Etant donnés nos faibles moyens, nous ne pouvons nous occuper que des cas extrêmement graves...

« Nous devons en effet réserver toutes nos ressources pour faire recouvrir en chaume toutes les huttes des familles adoptées.

« Pendant l'année scolaire, nombreux sont ceux qui viennent nous demander de les aider pour l'achat de livres de classe.

« ... Ainsi nous nous occupons de toutes sortes de choses, notre champ d'action est très vaste, et nos ressources sont limitées. Chaque mois, nous subvenons aux besoins ci-dessus en collectant, par divers moyens, 80 Rs. ; avec les secours que nous envoie la Conférence Saint-André, nous achetons du riz que nous distribuons aux familles adoptées... »

De la Conférence Saint-Augustin, Ramapuram, Kerala (Inde) :

« Nous avons sur la paroisse de nombreux malheureux qui n'ont même pas de logis. Nous sommes en train de leur construire de jolies huttes. Le chômage est un autre de nos problèmes; nous n'avons ni mines ni usines, comme vous en avez en Ecosse ou en Angleterre. Le progrès de notre industrie est très faible.

MISSION ET CHARITÉ

« Nous sommes extrêmement reconnaissants de votre bon et généreux don de 132.31 Rs. que nous avons reçu hier. Nous comprenons, d'après votre lettre, que votre paroisse n'est pas riche, seulement peuplée de simples mineurs... Dans notre paroisse aussi, ce sont les familles modestes qui nous aident de leurs dons généreux, bien que leur niveau de vie soit très bas. Nombreux sont ceux qui ont besoin de nourriture, de vêtements, d'abri. Depuis que nos fonds sont limités, nous ne secourons que ceux qui se trouvent dans une extrême indigence. Nous avons seulement adopté neuf familles, soit cinquante cinq personnes. »

De la conférence de la Sainte-Croix, Kapad, Changanacherry, Kerala (Inde) :

« Je suis heureux de vous informer qu'un dispensaire a été récemment ouvert à Kalakely, sur notre paroisse, sous les auspices de la Conférence féminine de Saint François d'Assise. De la sorte nos perspectives se sont considérablement élargies. Chaque jour, nous recevons des rapports au sujet de malheureux qui ont besoin de soins. Beaucoup de vies humaines pourront être sauvées, si les malades sont hospitalisés à temps et soignés... »

De la Conférence Saint François d'Assise, Thuruthipuram P.O. (S. India) :

« Notre paroisse est composée d'environ 500 familles, soit une population approximative de 3.000 habitants... 200 familles sont dans un état de complet dénuement, par suite de maladies chroniques et d'incapacité de travailler.

« Quelques familles ne sont composées que de veuves misérables et de petits enfants. La paroisse est généralement pauvre. Il n'existe aucune institution publique ou privée qui protège ces malheureux, ils vivent de la charité publique. Beaucoup n'ont pas de gîte, étant dans l'incapacité de refaire le chaume de leur hutte chaque année. Nous avons des inondations annuelles en dehors des terribles moussons, ainsi le travail continu est impossible.

« Notre Conférence a donc à faire face à un très dur problème pour leur venir en aide, au moins en partie. La Conférence comprend huit membres, appartenant tous à la classe moyenne ou à la classe pauvre. Nos fonds sont réduits ; donations et contributions suffisent à peine à satisfaire la demande sans cesse croissante des familles adoptées. Mais nous observons avec grande attention notre règle de tenir des réunions hebdomadaires et de visiter les pauvres à domicile... »

De la Conférence Notre-Dame du Rosaire, Calcutta.

« Nos activités consistent surtout à visiter les pauvres à domicile, connaître leurs besoins matériels (nourriture, médicaments, éducation des enfants), leurs besoins spirituels, à visiter aussi les malades à l'hôpital ou chez eux. L'église — qui porte le nom trompeur de Cathédrale — est située dans la zone non-chrétienne, et bien que l'étendue de la paroisse soit grande, la population catholique est inférieure à 600 personnes. La plupart des paroissiens sont chinois, et vivent dans la « ville chinoise », à un quart d'heure environ de l'église.

« La majorité est très pauvre... Notre travail parmi cette population est sans cesse handicapé par le peu d'importance des fonds, si bien que nous ne pouvons nous occuper que des cas très graves et désespérés, alors que ceux qui espèrent notre aide sont nombreux. »

De la Conférence du Saint-Rosaire, O'okiep (Afrique du Sud).

« La nourriture et les vêtements étant très chers, maintes familles ont juste de quoi vivre ; nous les aidons en leur distribuant des vêtements et des couvertures.

« Il y a ensuite le problème des retraités : ils touchent du Gouvernement une pension mensuelle à peine suffisante pour acheter de quoi manger, surtout s'il y a encore des enfants dans la famille. Nous leur venons en aide en leur donnant des vêtements, des couvertures et des objets ménagers — surtout en hiver — quelquefois aussi en leur distribuant des vivres.

LES TRAVAUX ET LES JOURS

« Il y a encore le problème des chômeurs, et de ceux qui, par suite d'une mauvaise santé, ne peuvent gagner leur vie. Nous nous occupons également d'eux.

« Nous prenons enfin en charge la question des livres pour les écoliers, les honoraires de médecins et d'hôpital... Nous, gens de couleur, travaillons dans de très dures conditions de travail... »

En conclusion nous reproduisons quelques passages d'un rapport présenté, en février dernier, au Congrès régional des jeunes de Bordeaux, par la Conférence de l'École Saint-Jean de Limoges, jumelée avec la Conférence Saint-Martin de Yaoundé (Cameroun).

Après avoir donné quelques précisions sur la nature de l'aide matérielle fournie (espèces, vêtements, médicaments, revues, et même un missel et un appareil à photos) et souligné la joie qu'avait eue la Conférence à recevoir deux fois la visite d'un Camerounais, le rapporteur fait allusion au profit spirituel que sa Conférence a tiré de cette collaboration.

« ... Nous avons prié souvent pour nos frères camerounais. Au cours de l'année nous avons fait célébrer plusieurs messes spécialement à toutes leurs intentions. »

« Mais de plus, et surtout, nous prenons bien conscience des difficultés de nos frères et comment cela ne serait-il pas un stimulant pour notre générosité personnelle ? Comment cela pourrait-il ne pas nous aider à mieux les aimer non en paroles et avec la langue, mais en action et dans la vérité ? Si ce jumelage se traduit par un effort de prières et de sacrifices, s'il nous entraîne à une charité plus vécue, ne vaut-il pas, à ce seul titre, d'être tenté et continué ? Ainsi nous pouvons constater une ouverture de notre Conférence aux dimensions du monde. Un tel jumelage rend caduque la phrase parfois prononcée au sujet des Conférences St-Vincent-de-Paul : « Les Conférences sont des cercles fermés qui ont leurs pauvres et seulement leurs pauvres. » Les gens peuvent ainsi se rendre compte que la Société de St-Vincent-de-Paul, bien que se vouant au soulagement des misères morales et matérielles proches, pense aussi aux détresses lointaines et participe à l'effort d'organisation des pays en voie de développement. »

« Pour certains confrères, ces relations St-Jean-St-Martin ont donné à réfléchir, elles nous ont montré de près une mentalité étrangère, des problèmes nouveaux, insoupçonnés et des difficultés auxquels nous ne songions pas du tout. La connaissance de ce pays nous a été facilitée par l'envoi d'études sociologiques ainsi que de journaux du Cameroun. »

3. — Le Secours Catholique

A LOURDES ET A JÉRUSALEM

Comme chaque année, à la Cité Secours Saint-Pierre de Lourdes, les Journées Nationales du Secours Catholique ont rassemblé les délégués venus de toute la France.

Les journées sont à la fois de formation et d'information. Elles sont l'occasion pour ceux qui ont la charge d'implanter et de développer le Secours Catholique dans tous les diocèses de se retrouver dans le calme, de confronter leurs expériences, d'échanger leurs projets. Le thème général était : « Le service des pauvres à l'heure du Concile ». Le programme comportait en début de journée une méditation, puis une conférence et un temps très large était réservé pour les commissions du travail et les carrefours spécialisés.

MISSION ET CHARITÉ

Parmi les conférenciers, M. l'Abbé Henri Bars, en philosophe, traita de : « La Faim des Hommes et le Pain de Dieu », le R. P. archimandrite Cyrille Argentin de « l'Eglise d'Orient et les Pauvres » ; Mgr Etchegaray : « Comment l'Episcopat français prépare son travail de pastorale. » Pour sa part, M. de Calan traita des problèmes économiques en Afrique noire et M. Conquet avait pour sujet : « Parler, écouter ; les deux forces de la communication ».

Il n'est pas question de rendre compte ici par le détail des travaux de ces Journées. Elles furent enrichissantes parce que les délégués répartis en quatre commissions géographiques ont étudié l'enquête amorcée l'an dernier : « l'Eglise des Pauvres ». Un rapporteur désigné présentait en fin de journée la synthèse des travaux des commissions.

M. Jacques de Bourbon-Busset, président du Conseil d'administration, a précisé le rôle du Secours Catholique : « ... C'est un art très difficile de secourir les pauvres sans paraître les assister... Malgré les lois sociales si développées actuellement, malgré les secours de toute espèce, il ne faut pas croire qu'il n'a plus de pauvres, c'est une erreur. Le Secours Catholique a dans l'Eglise une situation privilégiée car c'est à la fois un mouvement et un témoignage qui agissent dans le siècle. »



Au cours des Journées Nationales Mgr Rodhain a annoncé officiellement que le Secours Catholique avait reçu mission de fonder à Jérusalem une Cité-Secours à l'instar de celle de Lourdes.

L'histoire mérite d'être contée.

Il y a six mois, pendant le Concile, Mgr Rodhain est convoqué à Rome par sa Béatitude Maximos IV Saïg, Patriarche d'Antioche, Alexandrie et Jérusalem qui lui déclare : « A Jérusalem, il y a des pèlerins qui ne peuvent rester que très peu de temps car leur pauvreté ne leur permet pas de payer plusieurs nuits d'hôtel. En Orient, il y a des milliers de pauvres qui viendraient à Jérusalem s'il y avait une cité gratuite comme à Lourdes. Je demande au « Secours Catholique » de « construire une Cité-Secours à Jérusalem. »

Le Conseil d'administration du Secours Catholique décide, en principe, de répondre à la demande du Patriarche Maximos sous réserve de l'avis du Saint-Siège.

S.S. Paul VI qui a visité deux fois la Cité Secours de Lourdes souhaite qu'après consultation et avec l'accord des autorités ecclésiastiques soit fondée une Cité semblable à Jérusalem.

Et une lettre de la Secrétaire d'Etat adressée au Secours Catholique confirme que « Sa Sainteté a été vivement intéressée par ce projet et ne peut qu'encourager et bénir ceux qui en procureront la réalisation. »

Il n'y avait plus qu'à se mettre à l'œuvre. Le terrain de la nouvelle Cité a été trouvé, l'acte d'achat a été signé à Jérusalem le 22 avril et avant peu l'équipement sera en place.

Mgr Rodhain a fourni quelques précisions sur ses projets.

Il ne s'agit pas de bâtir un caravansérail économique. Le problème n'est pas là. Il s'agit de faire comprendre le pays du Christ aux hommes de l'époque actuelle : à des gens dont le cerveau est fatigué par le bruit et le cœur encombré par le monde et la piété accrochée à des images périmées.

A ces pèlerins du XX^e siècle, il s'agit d'apprendre à regarder le pays du Seigneur Jésus. Or ceci est tout un travail. Sans guide, la Voie douloureuse est un rébus folklorique. Le Saint Sépulcre est un entrelacs d'escaliers plus bruyants qu'un grand magasin. On retrouve des pèlerins tiraillés entre l'archéologie et

LES TRAVAUX ET LES JOURS

l'Evangile. En les voyant repartir fatigués, sans profit réel, on se demande si le Christ ne répèterait pas : « J'ai pitié de cette foule ».

Ce sont de vrais « pauvres ». Et pour les accueillir, il faut de la paix, du temps et une orientation.

Pour cette Cité de Jérusalem, Mgr Rodhain s'efforce de prévoir l'avenir. Aussi pose-t-il, dans « Messages du Secours Catholique » trois questions aux catholiques de France :

1^o Connaissez-vous autour de vous des pèlerins désirant aller une fois dans leur vie à Bethléem, Nazareth et Jérusalem et pour qui la Cité serait une solution facilitant leur projet ?

2^o Y a-t-il des candidats et des candidates au poste de stagiaires bénévoles à Jérusalem ? (Stage de deux mois minimum. Aucun salaire mais 50 % du voyage payés par la Cité. Indiquer âge et aptitudes professionnelles).

3^o Pouvez-vous aider à la fondation et à l'équipement de cette cité ?

Les réponses aux questions 1 et 2 sont à adresser à « Cité Jérusalem », 106, rue du Bac, Paris 7^e.

Les réponses à la question 3 sont à adresser au C.C.P. Secours Catholique 5620-09 Paris.

4. — Pax Christi

UN CONGRÈS NATIONAL 1964 EN DIALOGUE POUR LA PAIX

(en vente à Pax Christi 5 F)

Le dialogue et la communauté des peuples, tel a été le sujet du **Congrès national de Pax Christi (mars 1964)**. Les six conférences sont publiées : elles constituent un exposé doctrinal convergent sur les conditions du dialogue dans le monde actuel.

Le R.P. Dubarle conclut en ces termes sa conférence sur « le dialogue scientifique » : « Les chrétiens ont un rôle très particulier : être les protagonistes de cette capacité des hommes à se reconnaître spirituellement les uns les autres. L'espérance de la conversion de 3 milliards d'hommes aujourd'hui et de 6 milliards demain n'est ni pour aujourd'hui ni pour demain. Nous resterons une communauté particulière au sein du monde... »

M. Marcel Merle, Directeur de l'Institut des sciences économiques de Bordeaux fait le point du « dialogue international » : « Je me demande si nous ne sommes pas à l'heure actuelle dans une situation psychologique très mauvaise pour défendre les thèmes authentiques de l'internationalisme... »

M. l'Abbé Michalon, du Secrétariat pour l'Unité, traite du « dialogue œcuménique » : « Le dialogue œcuménique nous oblige à réfléchir profondément à ce que le mystère de l'Eglise est une communion au mystère de Jésus-Christ... Nous sommes de plus en plus obligés à vérifier sans cesse... si dans tout ce que nous vivons, nous faisons d'une manière intérieure le raccord vivant à la personne de Notre Seigneur... »

M. A. de Peretti analyse les aspects psychologiques du dialogue et conclut : « toute personne, tout groupe, est en état d'évolution. Reconnaître, faciliter, catalyser cette évolution, l'accepter d'abord, c'est là ce que nous avons à faire ; l'accepter, qu'elle aille où elle doit aller, sans lui donner notre coup de pouce. »

M. Jean Larnaud, auditeur au Concile, spécialiste des organisations internationales, parle du dialogue au sein de ces institutions.

MISSION ET CHARITÉ

M. Philippe Farine (« Jeune Europe ») définit ce qu'est et ce que doit être le dialogue européen : « La construction européenne n'est pas une fin en soi. S'il s'agissait de substituer un nationalisme européen au nationalisme français, allemand ou italien, ce ne serait pas la peine car une perversion demeure une perversion même si sa dimension augmente... Le dialogue de l'Europe est un relais vers la construction de cette société universelle qui sera le cadre d'une civilisation universelle... »

LE CONGRÈS INTERNATIONAL DE PAX CHRISTI A BOIS-LE-DUC (Pays-Bas), les 8, 9 et 10 septembre 1964 : « Guerre et paix à l'ère atomique ». Conférenciers : I. M. Alaster Buchan (anglais), Directeur de l'Institut d'études stratégiques à Londres. « Les principales caractéristiques de l'ère atomique ».

2. Doctrine traditionnelle de l'Eglise et nouveaux problèmes :

Abbé Coste : « Bilan de la doctrine catholique ».

Père Dubarle : « L'avenir de la doctrine philosophique et théologie relative de la paix internationale. »

3. M. Auguste Vanistendaele (Belge). Secrétaire général de la Confédération internationale des Syndicats chrétiens. « Justice sociale planétaire, fondement de la paix. »

4. Dr Schuyt, Vice-président de la Section Néerlandaise présente le travail d'équipe de la Section. « Avènement d'une communauté internationale après « Pacem in Terris ».

LES CENTRES DE RENCONTRES INTERNATIONALES DE PAX CHRISTI sont ouverts aux périodes suivantes :

Vézelay : 1^{er} juillet-15 septembre.

Lourdes : 1^{er} juillet-15 septembre. Possibilités d'accueil jusqu'à la mi-octobre).

Paris (nouveau Centre, Petit Séminaire de Conflans) : du 6 juillet au 7 septembre.

Chartres : toute l'année.

Le Puy (nouveau Centre) : du 19 juillet au 1^{er} septembre.

Colmar (nouveau centre) : du 9 juillet au 30 août.

Brest (nouveau Centre) : du 4 juillet au 25 août.

Le Mont-Saint-Michel : du 1^{er} juillet au 31 août.

Tous renseignements : Amis de Pax Christi, 3, rue de l'Abbaye Paris-6^e.

L'ACCUEIL AUX ÉTRANGERS.

Le service de l'accueil se propose d'inviter le 10 juin 1964 les responsables parisiens des organismes d'accueil aux étrangers en France à une réunion d'information et d'amitié. Une notice sur les organismes d'accueil et les problèmes communs sera publiée à la suite de cette rencontre.

Pax Christi, sans aucune intention de se présenter comme un organe fédérateur, mais seulement pour se mettre au service de tous souhaite, pour cette notice, la collaboration de tous ceux qui ont une expérience de l'accueil organisé.

ROUTE INTERNATIONALE Pax Christi à Oropa (Italie).

Le thème de la route cette année sera : « étudier pour vivre la paix sur la terre ». « Pacem in terris » concerne en effet directement les jeunes et intéresse particulièrement les routiers qui, chaque année, convergent vers un lieu de pèlerinage. Cette année, c'est vers Oropa en Italie que du 17 au 24 août 600 jeunes gens et jeunes filles marcheront en étudiant, en priant et en vivant dans la paix.

Trois ouvrages nouveaux :

— *Guerre révolutionnaire et conscience chrétienne*, 11,50 F.

— *Chrétiens dans l'univers*, 12 F.

— *Pacem in terris* (commentaire de Mgr Lalande), 9,95 F.

NOTES ET DOCUMENTS

BIBLIOGRAPHIE

A) Livres reçus

Editions du Seuil, 27, rue Jacob, Paris-VI^e

BARREAU Jean-Claude. — *Annonce de Jésus-Christ*. 1964, 192 p.
2 F. Un volume inédit. Collection « Livre de vie ».

TRESMONTANT Claude. — *La métaphysique du christianisme et
la crise du treizième siècle*. 1964, 393 p.

HONORÉ Jean. — *Itinéraire spirituel de Newman*. 1964, 253 p.,
12 F.

MANNONI Eugène. — *Moi, Général de Gaulle*. 1964, 169 p., 8,50 F.
Collection. L'Histoire immédiate. Prix « Aujourd'hui ».

LECLERCQ Jacques. — *Vie du Père Lebbe*. 1964, 441 p. Collection
« Livre de vie », n^{os} 49-50.

BRIEN André. — *Le cheminement de la foi*. 1964, 239 p.

Aubier. Editions Montaigne, 11, quai de Conti. Paris-VI^e

VON HUGEL Friedrich. — *Lettres à sa nièce*. 1964, 301 p. Préfacées
par Maurice Nédoncelle, traduites par Agnès Joly.

Beauchesne, 117, rue de Rennes. Paris-VI^e

DESBUQUOIS. — *Vivre le bon plaisir de Dieu* (Itinéraire spirituel
Lettres spirituelles présentées par André Rayer s.j.). 1964, in 16,
384 p. 18,90 F. Bibliothèque de spiritualité. 2.

FONTAINE (Jacques) RICHÉ (Pierre) LECLERCQ (Jean) LA-
BANDE (Edmond René) MASSAUT (Jean-Pierre) DE CERTEAU
(Michel) ORCIBAL (Jean) LE BRUN (Jacques) RAYEZ (André)
LEWIS (Jacques). — *Histoire spirituelle de la France*. 1964, in 16,
408 p. 24 F.

MISSION ET CHARITÉ

B) Recensions

LAURENTIN R. -- *La Question Mariale*. Paris, Editions du Seuil, 1963, 176 p.

Notre époque est marquée par un souci de purification dans le domaine de la foi, par une volonté de s'arrêter à l'essentiel. C'est ainsi que l'attention des chrétiens se porte spontanément sur le Christ, l'Eglise et le monde. Le Christ n'est-il pas le tout de notre foi, le Sauveur qui rétablit le lien entre Dieu et les hommes ? L'Eglise prolonge l'œuvre du Christ dans ce monde. Pourquoi dès lors chercher ailleurs l'aliment de la vie spirituelle et le ressort de notre action. Quelle place faut-il donner à la Vierge Marie dans la vie chrétienne ? Pourquoi recourir à elle, le Christ ne suffit-il pas ?

En toute bonne foi, des laïcs, des militants, des séminaristes se posent la question. Bien des prêtres se sentent mal à l'aise pour présenter une doctrine mariale bien fondée dans l'ensemble du Mystère révélé et promouvoir une dévotion mariale solide.

Aux uns et aux autres M. le chanoine Laurentin offre dans la « Question Mariale » une réponse claire et judicieuse, dégagée de toute polémique. L'auteur est déjà bien connu pour ses remarquables ouvrages de Mariologie et par ses écrits sur le II G. du Vatican dont il est « expert ».

Après avoir présenté l'existence du mouvement marial actuel et le fait que la Vierge apparaît aujourd'hui comme un signe de contradiction, l'auteur situe historiquement l'origine du mouvement marial et de sa crise actuelle en répondant à ces questions : depuis quand peut-on parler de mouvement marial ? Comment les difficultés sont-elles apparues ? Pour quelles raisons ? Il montre ensuite que deux tendances s'affrontent en mariologie. L'une est soucieuse de rigueur, de distinctions précises et d'objectivité ; l'autre est personneliste et engagée. Les « maximalistes » recherchent une exaltation toujours plus grande de la Vierge, ils sont toujours en quête d'un nouveau dogme à promouvoir, d'une nouvelle dévotion à susciter. Ils s'intéressent à la personne de Marie, montrent sa suprématie à l'égard des créatures et sa participation très intime à la divinité du Christ. Marie est à côté du Christ face aux pécheurs.

Les « minimalistes » veulent en rester au « statu quo ». C'est renverser la hiérarchie des valeurs que de mettre l'exercice de l'infailibilité au service de la dévotion. Ils s'attachent à montrer la fonction de la Vierge dans l'ensemble du mystère du salut. L'important est la transcendance du Christ. Marie est du côté des rachetés face au Christ.

La solution ne se trouve pas dans le choix entre l'une ou l'autre tendance mais dans un « chemin de crête » où se rejoignent ces deux tendances au profit de la vérité et de la véritable dévotion. Marie est toute relative au Christ et toute corrélatrice à l'Eglise.

Après avoir frayé ainsi un chemin de rencontre entre catholiques, l'auteur situe la question mariale par rapport au problème oecuménique.

NOTES ET DOCUMENTS

Au cours de la deuxième session du Concile, les Pères ont voté l'intégration du schéma sur la Vierge Marie au schéma sur l'Eglise, la lecture de ce livre pourra aider à comprendre le sens et la portée d'une telle décision.

L. LAUWERIER, c.m.

RÉTIF André. — *Le prêtre et la mission*. Le Puy Editions Mappus, 1964.

Le prêtre, même s'il n'est pas lui-même missionnaire en pays lointain, doit toujours être au moins « coopérateur missionnaire ». Il doit se sentir une responsabilité à l'échelle du monde. Comment aurait-il sans cela le sens « catholique » ? Ce petit livre donne une information pour cela. Il le fait clairement, brièvement, mais en indiquant toujours une bibliographie bien choisie.

L'auteur prend le mot « mission » dans toute son ampleur (la mission du Christ et donc de l'Eglise), mais aussi dans sa spécificité (évangélisation en terre païenne et édification d'Eglises nouvelles). Il ne donne que des éléments de réflexion et de travail. Ce livre est donc court, mais documenté. Il n'est pas, malgré le titre, réservé aux prêtres. Tous peuvent y puiser beaucoup pour s'ouvrir au problème missionnaire. Le premier fondement du devoir missionnaire est en effet le baptême, sacrement de la foi. On doit vouloir communiquer sa foi, par reconnaissance pour le don reçu. On doit espérer le salut de tous et y travailler pour sa part. La mission découle de la charité. Le baptisé est membre du Christ et animé par l'Esprit-Saint. Membre du Christ, il doit participer à l'application de la Rédemption universelle, à cette mission du Christ que l'Esprit a lui-même mission d'achever. Devenus aussi par le baptême fils de l'Eglise, nous devons à notre mère l'Eglise de contribuer à son extension.

Après le baptême, la confirmation donne un affermissement par l'Esprit. Sacrement de la maturité chrétienne, elle fait davantage prendre ses responsabilités apostoliques. En ce sens, elle est le sacrement de l'aspotolat.

L'auteur souligne ensuite la dimension missionnaire de l'Eucharistie, qu'elle soit envisagée comme présence, sacrifice ou communion. Le Christ y continue sa mission. La messe est toujours offerte « pour notre salut et pour le salut du monde entier ». Comment nous unir au Christ sans participer à sa mission ? Le mot même de « communion », à l'origine, désignait l'union des chrétiens dans le Christ.

Il va de soi que si, déjà « le sacerdoce des laïcs » les oblige à être « missionnaires », le sacrement de l'Ordre y oblige particulièrement les prêtres. La participation au sacerdoce ministériel est nécessairement missionnaire. Tout prêtre est comme le Christ, non seulement prêtre pour l'éternité, mais prêtre pour l'univers. « Le sacerdoce chrétien est ecclésial et cosmique » (p. 45). Il ne doit pas consentir volontairement à d'autres limites qu'à celles qui lui sont diversement imposées par les circonstances. Et ce qui est dit des prêtres à ce sujet s'impose à plus forte raison aux évêques. Même si les infidèles peuvent être sauvés, « l'absence de la foi consciente et explicite demeure une grave lacune qui ne peut nous laisser insensibles » (p. 57). Or, le christianisme dans le monde est minoritaire et même de plus en

MISSION ET CHARITÉ

plus. Moins d'un tiers des hommes sont chrétiens. La présence chrétienne est faible en Afrique, extrêmement faible en Asie. Il y a peu de prêtres en ces immenses régions. Il y en a relativement peu aussi en Amérique du Sud. Ni l'Islam, ni l'hindouisme, ni le bouddhisme ne sont entamés par l'Eglise. Par ailleurs, le christianisme est combattu dans les pays communistes et dans certains états musulmans. Le raidissement s'accroît en bien des nations, tandis que la natalité galopante des pays sous-développés accentue rapidement la supériorité numérique des non-chrétiens.

Et cependant, il y a dans le monde plus que de la curiosité à l'égard du message chrétien. Un vrai désir de connaître le Christ, d'autant moins étonnant que tout n'est pas négatif, loin de là, dans les autres religions.

C'est pourquoi, depuis Benoît XV, les papes ont chaudement recommandé l'Union missionnaire du clergé (fondée en 1916) et devenue maintenant « l'Union pontificale missionnaire » pour bien marquer qu'elle n'est pas réservée aux prêtres. La seconde partie de l'ouvrage dit comment être missionnaire. D'abord, connaître les missions pour mieux les faire connaître. Ensuite, la prière qui doit se vouloir universelle. Prier et faire prier, non pas tant en ajoutant de nouvelles prières qu'en orientant toutes celles que l'on fait déjà. L'information ne doit pas porter seulement sur la misère matérielle dans le monde. C'est à la misère spirituelle que la mission comme telle tend à remédier directement. Le Père Rétif souligne bien que l'exposé de la situation missionnaire ne doit plus être romantique, mais positif : l'action missionnaire est aujourd'hui difficile, complexe non moins qu'urgente. Il convient d'aider d'abord les œuvres pontificales, qui sont d'ailleurs œuvres de prière et de formation avant d'être œuvres de charité. La prière plus fervente, la formation plus éclairée aboutiront à une générosité plus abondante et, ce qui est encore mieux, à des vocations missionnaires.

A. DELOBEL, c.m.

MANNONI (Eugène). — *« Moi, général de Gaulle »*. Paris, Editions du Seuil, 1964.

L'auteur est journaliste, plus exactement « reporter ». Il a collaboré ainsi à plusieurs grands journaux. Il a beaucoup voyagé. Il était à Alger le 13 mai 1958.

Son livre compte à peu près 140 pages de texte. Ce n'est pas une biographie du chef de l'Etat. C'est un portrait qu'il trace, à la lumière des événements et aussi des différents écrits de Charles de Gaulle.

C'est à la radio de Londres que le Général fit son entrée sur la scène politique. Ses idées directrices étaient déjà indiquées dans ses livres. L'un de ses grands moyens d'action depuis 1958, est la R.T.F. D'où les trois parties de l'ouvrage intitulées « le micro », « le livre », « la télévision ».

« Le général » n'est pas « un général », dit Mannoni (p. 145). C'est un homme aux larges vues politiques. Et c'est depuis six ans le chef de l'Etat.

Mannoni n'est pas un panégyriste. Il est encore moins un détracteur. Il vise à l'objectivité et il a, pour Charles de Gaulle, la sympathie sans laquelle il n'est guère de compréhension possible.

NOTES ET DOCUMENTS

L'histoire jugera l'homme public qu'est devenu le Général de Gaulle. Elle le jugera, inévitablement, à travers les conséquences que sa politique aura eues. A juste titre, Mannoni n'a pas entrepris de devancer le jugement de l'histoire.

Son essai mérite d'être lu afin de mieux comprendre celui qui, de toute manière, est entré deux fois dans l'histoire : le 18 juin 1940 et le 13 mai 1958, et qui est encore le premier président de la 5^e République française.

A. DELOBEL, c.m.

HAYEK Michel, *Liturgie maronite, Histoire et Textes eucharistiques*, Paris, Mame 1964 ; grand in-octavo, 435 p., 28 F.

Pour présenter ce puissant ouvrage dont la Maison Mame vient de publier le premier tome, il faudrait tout un article, ou mieux plusieurs articles : la théologie, la liturgie, la spiritualité dévoilent ici l'un de leurs aspects le plus vénérable et le plus riche, à tous égards.

Comme l'annonce le titre, le livre comprend :

1^o Une étude historique, menée à partir des manuscrits les plus anciens ;

2^o Les textes : tout le patrimoine eucharistique des Maronites dont une partie était restée manuscrite. Notons tout de suite l'Anaphore « Charar » antérieure à l'année 430 ! Voici comment s'y exprime le célébrant, au moment de l'action de grâces :

« Los à Toi, pour ta grâce envers nous, et pour ta Majesté ineffable, ô Feu dévorant que nos doigts ont porté, ô Braise vivante sur laquelle nos lèvres se sont posées.

Je t'ai porté, ô Dieu, dans le creux de ma main et je t'ai baisé sur mes paumes, ô Maître des mondes, toi que les univers ne peuvent contenir, toi qui contiens tout, je t'ai posé dans ma bouche...

Que par la manducation de ton Corps, mes désirs s'évanouissent, et par l'abreuvement à ton Calice, mes passions s'éteignent..., et que par toi, je mérite la rémission des péchés, dans l'un et l'autre siècle. Amen », p. 221.

Prêtre maronite, libanais syriacisant et islamologue, l'auteur détient, à ce double titre, la clé des liturgies-mères, celles de Jérusalem, et celle d'Antioche. Dans l'*Introduction*, il donne tout ensemble les fils conducteurs et les sens majeurs de son étude, comme aussi leur très haute portée missionnaire.

Il serait trop long d'exprimer ici, par exemple combien « l'esprit sourcier » de Mgr Duchesne, le vibrant auteur des *Origines chrétiennes*, serait mis et tenu en éveil par les lignes que voici : « Si jamais la célèbre « question d'orient » devait cesser politiquement, elle restera ouverte théologiquement et spirituellement jusqu'à la fin du monde ; car où le Christ est né, et mort, là demeurera posée aux siens et aux hommes la seule « question » essentielle formulée jadis à Césarée de Philippe : *Quem dicunt homines esse Filium hominis ? Vos autem quem me esse dicitis ?* » A cette question, l'Orient a répondu de manières différentes, qui constituent autant de manières d'être, face au mystère de Jésus. C'est pourquoi l'Orient est plural. Il est

MISSION ET CHARITÉ

byzantin, syrien et islamique. Les temps ne sont plus où cet Orient était considéré comme une galerie particulièrement riche dans le musée de l'histoire universelle des religions. On a appris à le connaître vivant, vibrant même de cette permanence, qu'on a dite fixiste, du passé qui aujourd'hui affleure au présent de l'Eglise », page XIII.

Ce qui suit laisse deviner, dans la pressante conjoncture du Concile où sont préconisées les recherches, en amont et en profondeur, jusqu'à la source et jusqu'aux racines de la foi, l'apport *sui generis* de l'Orient syrien. Dans les stratifications qui se superposent, l'Orient syrien, « représente une couche théologiquement et spirituellement antérieure à l'hellénisation et à la latinisation. Les traditions de cet Orient chrétien ont été préservées par quelques églises héritières de la première Jérusalem et de la première Antioche... Elles demeurent aujourd'hui comme les témoins de l'enracinement de l'Eglise primitive dans la Synagogue où le christianisme prit naissance. Elles s'expriment dans cette langue-sœur que Notre-Dame a apprise à son Fils humain. Théologiquement elle conserve cette vision biblique du monde et de Dieu dont l'hellénisme envahissant n'avait réussi qu'à entamer la surface et que la latinisation ultérieure n'aura point détourné de ses orientations profondes », page XIV.

La Revue *Mission et Charité* signale enfin, de façon particulière, à ses lecteurs, la très neuve acquisition que nous fait faire cette étude, sur le plan missionnaire. Monsieur Vincent qui porta dans son esprit, toute sa vie, le problème des sarrazins, et le poids des galères, aurait été profondément sensible aux arguments de l'auteur, et aux preuves qu'il donne : « Située entre la pensée grecque et la pensée latine, cette tradition (syrienne) forme le cadre le plus susceptible de rejoindre la vision sémitique que l'Islam récupère, durcit et calcine sous l'impitoyable soleil du désert... Par sa pauvreté de langage théologique et par son eschatologisme moralisateur, le témoignage de cette tradition syriaque est capital devant le monde islamique pour qui la formulation gréco-latine demeure un scandale religieux intolérable : la divinisation de l'homme et la passion de Dieu sont aussi révoltantes l'une que l'autre pour le juif, et encore plus pour le musulman, à moins qu'elles soient présentées sous l'aspect et dans la formulation théophaniques. C'est ce que les Eglises syriaques ont particulièrement cultivé... Les syriens ont la responsabilité, devant Dieu et devant l'histoire, du salut du monde islamique. Seuls, ils peuvent lui parler un langage compréhensible à partir de ces mêmes consonnes sémitiques que l'Islam croit éternelles et incréées », page XV.

Ecrites avant la création du *secrétariat pour les non-chrétiens* ces dernières réflexions semblent en orienter le programme judéo-islamique. C'est dire qu'on attendra avec impatience la publication du second et du troisième volume annoncés. M. CHALENDAR.

Von HUGEL (Friedrich). Lettres à sa nièce, traduites par Agnès Joly. — Paris, Editions Montaigne, 1964, 302 p.

Le baron Von Hügel est connu chez nous grâce aux études remarquables de Mgr Nédoncelle (*La pensée religieuse de F. von Hügel*, Paris, Vrin, 1935) et du très regretté abbé Steinmann (*Friedrich von Hügel*, Paris, Aubier, 1962). Il avait personnellement beaucoup aimé

NOTES ET DOCUMENTS

la France en la personne de l'abbé Huvelin, son directeur, et de quelques pionniers de haut vol, tels Mgr Duchesne et l'abbé Loisy.

La variété de ses dons et les riches nuances de son caractère s'expliqueraient par ses origines : né, le 5 mai 1852, d'un père catholique d'origine rhénane et d'une mère écossaise presbytérienne convertie au catholicisme, il passe son enfance à Milan sa ville natale, poursuit ses études à Bruxelles et devient sujet anglais lorsque sa famille s'établit dans l'île. Marié à une Anglaise, il entre par les relations de sa belle famille dans « le monde » de Gladstone, de Newman et du futur cardinal Vaughan.

Remarquablement doué pour le dialogue en dépit d'une précoce surdité, il sera un éducateur hors pair d'abord au bénéfice de ses trois filles, puis de l'une de ses nièces, Gwendolen Parry, devenue M^{me} Green. Cette dernière correspondit avec son oncle depuis la mort de son père en 1918 jusqu'au décès du baron survenu le 27 janvier 1925. Les lettres qu'ils échangèrent ou plutôt les lettres que reçut Gwendolen parurent à Londres en 1928 et y furent rééditées en 1950. Voici que les éditions Montaigne les mettent à la portée du public français dans une traduction soignée et annotée. Il est important de relever que la destinataire était anglicane et qu'elle ne demanda pas son admission dans l'Eglise catholique du vivant de son correspondant, mais après sa mort, en septembre 1926.

Qui se met à la lecture de cette correspondance la poursuit jusqu'au bout tant le ton en est noble et le fond à la fois ancien et nouveau. Veut-on entendre le baron parler d'un sujet rebattu, de Shakespeare, par exemple ? « Il est bien sûr, écrit-il, d'une richesse absolument merveilleuse, mais je finis toujours par sentir en lui une limite... aucun personnage de Shakespeare en mourant ne regarde *en avant*, tous regardent en arrière ; aucun n'a soif d'un Dieu différent de nous, tous jouissent ou souffrent dans, avec et pour le visible seul, ou, du moins, l'immanent. Quand l'âme est pleinement éveillée ce n'est pas suffisant, cela ne stimule ou n'exprime que les profondeurs moyennes de l'homme, non ses plus profondes profondeurs... Cela n'exprime jamais la plénitude du paradoxe chrétien en ce qu'il a de poignant » (p. 92).

Écoutons-le parler à Gwendolen de la mondanité. « C'est une chose absolument vulgaire, surtout si nous nous souvenons de la vocation *royale* de nos âmes. Il y a cependant une consolation à ce sujet : la mondanité est un ennemi moins dangereux de la vie spirituelle que ne sont la rumination et l'occupation de soi, de la mauvaise et affaiblissante espèce. Rien ne chasse le sens de la présence de Dieu aussi complètement que les dialogues de l'âme avec elle-même, quand ces dialogues sont des ronchonnements, se rapportant à des griefs, etc., mais naturellement, l'idéal est d'éviter à la fois la mondanité et la rumination » (p. 99).

Et pour terminer ce haut conseil qui fait honneur à qui le donne et à qui le reçoit : « Ne parlez pas des grandes choses, laissez-les croître en vous. Ne les discutez jamais, la discussion limite et trouble tellement. Elle diminue les choses. Vous pensez que vous les absorbez quand elles devraient vous absorber. Devant toute grandeur, restez silencieuse, en art, en musique, en religion, silence ! » (p. 51).

M. CHALENDARD.

LETTRES INÉDITES DE SAINT VINCENT

99. A GABRIEL DE LESPINAY, Prêtre de la Mission,
Supérieur à Marseille

De Paris, ce 27 février 1660

Monsieur,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec vous pour jamais.

J'ai reçu votre lettre du 17. Puisque le bail de votre jardinier est expiré, il ne faut plus souffrir que les femmes entrent en votre enclos. Je n'ai su jusqu'à présent qu'elles aient eu cette liberté par le passé, pour le moins je n'y ai pas fait réflexion. Il faut tâcher de trouver un autre jardinier qui n'en ait point. Vous me proposez de réduire le jardin en pré, mais c'est un changement trop considérable pour le faire sans y avoir bien pensé.

J'espère que M. Get vous ira voir bientôt à Marseille, vous en concerterez avec lui. Si vous n'avez point de barque pour Alger pressée de partir, il vous aidera à faire ce qu'il faut pour la sûreté de l'argent qu'il y faut envoyer. Il pourra faire quelque séjour avec vous, et vous donner moyen de faire la mission de Vins. C'est pourquoi nous différerons le départ de M. Boussordec.

Les paroles fâcheuses qui ont échappé au bon Père Rédempteur¹ nous donnent sujet de nous réjouir de n'avoir pas donné lieu à ses calomnies et d'en remercier Dieu. Bienheureux serons-nous, s'il nous trouve dignes de souffrir pour la justice, et s'il nous fait la grâce d'aimer la confusion, et de rendre bien pour mal à ceux qui nous persécutent. Bienheureux sont les serviteurs qui sont traités comme leur Maître, Notre-Seigneur, en qui je suis Monsieur, votre très humble serviteur.

VINCENS DEPAUL,
i.p.d.l.m.

Lettre 99. — Lettre signée.

Original (en 1944) aux bureaux de la Propagation de la Foi à Lyon.

Une copie de cette lettre figure dans le « Recueil Nodet », publiée dans les *Annales de la C.M.* 1943-1944, p. 238-239.

Le premier paragraphe, depuis « Puisque le bail... » jusqu'à « ...sans y avoir bien pensé. » a été publié dans l'édition Coste : N° 3084, t. VIII, p. 247, d'après le Recueil intitulé « Manuscrit de Marseille ».

1. Sans doute un Religieux de l'Ordre de Notre-Dame de la Merci, appliqué au rachat (rédemption) des esclaves captifs en Barbarie.

NOTES ET DOCUMENTS

100. A DOMINIQUE LHULLIER, Prêtre de la Mission à Crécy,
[fin février 1660]¹

Monsieur,

Il a plu à Dieu de nous priver du bon M. Portail². Il décéda le samedi quatorzième de ce mois qui était le neuvième de sa maladie, laquelle commença par une espèce de léthargie qui s'est changée en fièvre continue et en d'autres accidents. Il eut, depuis, l'esprit et la parole assez libres. Il avait toujours appréhendé la mort, mais la voyant approcher il l'a envisagée avec paix et résignation. Il m'a dit plusieurs fois que je l'ai visité, qu'il ne lui restait aucune impression de sa crainte passée. Il a fini comme il a vécu, dans le bon usage des souffrances, la pratique des vertus, le désir d'honorer Dieu et de consommer ses jours, comme Notre-Seigneur, en l'accomplissement de sa volonté. Il a été l'un des deux premiers qui ont travaillé aux missions, et il a toujours contribué aux autres emplois de la Compagnie à laquelle il a rendu de notables services, en toutes les manières ; en sorte qu'elle aurait beaucoup perdu en sa personne, si Dieu ne disposait de toutes choses pour le mieux, et ne nous faisait trouver notre bien, où nous pensons recevoir du dommage. Il y a sujet d'espérer que ce sien serviteur nous sera plus utile au Ciel qu'il n'eût été sur la terre. Je vous prie, Monsieur de lui rendre les devoirs accoutumés.

Lors de son trépas, Mlle Le Gras³ était aussi à l'extrémité et nous pensions qu'elle s'en irait devant lui, mais elle vit encore et se porte mieux, grâces à Dieu qui n'a pas voulu nous accabler d'une double affliction.

Je loue Dieu de la douceur avec laquelle ce bon pensionnaire vit avec nous. Il est vrai que vous avez besoin de votre logement pour les prêtres qui vous viendront ; si néanmoins, il veut demeurer avec

Lettre 100. — Copie tirée du « Recueil Nodet », publiée dans les *Annales de la C.M.*, 1943-1944, p. 240.

Les deux premiers paragraphes de cette lettre, rapportant la mort d'A. Portail et la maladie de Mlle Le Gras, se retrouvent tels quels dans deux lettres déjà publiées (édition Coste. N° 3085, à F. Get, à Marseille, 27 février 1660, (t. VIII, p. 248-249) et N° 3091, à G. Desdames, à Varsovie, 5 mars 1660 (t. VIII, p. 257-258).

1. D'après la date de la mort, annoncée ici, d'A. Portail (14 février) et la « parenté » avec les lettres du 27 février et du 5 mars.

2. A. Portail était alors le Premier Assistant de Saint Vincent et le Directeur des Filles de la Charité.

3. Mlle Le Gras mourra le 15 mars 1660.

MISSION ET CHARITÉ

vous jusqu'alors, vous le pourrez retenir pour les cinq cents livres, supposé qu'il soit résolu de les donner et alors s'il ne vous reste point de chambre pour le mettre, il se pourra retirer.

Je suis consolé de ce que vous me mandez de la personne, et j'en rends grâces à Dieu. Je prendrai mon temps pour lui en faire quelque petite congratulation afin de l'encourager à continuer.

M. Maillard⁴ vous envoie cent livres. Je suis marri que ce soit si peu. Une autre fois, Dieu aidant, nous vous enverrons davantage. Dieu vous donne la plénitude de son esprit, afin que les opérations en rejaillissent sur tous ceux qui vous approchent. Je suis dans son amour, Monsieur, votre très humble serviteur.

VINCENS DEPAUL,
i.p.d.l.m.

101. A FIRMIN GET, Prêtre de la Mission, Supérieur à Marseille
De Paris, ce 19 mars 1660.

Monsieur,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec vous pour jamais.

J'ai appris par votre lettre du 2 de ce mois, votre arrivée à Marseille où je vous prie de demeurer et de prendre le gouvernement de la maison et des affaires. si déjà vous ne l'avez pris. Je prie aussi M. de Lespinay¹ de rester quelque temps de delà, pour contribuer aux missions que vous pourrez faire après Pâques. Je lui écris d'une affaire d'Alger ; je vous prie d'en prendre connaissance et de la faire exécuter avec les autres ordres que je lui ai donnés par mes précédentes. Toutefois, il court de deçà un bruit qui est autorisé, à ce que me mande une personne ce matin par le secrétaire de Monseigneur de Vendôme², que le Roi fait faire quelque armement pour aller

4. Antoine Maillard, né à Veney (diocèse de Toul), en 1618, entré prêtre dans la Congrégation de la Mission en 1644 ; il était pour lors procureur de la maison de Saint-Lazare.

Lettre 101. — Copie tirée du « Recueil Nodet », publiée dans les *Annales de la C.M.*, 1943-1944, p. 241.

1. Prédécesseur immédiat de F. Get dans la charge de Supérieur de la maison de Marseille.

2. César de Bourbon, duc de Vendôme, fils naturel d'Henri IV, (1594-1665).

NOTES ET DOCUMENTS

retirer les esclaves de Barbarie³. Je vous prie de vous en informer et s'il y a quelques apparences de vérité, de suspendre l'envoi des sommes que j'ai marquées.

M. de Lespinay me mande que vous êtes un peu incommodé. J'en suis en peine, je vous prie de me mander ce que c'est, et de vous ménager.

Je suis en l'amour de Notre-Seigneur, Monsieur, votre très humble serviteur.

VINCENS DEPAUL,
i.p.d.l.m.

Ce que vous avez dit à Monseigneur de Montpellier⁴, en prenant congé de lui, me paraît judicieux.

102. A FIRMIN GET, Prêtre de la Mission, Supérieur à Marseille
De Paris, ce 26 mars 1660.

Monsieur,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec vous pour jamais.

Je vous envoie une copie du compte que vous m'avez envoyé, lors de votre départ pour Montpellier, des sommes que vous avez laissées dans le coffre pour les esclaves. Or, par les mémoires que M. Le Vacher m'a envoyés, il témoigne avoir emporté de Marseille en Alger celles dont il est parlé au premier feuillet, à la réserve des cinq cents livres de Mathurin Colin, et de vingt livres reçues par M. Guivar pour Edme Guillaume, dont il ne nous fait aucune mention — outre cela il a emporté mille neuf cent soixante-dix piastres pour M. le Chevalier du Brus qu'il a racheté.

Et sur les sommes du second feuillet, il a emporté cinq mille livres sur l'argent des quêtes dont il nous a envoyé le compte de l'emploi, et mille livres sur les trois mille deux cents livres reçues, pour racheter trois prêtres ou religieux esclaves, dont il a délivré le Père Bonaventure de Sainte-Croix, qui est maintenant à Gènes. Il y a apparence qu'il a aussi disposé des huit cent soixante-dix-huit livres, reçues des Pères de la Merci. Néanmoins, il ne m'en a rien écrit, ce me semble.

3. Effectivement une expédition navale contre Alger se préparait alors, elle aura lieu en juillet et août 1660, sous le commandement du fameux chevalier Paul.

4. François Bosquet.

Lettre 102. — Copie tirée du « Recueil Nodet », publiée dans les *Annales de la C.M.*, 1943-1944, p. 241-243.

MISSION ET CHARITÉ

Si les vingt livres d'Edme Guillaume sont encore en votre pouvoir, je vous prie de me les mander, pour les rendre à ce pauvre garçon qui est ici. Comme déjà nous lui avons rendu cent quatre-vingt-neuf livres que sa sœur lui envoyait en Alger et que M. de Lespinay a touchées en votre absence, il y a trois ou quatre mois, qu'il n'a pas néanmoins envoyées en Alger. Or, ces cent quatre-vingt-neuf livres étant donc encore en votre coffre, je vous prie de les faire tenir à Jean Beguin, esclave au dit Alger, parce que nous avons reçu ici pareille somme de Monsieur son père.

J'ai reçu votre lettre du 16. Je suis bien aise que vous ayez repris la conduite¹. Je vous en remercie, et je prie Notre-Seigneur qu'il soit lui-même la vôtre.

J'écrirai à Monseigneur de Montpellier conformément à ce que vous me mandez. Mais ce ne pourra pas être aujourd'hui².

Je loue Dieu de ce que MM. de Lespinay et Beaura³ sont allés commencer la mission de Vins. Vous ne me dites rien de M. Cornier. Je veux croire que vous ou lui serez allés à leur secours.

Je n'improove pas l'expédient que vous avez proposé pour envoyer sûrement de l'argent à Alger. Mais je vous prie de ne rien envoyer du provenu des quêtes que je ne vous le mande. J'ai pourtant donné un ordre contraire à M. de Lespinay, mais je ne savais pas une nouvelle que je viens d'apprendre, qui vient de trop bonne part pour nous faire croire qu'elle n'est que trop véritable. C'est que le frère B[arreau]⁴ en a encore fait une des siennes en perdant deux mille huit cents écus par sa faute. Vous savez qu'environ le temps que vous êtes allé à Montpellier, il partit un navire anglais de Marseille pour Alger par lequel divers marchands envoyèrent diverses sommes à ce pauvre homme pour racheter des esclaves. Le vaisseau étant arrivé, le capitaine ayant fait savoir au consul l'argent qu'il avait à lui délivrer, le consul en a touché une partie et lui a laissé l'autre, se fiant à sa parole. Or, il est arrivé deux choses, la première est que le consul

1. C'est-à-dire la charge de supérieur de la maison.

2. Le 26 mars 1660 était le jour du Vendredi-Saint.

3. Jacques Beaura, né à Saint-Léonard de Noblat, diocèse de Limoges, en 1627, entré en 1656 dans la Congrégation de la Mission ; il faisait partie de la maison de Marseille depuis 1658.

4. Le frère Barreau, clerc de la Mission, titulaire du consulat de France à Alger, avait, à plusieurs reprises, commis des imprudences, conséquences de son zèle intempestif et d'une charité mal réglée à l'égard des esclaves chrétiens ; le dey d'Alger ou ses subordonnés ne lui avaient pas épargné les avanies, et cela fit qu'à cause de lui la religion catholique et la nation française subirent de rudes humiliations.

NOTES ET DOCUMENTS

a racheté les esclaves qu'il avait ordre de délivrer, et les a renvoyés en leur pays, s'étant servi à cet effet de quelques dépôts qu'il avait, dans l'espérance de les remplacer sur ce que ledit capitaine lui devait ; mais il lui a fait banqueroute des deux mille huit cents écus et c'est la seconde chose qui est arrivée. Après cela, Monsieur, et tant d'autres fautes de ce frère qui ont précédé celle-ci, ne devons-nous pas nous défier de sa trop grande facilité, pour ne pas dire faiblesse. Ne devons-nous pas craindre si nous lui envoyons de l'argent, qu'il en abuse encore, et qu'au lieu de payer les dettes, il en contracte de nouvelles. Tout considéré, je pense qu'il est à propos de différer à lui envoyer le secours qu'il demande ; dites m'en votre avis. J'attends celui de Madame la duchesse d'Aiguillon à qui j'ai fait savoir cette nouvelle perte. Le remède serait d'envoyer un nouveau consul et de rappeler celui-là. Nous y penserons.

Nous avons reçu dix-huit livres pour Denis Dubois, forçat sur le *Capitaine* ; je prie M. Huguier de les lui donner.

Je pense qu'il est bon que vous écriviez vous-même à M. Le Vacher, à Alger, et que vous lui disiez que le bruit étant de deçà, que lui et le consul ont fait la faute que j'ai dite, avec le capitaine anglais, vous le priez de vous mander ce qui en est, parce que nous avons jugé à propos de ne leur envoyer aucun secours de l'argent des quêtes que nous ne soyons éclaircis de la vérité.

J'ai adressé un paquet de livres arabes à M. de Lespinay pour Tunis, où je vous prie de les envoyer.

Je suis, Monsieur, en l'amour de Notre-Seigneur, votre très humble serviteur.

VINCENS DEPAUL,
i.p.d.l.m.

103. A FIRMIN GET, Prêtre de la Mission, Supérieur à Marseille
De Paris, ce 2 d'avril 1660.

La grâce de Notre-Seigneur soit avec vous pour jamais.

J'ai reçu votre lettre du 23 mars. Je loue Dieu de ce que vous avez reçu quatre cent quinze livres d'un côté, et huit cent quatre-vingt-quatre livres d'un autre qui sont ensemble mille cent vingt-neuf livres, des Pères de la Merci. Cette somme, avec les huit cent quatre-vingt-cinq livres reçues ci-devant par M. Le Vacher, à ce que vous

Lettre 103. — Copie tirée du « Recueil Nodet », publiée dans les *Annales de la C.M.*, 1943-1944. p. 243-245.

MISSION ET CHARITÉ

me marquez, quoique sa quittance ne porte que huit cent soixante-dix-huit livres, les vingt livres que le Père Sérapion¹ dit avoir laissées à M. B[arreau] et les neuf livres que ces bons Pères nous ont promis, faisant en tout deux mille quatre cents livres à quoi monte l'avanie soufferte par le dit B[arreau] à leur occasion ; vous lui en tiendrez compte, s'il vous plaît.

Quoique vous ayez des commodités assurées pour envoyer de l'argent à Alger, je ne puis me résoudre de confier de nouvelles sommes au consul après la nouvelle perte qu'il a faite, par son imprudence, de deux mille huit cents écus, ainsi que je vous ai mandé. J'en ai la nouvelle de trop bonne part pour en douter, et puisqu'il outrepassé les ordres réitérés que je lui ai donnés, de n'employer jamais l'argent d'un esclave pour un autre, et de ne s'engager pour personne, ce serait lui donner occasion de faire de nouvelles fautes que de lui mettre de l'argent en main, tant il est enclin à l'employer autrement qu'il ne doit. Je pense donc, Monsieur, qu'il faut envoyer quelqu'un en Alger pour prendre connaissance certaine des dettes et en faire lui-même les paiements, des deniers qu'il apportera. M. Huguiers² ferait bien cela, ce me semble, si vous pouviez mettre à sa place un des autres prêtres que vous avez, propre à faire ce qu'il fait.

Nous avons ici un frère qui avait été destiné pour Alger. Je vous prie de m'en écrire votre avis au plus tôt et cependant de différer l'envoi du secours que ces Messieurs demandent.

Je vous ai mandé qu'Edme Guillaume³ est en cette ville et qu'il n'a pas reçu en Alger, ni à Marseille, les cent quatre-vingt-neuf⁴ livres que sa sœur lui envoyait. Mais nous les lui avons rendues de deça, afin que cet argent-là soit envoyé et délivré à Jean Bègue⁵, esclave en Alger. Je sais bien que le dit Guillaume a touché cinq ou six cents livres que vous lui avez fait tenir, il y a trois ou quatre ans, et c'est de cela qu'il s'est racheté, avec une trentaine de piastres

1. Religieux de Notre-Dame de la Merci, arrivé à Alger en 1655 ; il semble avoir eu, dès le début des difficultés avec le frère Barreau, consul de France.

2. Benjamin Hugulier, Prêtre de la Mission, était alors à Toulon, exerçant son ministère auprès des forçats.

3. Esclave chrétien à Alger.

4. La copie porte ici mille huit cent quatre-vingt-dix livres ; ce chiffre énorme vient sans doute d'une faute de lecture, il est vraisemblable qu'il ne s'agit que de cent quatre-vingt-neuf livres (cf. lettre du 26 mars 1660, N° 102 de la présente édition).

5. La copie porte Jean Béguin, mais il est plus probable qu'il faut lire Bègue, c'est le nom d'un esclave qu'on trouve à plusieurs reprises mentionné dans la correspondance de Saint Vincent.

NOTES ET DOCUMENTS

que le Père Maturin lui a fournies, mais les dites cent quatre-vingt-neuf livres n'ont été envoyées à M. de Lespinay que depuis cinq ou six mois.

Je serais bien aise de savoir combien il y a que les Cordeliers ont été chassés de Marseille, et pourquoi ? Nous devons nous commettre à Dieu pour tout ce qu'il ordonnera de votre maison et de votre jardin.

Je me donne l'honneur d'écrire à Monseigneur de Montpellier par cet ordinaire, conformément à votre avis. Si vous avez occasion présente et assurée d'envoyer vingt écus en Alger à notre frère B[arreau] ou à M. Le Vacher, je vous prie de le faire pour les distribuer à François de Lestang, esclave, qui est de Paris, peu à peu, et non tout à la fois de peur que son patron ne croit qu'il est plus accommodé qu'il n'est pas. Vous en écrirez à un ou à l'autre. Vous prendrez ces vingt écus sur l'argent des quêtes, lesquels nous remplacerons la prochaine fois que nous vous enverrons quelque lettre de change.

Je suis, Monsieur, en l'amour de Notre-Seigneur, votre très humble serviteur.

VINCENS DEPAUL,
i.p.d.l.m.

104. A FIRMIN GET, Prêtre de la Mission, Supérieur à Marseille
De Paris, ce 9 avril 1660.

Monsieur,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec vous pour jamais.

J'ai reçu votre lettre du 30 [mars]. Puisque vous êtes d'avis d'envoyer à nos confrères d'Alger cinq ou six mille livres par la barque assurée qu'on prépare, j'en suis content et je vous prie de le faire pour remédier à leurs plus pressants besoins, nonobstant la faute du consul dont je vous ai parlé, et la résolution où nous sommes d'envoyer quelqu'un de delà pour éviter que l'argent se consume inutilement.

Je vous ai déjà dit que je me suis donné l'honneur d'écrire à Monseigneur de Montpellier au sujet de votre demeure de Marseille, et comme je ne lui ai offert personne, à votre place j'attendrai sa réponse pour voir s'il est expédient de lui faire cette avance. Je suis en peine de l'indisposition de M. Parisy qui ne m'en a rien écrit, et bien aise que vous ayez prié M. Durand de l'aller voir, qui nous en mandera

Lettre 104. — Copie tirée du « Recueil Nodet », publiée dans les *Annales de la C.M.*, 1943-1944, p. 245.

MISSION ET CHARITÉ

des nouvelles et qui nous fera peut-être savoir quelles sont les intentions de mondit Seigneur pour son séminaire et pour la Compagnie.

Nous avons reçu quatre écus blancs¹ pour un forçat de Toulon nommé Armand Duval. J'écris à M. Hugulier qu'il les lui donne. Comme aussi au nommé Richard, sur la *Fiesque*, seize livres qu'on vient de nous apporter. On doit envoyer aujourd'hui, ou par le prochain ordinaire, une lettre de change de MM. Simonnet² de six cents livres pour deux esclaves qui sont en Alger, nommés Lafortune et Champagne ; c'est pour leurs petites nécessités. Si vous les recevez assez tôt, je vous prie de les envoyer en Alger par la première barque. Voici qu'on vous en écrit, et la lettre est dedans.

Je suis, en l'amour de Notre-Seigneur, Monsieur, votre très humble serviteur.

VINCENS DEPAUL,
i.p.d.l.m.

J'écris à MM. Le Vacher frères³. Je vous prie d'envoyer à celui de Tunis par la première commodité, cent écus que nous avons reçus ici pour lui de Madame la comtesse de Tonnerre⁴ pour remboursement de pareilles sommes qu'il a fournies à M. le Chevalier de Tonnerre. Je vous les ferai tenir lorsque nous aurons quelqu'autre argent à vous remettre. Je mande à M. Le Vacher que nous les lui envoyons.

105. A FIRMIN GET, Prêtre de la Mission, Supérieur à Marseille
De Paris, ce 16 avril 1660.

Monsieur,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais.

J'ai reçu votre lettre du 6 avec les paquets d'Alger et de Tunis.

1. L'écu d'argent (écu blanc) valait trois livres.

2. Banquiers de Paris dont il est plusieurs fois fait mention dans la correspondance de Saint Vincent.

3. Philippe et son frère Jean Le Vacher. De Philippe il a déjà été question (lettre N° 43 de la présente édition, note 16), quant à Jean il est né à Ecouen, diocèse de Paris, en 1619, entré dans la Congrégation de la Mission en 1643, ordonné prêtre en 1647, longtemps missionnaire à Tunis, il mourra (vraisemblablement en martyr), à Alger, en 1683.

4. Marie Vignier (1603-1679), épouse de François de Clermont, comte de Tonnerre, mère de Louis de Tonnerre, chevalier de Malte, capitaine de galère, pour lors esclave à Tunis.

NOTES ET DOCUMENTS

J'avais pensé que si la barque qui se préparait pour Alger y allait sans rien apporter à nos missionnaires, ils en seraient par trop affligés et peut-être incommodés, et pour cela je vous ai prié par ma dernière de leur envoyer seulement cinq ou six mille livres, en attendant que nous puissions envoyer quelqu'un de delà. Vous me mandez à présent que la barque à changé de dessein, sur le bruit qui court de l'armement, et il semble qu'en effet dans cette conjoncture, il est bon de suspendre toutes choses. Néanmoins, si vous avez occasion de leur faire tenir sûrement quelque secours, je laisse cela à votre prudence.

J'espère de vous envoyer par cet ordinaire une lettre de change de deux mille livres de MM. Simonnet sur MM. Napollon¹, dont les mille cinq cents livres sont pour la subsistance de ceux d'Alger ou de Tunis, reçues de la ferme des coches de l'année passée. Si vous avez occasion de les envoyer à Tunis plutôt qu'Alger, vous le ferez, s'il vous plait. Nous espérons recevoir bientôt du fermier les autres mille cinq cents livres, et alors nous vous les remettrons pour les faire tenir au lieu où vous n'aurez pas envoyé celles-ci. Pour les cinq cents livres de surplus voici à quoi vous les emploierez. Vous y prendrez, premièrement, trois cents livres que nous avons reçues ici de Madame la comtesse de Tonnerre et que je vous ai prié d'envoyer à M. Le Vacher de Tunis pour son remboursement de pareille somme qu'il a fournie au chevalier de Tonnerre. — Deuxièmement, vous y prenez soixante livres que nous avons reçues ici pour François de Lestang, parisien, esclave en Alger, et les enverrez, s'il vous plait, à M. Le Vacher J. ou au consul pour les lui distribuer peu à peu. — Troisièmement, vous y prendrez trente-trois livres que je vous prie d'envoyer aussi en Alger pour être délivrées à l'homme de chambre de M. le comte d'Insiquin, qui est un seigneur irlandais, fait esclave depuis peu avec M^r son fils, et les deux jeunes hommes de condition, qui sont de Normandie, nommés Lafortune et Champagne,

Lettre 105. — Lettre signée.

Original en possession (1953) de la T.H.M. Blanchot, Supérieure générale des Filles de la Charité.

Lettre publiée avec la disposition et l'orthographe de l'original dans les *Annales de la C.M.*, 1952, p. 511-512. Antérieurement cette lettre dont une copie fait partie du « Recueil Nodet » avait été publiée dans les *Annales de la C.M.*, 1943-1944, p. 246-247. La comparaison entre ces deux textes nous permet de vérifier la confiance accordée aux copies du « Recueil Nodet » : la copie est substantiellement exacte, elle diverge de l'original sur des points de détail (conséquence évidente de quelques mauvaises lectures).

1. Jean et Louis Napollon, banquiers à Marseille ; comme celui de MM. Simonnet, leur nom revient souvent dans la correspondance de Saint Vincent.

MISSION ET CHARITÉ

pour lesquels Madame la marquise de Nantouillet², mère du premier, vous envoya une lettre de change de six cents livres la semaine passée. Je donne connaissance à M. Le Vacher de toutes ces sommes et de leur destination. Et enfin vous prendrez sur les dites cinq cents livres, les cent sept livres qui restent en déduction de ce que nous vous devons, des avances faites aux forçats, dont je vous prie de nous envoyer le compte, où vous ferez mention desdites cent sept livres. J'écris à M. Huguier qu'il donne trente sols à Jacques Fournier, dit La Rivière, forçat sur la *Saint-Dominique*.

Je loue Dieu des missions que vous vous proposez de faire, je prie Notre-Seigneur qu'il les bénisse.

Prenez dans le coffre ce qu'il vous faudra pour la dépense de votre famille³, nous le remplacerons, Dieu aidant. Tenez compte de tout.

Je suis en Notre-Seigneur, Monsieur, votre très humble serviteur.

VINCENS DEPAUL,
i.d.p.l.m.

Suscription : A Monsieur Monsieur Get, Supérieur des Prêtres de la Mission à Marseille.

106. A GABRIEL DE LESPINAY, Prêtre de la Mission à Marseille
De Paris, ce 30 avril 1660.

Monsieur,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec vous pour jamais.

Il y a longtemps que je ne vous ai pas écrit. J'ai pourtant fort souhaité de le faire, mais j'en ai été empêché par mes misères. Dieu soit loué, Monsieur, de la mission que vous avez faite à Vins, et des grâces que sa divine bonté y a faites par vous au pauvre peuple. Je crois bien que la difficulté du langage vous a fait de la peine¹. On en trouve toujours dans les commencements, mais peu à peu on vient à bout de tout, et rien ne doit rebuter un ouvrier évangé-

2. Louise d'Aguesseau, seconde femme d'Henri du Prat, marquis de Nantouillet.

3. Il s'agit évidemment ici des confrères composant la maison de Marseille.

Lettre 106. — Copie tirée du « Recueil Nodet », publiée dans les *Annales de la C.M.*, 1943-1944, p. 247-248.

La fin du premier paragraphe, depuis « ...peu à peu... » jusqu'à « ...la gloire de son maître », constitue la lettre N° 3118 de l'édition Coste (t. VIII, p. 285), publiée d'après le recueil intitulé « Manuscrit de Marseille ».

1. M. de Lespinay, originaire de Normandie, n'était sans doute pas familiarisé avec le dialecte provençal parlé communément dans la région (diocèse de Fréjus) où se trouvait Vins.

NOTES ET DOCUMENTS

lique, de l'exercice des vertus propres à son état, et de la prétention d'avancer en tout et partout la gloire de son maître.

Je suis consolé de votre courage et de votre patience et j'espère que Dieu continuera de bénir vos travaux, et de bien édifier la famille par votre exemple. Je prie Notre-Seigneur, Monsieur, de vous donner une parfaite santé.

Nous n'avons rien de nouveau de deçà, sinon que le sacre d'un évêque s'étant fait en notre église ces jours passés, il s'en fera un autre, Dieu aidant, le jour de l'Ascension; le premier, de Monseigneur d'Oloron², et le second, de Monseigneur de Chalon-sur-Saône³. Nous attendons Messieurs les Abbés de Chandenier⁴ qui reviennent de Rome, et de vous quelque petite nouvelle en l'absence de M. Get, sur l'état des choses publiques, particulièrement de l'armement dont on parle.

Je suis en Notre-Seigneur, Monsieur, votre très humble serviteur.

VINCENS DEPAUL,
i.p.d.l.m.

107. A GABRIEL DE LESPINAY, Prêtre de la Mission à Marseille
De Paris, ce 21 mai 1660.

Monsieur,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec vous pour jamais.

Je loue Dieu de ce que vous avez touché les deux milles livres et que vous avez occasion d'en envoyer mille cents à Tunis. Je suis bien aise que M. Parisy soit à Marseille, je l'y embrasse de tout mon cœur. Je souhaiterais fort de l'y laisser, mais Monseigneur l'archevêque de Narbonne¹ m'a fait promettre de le lui envoyer. Je le prie donc de se tenir prêt pour partir au premier ordre que nous lui en donnerons. Je ne puis lui écrire pour aujourd'hui, non plus

2. Armand-François de la Moytie, évêque d'Oloron, sacré le 11 avril 1660.

3. Jean de Maupeou, évêque de Chalon-sur-Saône, sacré le 9 mai 1660.

4. Claude de Chandenier, abbé de Moutiers-Saint-Jean (mort en 1710) et son frère Louis, abbé de Tournus, mort à Chambéry le 2 mai 1660, à son retour de Rome, après avoir été reçu la veille dans la Congrégation de la Mission.

Lettre 107. — Copie tirée du « Recueil Nodet », publiée dans les *Annales de la C.M.*, 1943-1944, p. 248.

La fin de la lettre, à partir de « ...je vous prie [...] de vous souvenir... » jusqu'à « ...de ses bénédictions », constitue la lettre N° 3128 de l'édition Coste (t. VIII, p. 293), publiée d'après le recueil intitulé « Manuscrit de Marseille ».

1. François Fouquet.

MISSION ET CHARITÉ

qu'à M. Cornier, ainsi que je me le suis proposé. J'ai été accablé d'affaires tout le jour et nous voici dans la nuit ; je ne puis même vous écrire à vous, Monsieur, que brièvement et en courant. Je pense à vous pour les difficultés où vous vous trouvez et pour le remède que vous vous proposez, mais je vous prie d'avoir encore patience et de vous souvenir que le dégoût et le découragement sont des productions de la pauvre nature que l'on porte partout où l'on va, qu'il faut s'abandonner à l'esprit de Notre-Seigneur pour se supporter soi-même, et pour vaincre sa timidité, sa paresse et les autres infirmités. Je prie cet esprit saint et sanctifiant de vous animer de sa force, et de vous combler de ses bénédictions.

Je suis en son amour, Monsieur, votre très humble serviteur.

VINCENS DEPAUL,
i.p.d.l.m.

108. A FIRMIN GET, Prêtre de la Mission, Supérieur à Marseille
De Paris, ce 28 mai 1660.

Monsieur,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec vous pour jamais.

Je vous écris quoi que je n'ai point reçu de vos lettres, parce que M. de Lespinay me mande que vous seriez de retour à Marseille après les fêtes de Pentecôte, c'est pour vous adresser une lettre de change de mille neuf cent trois livres sur MM. Napollon ; vous en enverrez mille cinq cents à Alger pour la subsistance de nos confrères, et les autres quatre cent trois livres vous les retiendrez s'il vous plaît pour les besoins de votre maison. Je vous priaï il y a quelques semaines, d'envoyer ou à Tunis ou à Alger autres mille cinq cents livres sur les deux mille que je vous ai remises, il y a environ deux mois. Or puisque vous ne l'avez pas encore fait, vous enverrez, s'il vous plaît, à M. Le Vacher, à Tunis, ces premières mille cinq cents livres. Je suis bien marri que vous ayez perdu l'occasion d'une barque qui est partie nouvellement pour y aller.

Il faut penser sérieusement à secourir ceux d'Alger, au plus tôt et d'une façon ou d'autre, je ne dis pas seulement pour vivre mais pour payer leurs dettes. Mandez-moi si quelque barque se prépare, et ce qu'on dit de l'armement.

Lettre 108. — Copie tirée du « Recueil Nodet », publiée dans les *Annales de la C.M.*, 1943-1944, p. 248-249.

NOTES ET DOCUMENTS

Je n'ai autre chose à dire à M. de Lespinay, ni à vous, Monsieur, sinon que j'attends de savoir le succès de vos missions.

Je suis en l'amour de Notre-Seigneur, Monsieur, votre très humble serviteur.

VINCENS DEPAUL,
i.p.d.l.m.

Quand je vous dis d'envoyer de l'argent à Alger, je l'entends avec le grain de sel que les plus sages et expérimentés jugeront qu'il n'y a point de danger, et qu'ils ne feront pas difficulté d'y recevoir des injures¹.

Voici une lettre pour Alger, laquelle il ne faut pas envoyer comme elle est, mais sous une enveloppe au consul.

109. A FIRMIN GET, Prêtre de la Mission, Supérieur à Marseille
De Paris, ce 4 juin 1660.

Monsieur,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec vous pour jamais.

Ma joie aurait été pleine, de vous savoir de retour des missions et satisfait du succès, si vos yeux n'étaient malades. Je rends grâces à Dieu de tout, et je le prie qu'il ait agréable de les guérir. J'espère bien qu'il le fera puisque ce mal est provenu d'une cause extraordinaire qui ne se trouve pas à Marseille où vous êtes.

Je loue Dieu aussi, Monsieur, de ce que la lettre de mille deux cents livres de M. le Curé du Havre¹ a été acceptée, et le paiement promis dans trois jours.

Je vous ai envoyé depuis une autre lettre de change de mille neuf cent trois livres, savoir, mille cinq cents livres pour la subsistance de nos confrères de Barbarie, et le reste pour celle de votre maison.

Je trouve bonnes les raisons que M. de Lespinay m'a marquées pour envoyer M. Cornier en Languedoc, et non M. Parisy. Mais Monseigneur l'Archevêque de Narbonne m'ayant demandé ce dernier,

1. Ce post-scriptum, écrit de la main de Saint Vincent, était moins facile à lire que le corps de la lettre rédigée par le secrétaire (frère Ducournau ou frère Robineau), aussi le copiste ajoute-t-il ces mots, pour marquer son hésitation « Est-ce cela? ».

Lettre 109. — Copie tirée du « Recueil Nodet », publiée dans les *Annales de la C.M.*, 1943-1944, p. 249-250.

1. Michel Bourdon, docteur de Sorbonne en 1654, curé du Havre de 1655 à 1668 ; lié à Monsieur Vincent, il avait fait plusieurs retraites à Saint-Lazare, sous la direction du Saint.

MISSION ET CHARITÉ

je me suis engagé à le lui envoyer. On m'a mandé depuis que ce bon prélat revient à Paris, et en ce cas, il nous pressera de lui tenir parole.

Nous avons reçu deux écus pour André de Paris sur la galère de la *Reyne*, je le mande à M. Huguier.

J'ai écrit à M. de Lespinay la mort de M. l'abbé de Chandénier, mais je ne lui ai pas dit qu'il a voulu paraître devant Dieu, sous le nom et l'habit de missionnaire. Il les a instamment demandés pendant sa maladie à M. Berthe², qui le reçut en la Compagnie, quelques jours avant son décès. Il avait fait la même instance à M. Jolly³, et il me l'avait faite à moi-même, plusieurs fois depuis quelques années ; mais je ne le voulais pas écouter, je détournais son discours, voyant la pauvre Mission indigne d'un personnage de sa condition et de sa vertu ; jamais je n'en ai connu un plus à Dieu, plus détaché du monde, plus éloigné des créatures, plus affectionné à la vie intérieure, ni plus disposé à l'assistance du prochain. O Monsieur, que c'est une grande perte pour l'Eglise, et très grande pour nous. Il n'y a que notre maison du Ciel qui aie mérité de le posséder en qualité de missionnaire. Il a seulement laissé à celle de la terre les exemples de la sainte vie, autant pour les admirer que pour les imiter. Nous en avons fait une conférence, et ce soir, nous en ferons une autre, Dieu aidant. Je ne sais ce qu'il a vu en cette chétive Compagnie, qu'il ait ainsi voulu se couvrir de ses haillons pour se présenter devant la majesté de Dieu, où j'espère qu'il obtiendra de nouvelles bénédictions pour ceux qui en sont revêtus sur la terre, pour travailler toujours plus vaillamment à la vigne du Seigneur. Ceux de Rome⁴ y sont appliqués par le Pape même qui en a envoyé huit avec quatre évêques pour visiter les évêchés suffragants de Rome. Sa Sainteté leur envoie aussi les Ordinands aux quatre-temps, depuis l'ordination de septembre dernier. Il plaît aussi à Dieu de bénir partout ailleurs les personnes et les emplois de la Compagnie. Je vous prie de l'en remercier, et de lui demander de bons ouvriers.

Je suis en son amour, Monsieur, votre très humble serviteur.

VINCENS DEPAUL,
i.p.d.l.m.

Nous venons de recevoir vingt et une livres pour le nommé Traverse, forçat, et trois livres pour Jacques Fournier, dit Larivière, sur la *Saint-Dominique*.

2. Alors à Chambéry, revenant de Turin, sans doute en compagnie des frères de Chandénier.

3. Supérieur à Rome lors du dernier séjour qu'y fit Louis de Chandénier.

4. Les missionnaires de la maison de Rome.

NOTES ET DOCUMENTS

110. A FIRMIN GET, Prêtre de la Mission, Supérieur à Marseille
De Paris, ce 18 juin 1660.

La grâce de Notre-Seigneur soit avec vous pour jamais.

J'ai reçu votre lettre du huitième ; elle m'a fait peur d'abord, la voyant écrite d'une autre main que de la vôtre, mais elle m'a fort consolé sur la fin, voyant que vos yeux sont guéris, dont je rends grâces à Dieu.

Après tout, il faut s'ajuster aux ordres de la Providence qui vous octroie les moyens de secourir nos confrères d'Alger, et attendre en patience que Dieu vous en donne l'occasion, laquelle, j'espère, que vous ne laisserez pas s'échapper. C'est un sujet de grande consolation de savoir que les pauvres esclaves français qui sont à Tunis sont proches de leur liberté et de leur retour par la paix qui s'est conclue et qui sera exécutée. Peut-être qu'à l'exemple de cette ville-là, celle d'Alger demandera la même composition et qu'on la réduira par force à rendre les hommes qu'elle a pris, et à n'en plus prendre. O Dieu, quelle grâce s'il plaît à Dieu de l'accorder à nos chétives prières et aux souhaits de toute l'Eglise.

Puisque le frère Le Moyne¹ est incommodé à Marseille et qu'il ne l'était pas à Agde², je consens qu'il y retourne, et j'écris à M. Durand³ qu'il le reçoive.

J'envoie dès aujourd'hui en Pologne les lettres de M. Truillard⁴. Nous avons reçu un [écu]⁵ pour Guillaume Laisné, dit La Mon-

Lettre 110. — Copie tirée du « Recueil Nodet », publiée dans les *Annales de la C.M.*, 1943-1944, p. 251.

1. Jean Le Moyne, né en 1611 à Saint-Cyr-en-Pail, Diocèse du Mans, entré dans la Congrégation de la Mission comme frère coadjuteur en 1643, placé à Agde en 1655, il y revint après un court séjour à Marseille.

2. Le séminaire d'Agde fut confié à la Congrégation de la Mission en 1654 ; des difficultés répétées firent qu'en 1671, les missionnaires quittèrent l'établissement.

3. Antoine Durand était supérieur du séminaire d'Agde depuis 1656.

4. M. Truillard était un officier français qui avait pris du service en Pologne ; son père habitait la région de Marseille. La lettre dans laquelle Saint Vincent envoie les lettres de M. Truillard père destinées à son fils est adressée à Guillaume Desdames, supérieur à Varsovie et porte la même date que la présente ; elle se trouve dans l'édition Coste : N° 3144 (t. VIII, p. 309-310). Déjà une fois en 1656 M. Truillard avait fait passer par M. Vincent une lettre pour son fils (voir la lettre du 29 septembre 1656 à Charles Ozenne, supérieur à Varsovie, édition Coste N° 2149, t. VI, p. 96-97).

5. Le copiste a mis ici quelques points de suspension, il n'a pas su lire le mot ; il est fort probable qu'il y avait *escu* sur l'original.

MISSION ET CHARITÉ

tagne, forçat sur la *Saint-Dominique*, ainsi que je le mande à M. Huguiet.

Je suis en l'amour de Notre-Seigneur, Monsieur, votre très humble serviteur.

VINCENS DEPAUL,
i.p.d.l.m.

Puisque vous avez commencé la muraille du cloaque, il est à propos, sans se plaindre, ni pas même en parler⁶.

111. A FIRMIN GET, Prêtre de la Mission, Supérieur à Marseille
De Paris, ce 25 juin 1660.

Monsieur,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec vous pour jamais.

J'ai reçu votre lettre et beaucoup de joie de ce qu'il plait à Dieu de bénir la mission que fait M. de Lespinay. Vous avez bien fait de n'y aller pas, à cause de vos yeux malades. J'en aurais été bien marri et je vous prie de faire ce que vous pourrez pour vous guérir, bien loin de rien entreprendre qui puisse rengréger¹ votre mal. Votre santé est trop chère à la Compagnie, et trop nécessaire au poste que vous tenez, pour ne pas la ménager soigneusement.

Nous accueillerons le plus gracieusement que nous pourrons M. Bayn², s'il prend la peine de venir céans, et lui témoignerons le plus de reconnaissance que nous pourrons pour la bonté qu'il a pour votre famille, et les bons offices que vous en avez reçus.

Nous ne pouvons pas nous dispenser d'envoyer M. Parisy à Narbonne, car voilà qu'on nous le demande pour ce que je l'ai fait espérer à Monseigneur l'Archevêque. Il ne faut pas pourtant vous hâter de le faire partir.

Voici une petite lettre de change de cinquante écus que je vous prie de retirer. Ils sont pour Nicolas Chocquart, forçat sur la *Monto-lieu*, lesquels il a demandé à sa mère, disant qu'il avait trouvé moyen d'avoir sa liberté pour cette somme-là ; mais c'est lorsqu'il était

6. Le post-scriptum est de la main de Saint Vincent, le copiste n'a pas su le lire correctement, ce qu'il donne ne présente pas de sens acceptable.

Lettre 111. — Copie tirée du « Recueil Nodet », publiée dans les *Annales de la C.M.*, 1943-1944, p. 251-252.

1. Terme d'ancien français signifiant aggraver.

2. Joseph Bayn, Marseillais, qui, lors de son séjour à Paris, fut reçu et soigné à Saint-Lazare (voir les lettres N^o 3215 et 3230 de l'édition Coste, t. VIII, p. 384 et 400.

NOTES ET DOCUMENTS

sur une autre galère, et à présent, il mande qu'il s'en va en voyage pour trois mois, et ne demande que vingt livres pour sa subsistance.

Néanmoins, sa mère, qui avait cet argent prêt, a désiré de le vous remettre afin qu'il ne tienne à cela que son fils se sorte de la misère. Elle vous prie néanmoins de ne lui bailler point cet argent que pour sa délivrance, mais de le garder, tant que vous y verrez de l'incertitude, à la réserve des vingt livres qu'il demande pour ses propres besoins, que vous lui pourrez donner, s'il vous plaît.

Nous avons reçus six écus pour un autre forçat de Toulon nommé Denis-Dubois, sur la galère *Princesse*. J'écris à M. Huguier, qu'il les lui délivre.

On écrit ici qu'il est arrivé à Marseille un ambassadeur d'Alger. Je vous prie de me mander ce qui en est.

Et suis, Monsieur, en l'amour de Notre-Seigneur, votre très humble serviteur.

VINCENS DEPAUL,
i.p.d.l.m.

112. A FIRMIN GET, Prêtre de la Mission, Supérieur à Marseille
De Paris, ce 2 juillet 1660.

Monsieur,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec vous pour jamais.

J'ai reçu votre lettre du 22 de juin. Je loue Dieu de ce que vos yeux se guérissent, et de la prévoyance que vous avez eue pour nos confrères d'Alger quand vous avez prié M. Le Vacher, de Tunis, de les assister, s'il en a l'occasion.

Je loue Dieu aussi de l'heureux succès de la mission de M. de Lespinay, particulièrement de la réconciliation des habitants et de l'accommodement de ce grand procès. Plaise à sa bonté d'affermir et de multiplier tous les biens qui s'y sont faits.

Je ferai lever, Dieu aidant, une copie en bonne forme du testament de feu Mme de Vins¹ pour la vous envoyer. Nous en avons déjà levé une mais il n'est pas à propos de nous en défaire.

Je ferai vérifier sur nos mémoires votre compte d'avances faites aux forçats. Il eut été mieux de l'envoyer en détail qu'en bloc.

Il est assuré que la fondation de l'hôpital² et les gages des aumô-

Lettre 112. — Copie tirée du « Recueil Nodet », publiée dans les *Annales de la C.M.*, 1943-1944, p. 252-254.

1. Voir la note 4 de la lettre N° 95 de la présente édition.

2. L'hôpital des forçats à Marseille.

MISSION ET CHARITÉ

niers ont été mis sur l'état de cette année. Il faut en solliciter le paiement de delà des receveurs ou commis des gabelles. Mais, pour l'année prochaine, je ne sais si l'état en est encore arrêté ; je m'en informerai.

Nous avons reçu trente sols pour Jacques Gabat, forçat sur la *Saint-Louis*, et trois livres pour Claude Lefebvre, dit Lanal ; celui-ci est à Marseille, l'autre à Toulon. Je vous prie de leur faire donner à chacun son fait : j'en dis un mot à M. Huguier pour le premier.

Nous sommes fort en peine d'un esclave nommé Vital Bernusset, détenu à Napolly de Romani³ ou à Scio⁴, pour lequel MM. les Abbés de Chandénier ont envoyé à Marseille mille deux cents livres par M. Le Vacher, ce me semble, lequel a employé Mme de Valbelle⁵ pour recommander le rachat de ce pauvre homme à un marchand de sa connaissance à qui on a envoyé la somme pour le moins. Il avoue avoir reçu trois cent cinquante-quatre piastres, ainsi que je l'ai vu par l'extrait d'une de ses lettres où son nom, ni sa demeure ne sont point marqués, non plus que la date. Il parle que le Père custode, capucin, a pris la peine d'en écrire à Scio à ses Pères pour en traiter au meilleur compte qui se pourra, trouvant fort à propos que le rachat soit mené par le Supérieur de son couvent. Cependant, dit ce marchand, je ne me dessaisirai point de l'argent que ledit Vital ne soit ici, conformément à mon ordre. Je vous prie, Monsieur, de vous informer soigneusement, de Mme de Valbelle, qui est ce marchand ? Où il est ? Et s'il n'a rien écrit de nouveau touchant cet esclave ? A quoi il tient qu'on ne le rachète ? A quoi on a employé le reste de l'argent ? Enfin, tâchez d'avoir une entière connaissance de l'état présent de cette affaire, et de voir ce qui reste à faire pour l'exécution, afin de l'avancer autant que vous pourrez. Car, outre la charité que vous ferez à ce pauvre captif de lui procurer sa liberté au plus tôt, vous ferez un très grand plaisir à M. l'Abbé de Moutiers Saint-Jean⁶, frère de feu M. l'Abbé de Chandénier, qui a cette affaire à cœur, parce que cet esclave est frère d'un bon ecclésiastique qui est à lui, et nous avons toutes les obligations imaginables de lui obéir ; ce qu'attendant de votre vigilance ordinaire, je suis, en l'amour de Notre-Seigneur, Monsieur, votre très humble serviteur.

VINCENS DEPAUL,
i.p.d.l.m.

3. Napoli di Romagna, dans le Péloponnèse.

4. Ile de la Mer Egée, proche de l'Asie Mineure.

5. Parente du lieutenant de l'Amirauté de Marseille.

6. Voir la note 4 de la lettre N^o 106 de la présente édition.

NOTES ET DOCUMENTS

113. A FIRMIN GET, Prêtre de la Mission, Supérieur à Marseille
De Paris, ce 16 juillet 1660.

Monsieur,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec vous pour jamais.

Nous avons eu la consolation de voir M. Bayn, qui nous a fait l'honneur de venir céans par deux fois. Je l'ai envoyé visiter chez lui et par votre frère¹ et par un autre. Nous lui avons témoigné tout le respect et la reconnaissance que nous devons à sa personne et à sa bonté, et si l'occasion se présente de le servir, nous le ferons de grand cœur. Il le mérite bien, car pour si peu que j'ai eu le bien de lui parler, il m'a paru plein d'honneur et de vertu.

Je compatis sensiblement à vos douleurs et aux incommodités dont il plaît à Dieu d'exercer votre petite famille. Plaise à sa bonté infinie d'en tirer sa gloire et votre propre sanctification. Au reste, je vous prie de faire tout ce qui est à désirer pour vous et pour les autres, pour vous bien porter, et de ne vous hâter pas d'envoyer M. Parisy à Narbonne. Écrivez à M. Desjardins² que je vous ai prié d'attendre un nouvel ordre, lequel je diffère de vous donner, dans l'incertitude du voyage de Monseigneur l'Archevêque de Narbonne à Paris, parce que s'il y venait, les choses pourraient changer.

La maison d'Annecy étant satisfaite des frères qu'elle a, il n'est pas à propos d'y envoyer le Frère Le Moyne. J'écrirai à celles de Lorm³ et de la Rose⁴, pour savoir si l'une ou l'autre se pourront accommoder de lui, et je vous le ferai savoir.

J'ai prié Mme Foucquet⁵ de s'informer de ce que vous désirez savoir touchant l'hôpital et les aumôniers. J'en attends la réponse.

Lettre 113. — Copie tirée du « Recueil Nodet », publiée dans les *Annales de la C.M.*, 1943-1944, p. 254.

1. Nicolas Get, né en 1635, à Chépy, diocèse d'Amiens, entré dans la Congrégation de la Mission en 1655, il partira, avant son ordination sacerdotale, pour la Pologne, en septembre 1660.

2. Georges Desjardins, né en 1625 à Alençon, diocèse de Sées, ordonné prêtre en 1649, entré dans la Congrégation de la Mission en 1651 : il était supérieur de l'établissement de Narbonne depuis 1659.

3. Notre-Dame de Lorm, au diocèse de Montauban, où les missionnaires étaient établis depuis 1652.

4. Notre-Dame de la Rose, au diocèse d'Agen, où les missionnaires étaient établis depuis 1639.

5. Marie de Maupeou, dame Foucquet (1590-1681), Dame de la Charité, mère de Nicolas Foucquet, surintendant des finances, de François Foucquet, évêque de Bayonne, puis d'Agde, enfin archevêque de Narbonne, de Louis Foucquet, évêque d'Agde.

MISSION ET CHARITÉ

J'ai reçu le paquet d'Alger. J'en suis bien aise, et néanmoins je ne l'ai encore pu voir.

J'écris à M. Huguiet qu'il donne à un forçat nommé Jean Fanson 4 livres 10 sols et à François Fremin 6 livres.

J'espère de vous envoyer au premier jour quelque argent pour Monsieur le comte d'Insiquin qui est en Alger et pour vous rembourser des avances faites aux forçats.

Je suis en Notre-Seigneur, Monsieur, votre très humble serviteur.

VINCENS DEPAUL,
i.p.d.l.m.

